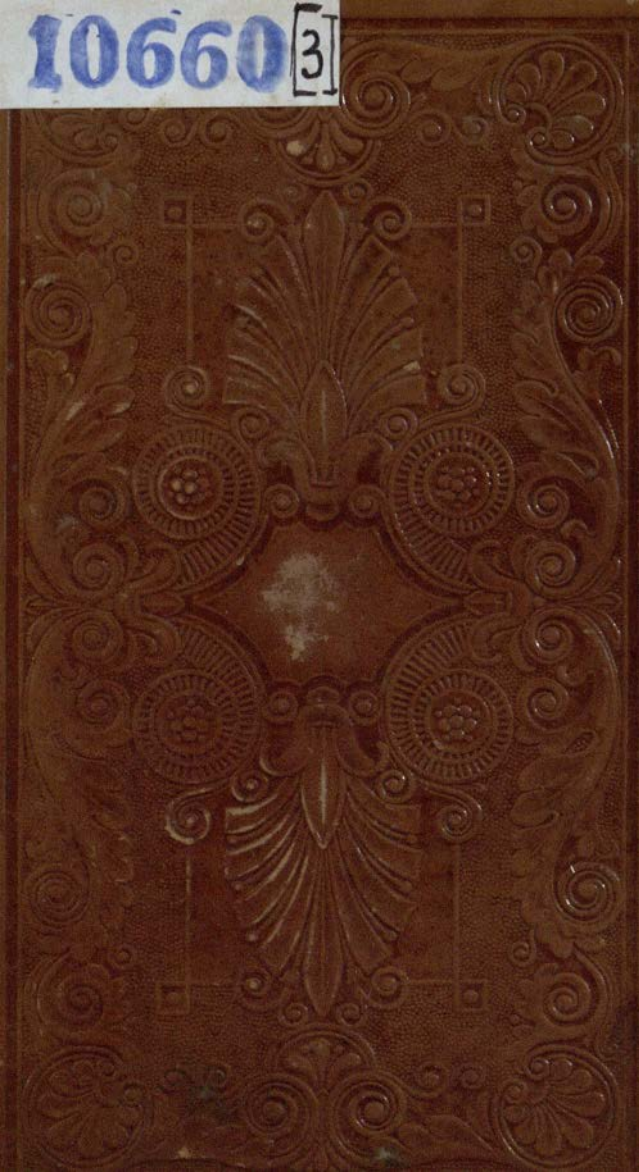
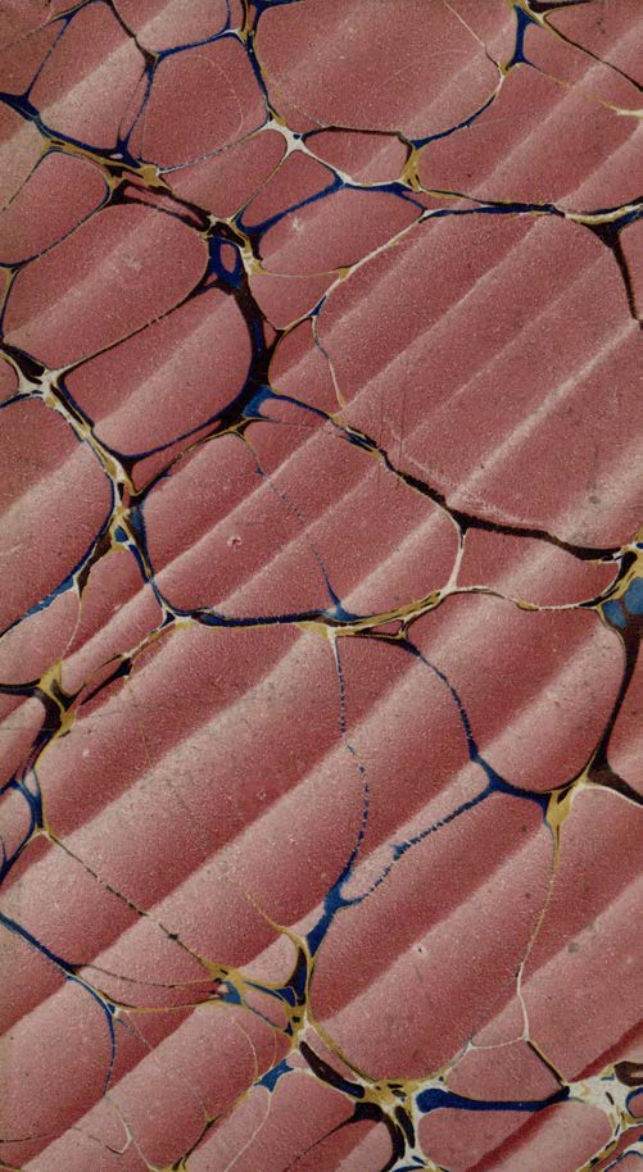
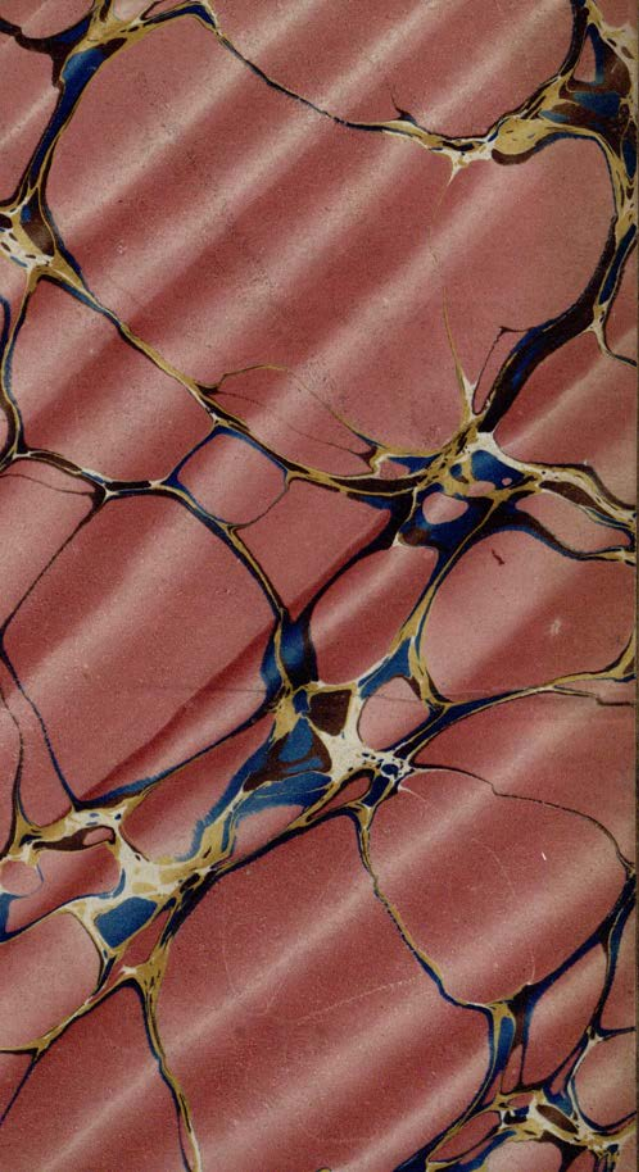
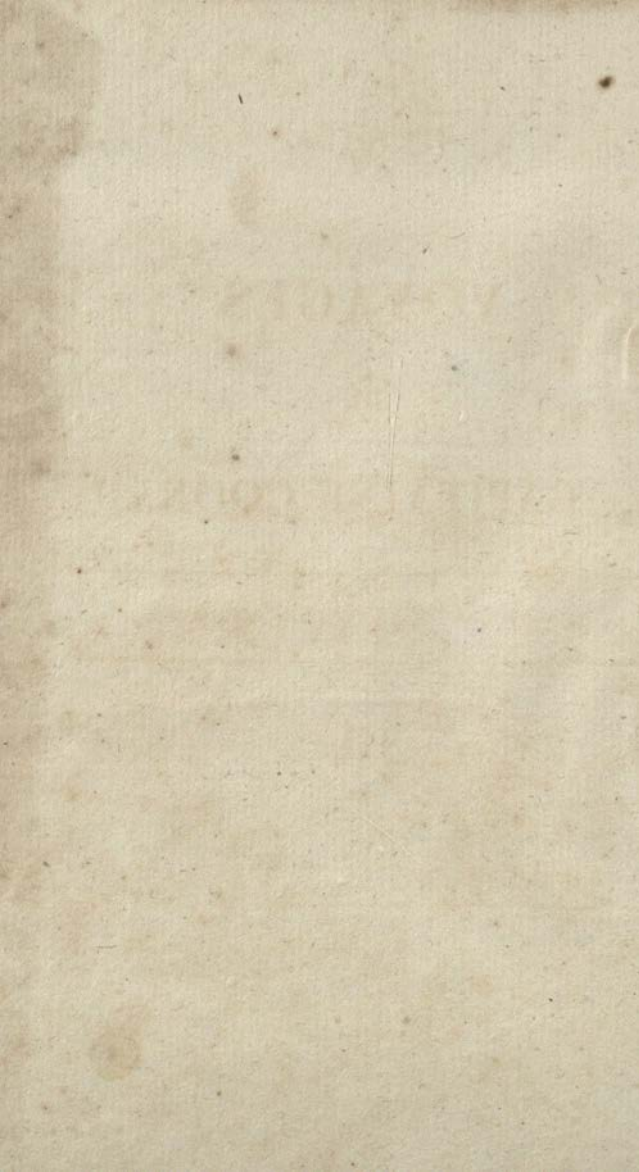


10660 [3]









VOYAGES

DU

CAPITAINE COOK.

SECOND VOYAGE.

III.

VOYAGES

U CAPITAINE COOK

ET A TOUT LE MONDE



10660[3]

NH-46005/TMK

INTRODUCTION

DU CAPITAINE COOK,

A SON SECOND VOYAGE.

LES différentes puissances et les savans de l'Europe cherchent, depuis long-tems, à découvrir si la portion de l'hémisphère austral, où l'on n'a pas encore pénétré, n'est qu'une immense plaine d'eau, ou si, comme la géographie spéculative semble l'indiquer, elle renferme un autre continent.

C'est principalement pour fixer l'opinion sur une matière à la fois si curieuse et si importante, que sa Majesté Britannique a ordonné le Voyage dont on publie aujourd'hui la relation. Je crois devoir rappeler ici les différentes expéditions qui ont eu pour but de faire des découvertes dans l'hémisphère austral.

Ferdinand Magellan, portugais au ser-

vice de l'Espagne, fut le premier qui traversa la mer Pacifique, ou mer du Sud. Il y entra, le 27 novembre 1519, après avoir découvert le détroit qui porte son nom; il était parti de Séville, avec cinq vaisseaux, le 10 avril, même année. Il reconnut deux îles inhabitées, dont on ne sait pas bien la position. Ayant passé la ligne, il découvrit les îles des Larrons, et s'avança jusques aux Philippines, où il fut tué dans une escarmouche avec les Naturels du pays.

Il avait montré la route. Les Espagnols firent alors plusieurs voyages, et visitèrent l'Amérique occidentale. Ils découvrirent la Nouvelle-Guinée, et les îles Salomon, qui ne sont probablement que ce qu'on a nommé depuis Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande, etc. Alvaro-Mendana de Neyra partit pour les reconnaître, le 9 avril 1595, et mourut, avec la plupart de ses compagnons, dans celle de Santa-Cruz. Celle-ci est présumée la

même que le capitaine Carteret a appelée
Ile d'Egmont.

Fernandez de Quiros, premier pilote de Mendana, conduisit à Manille les restes malheureux de l'escadre, et fut chargé d'une autre expédition, uniquement pour découvrir un continent austral; il paraît être le premier Européen qui en ait conçu l'idée. Il partit donc de Calao, le 21 décembre 1605, comme pilote de deux vaisseaux et d'une patache, commandés par Luis-Paz de Torres. La plupart des îles qu'ils découvrirent ont été retrouvées par les derniers navigateurs. Les deux vaisseaux se séparèrent au sortir de la baie de Saint-Philippe et de Saint-Iago. Quiros, avec le capitaine, porta au nord, et retourna à la Nouvelle-Espagne, après avoir beaucoup souffert du manque d'eau et de provisions. Torres, avec l'*Almiranta* et la patache, cingla à l'ouest: on le croit le premier qui navigua entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée.

Lemaire et Schouten partirent ensuite du Texel, le 14 juin 1615, avec les vaisseaux la *Concorde* et le *Horn*. Un accident brûla ce dernier au Port-Desiré. Ils continuèrent leur voyage sur l'autre bâtiment, découvrirent le détroit qui porte le nom de *Lemaire*, et entrèrent les premiers dans la mer Pacifique par le cap *Horn*.

En 1642, le capitaine Tasman, parti de Batavia, avec deux vaisseaux de la Compagnie hollandaise, découvrit la terre de *Van-Diemen*, une petite partie de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, les *Iles-des-Amis* et celles du *Prince-Guillaume*. Je dois remonter ici à une découverte antérieure. Dès 1594, sir Richad Hawkins, se trouvant à environ 50 lieues à l'est de la rivière de la Plata, fut chassé par une tempête, et gouvernant vers le détroit de Magellan, côtoya près de 60 lieues d'une terre dont il fait une description très-détaillée, et qu'il nomma *Maiden-Land de Haw-*

kins (ou Virginie), en l'honneur de sa souveraine Elisabeth. En 1689, John Strong du Farewell, de Londres, reconnut que cette terre était composée de deux îles, et donna, au détroit qui les sépare, le nom de *canal de Falkland*, en l'honneur de milord Falkland, son protecteur. Ces deux îles, qui elles-mêmes sont souvent appelées îles de *Falkland*, sont, à n'en pouvoir douter, la *terre de Pépys*.

En avril 1675, Antoine Laroche, marchand anglais, fut porté, par les vents et les courans, à l'est du détroit de Lemaire, et eut connaissance d'une côte qui est peut-être la même que dans mon second voyage j'ai appelée *île de Géorgie*.

Le célèbre astronome D. Edmont-Halley, envoyé, en 1699, à la découverte de nouvelles terres, dans la partie méridionale de l'Océan atlantique, dressa une carte savante des variations de l'ai-

guille aimantée, et proposa une méthode excellente pour observer les longitudes en mer, mais ne découvrit aucune terre australe.

En 1721, les Hollandais équipèrent trois vaisseaux. Roggewin, qui les commandait, découvrit l'*Ile de Pâques*, qui probablement avait déjà été vue par Davis, quoique celui-ci n'en eût pas déterminé la position. Entre plusieurs îles qu'il reconnut encore, et que les derniers navigateurs anglais ont aperçues, celles de *Baumen*, et une autre par les 15^d 41' de latitude sud, et 171^d 30' de longitude ouest, sont les mêmes que M. de Bougainville a appelées *Iles des Navigateurs*.

La Compagnie française des Indes orientales envoya, en 1758, Lozier-Bouvet, avec deux vaisseaux, l'*Aigle* et la *Marie*, dans l'Océan atlantique méridional. Le premier janvier 1759, il découvrit une terre, ou quelque chose

qui lui en sembla une, par 54 degrés de latitude sud, et 11 degrés de longitude est. On verra, dans le cours de la relation suivante, que nous avons fait des tentatives inutiles pour la retrouver. Ce n'était probablement qu'une grande île de glace.

Après ce voyage de Bouvet, l'esprit de découverte s'est éteint, jusqu'au moment où Sa Majesté régnante forma le projet d'envoyer des expéditions dans l'hémisphère austral. Elles s'exécutèrent pendant les années 1764, 1765 et 1766, par le commodore Byron et les capitaines Wallis et Carteret. Au mois de décembre de cette dernière année, M. de Bougainville fit voile de France sur la frégate la *Boudeuse*, accompagnée de la flûte l'*Etoile*. Il passa quelque tems sur la côte du Brésil et aux îles Falkland, et entra dans la mer Pacifique, par le détroit de Magellan, en janvier 1768.

Il découvrit dans cette mer les quatre

Facardins, l'île des *Lanciers*, celle de la *Harpe* (qui me semble la même que plus tard j'ai nommée le *Lagon*) le *Boudoir*, l'île de l'*Arc*, et quatre autres îles vingt lieues plus loin. Il rencontra ensuite *Maitéa*, Taïti (1), les îles des *Navigateurs* et l'*Enfant-Perdu*, qui étaient pour lui de nouvelles découvertes. De là il passa entre les Hébrides; il découvrit la *Bâture de Diane*, le cap de la *Délivrance*, et plusieurs îles situées plus au nord de la Nouvelle-Irlande.

L'année 1769 fut remarquable par le passage de *Vénus* sur le disque du soleil. Dès le commencement de 1768, la société royale de Londres avait présenté au roi un mémoire, dans lequel on exposait les avantages des observations exactes qu'on pourrait faire en différentes parties du monde, et surtout dans

(1) Les navigateurs anglais reconnaissent ici que l'on ne doit pas écrire *Otahiti*, mais *O-Taïti*, ou simplement *Taïti*, *Taïtiens*. *O* n'est que l'article; nuance d'expression qui n'a été sentie que par M. de Bougainville. Nous nous y conformerons dans la suite de ces Voyages.

une latitude australe, entre les 140° . et les 180° . degrés de longitude à l'ouest de l'observatoire royal de Greenwich. La barque l'*Endéavour*, qui avait été construite pour le commerce du charbon de terre, fut destinée à cette expédition. J'eus l'honneur d'en obtenir le commandement, et la Société royale me chargea, conjointement avec M. Charles Gréen, astronome, de faire les observations astronomiques.

On crut d'abord que le lieu le plus propre à cette opération, serait les *Marquises*, ou l'une des îles que Tasman a appelées *Amsterdam*, *Rotterdam* et *Middelburg*, et que l'on connaît mieux maintenant sous le nom d'Îles-des-Amis. Mais tandis qu'on équipait l'*Endeavour*, le capitaine Wallis revint de son voyage autour du monde, et le récit de ses découvertes dans la mer du Sud, fit préférer Taïti. Je reçus ordre de m'y rendre directement, et après avoir observé

le passage de Vénus, de tenter des découvertes dans la mer Pacifique, allant au sud jusqu'au 40°. degré de latitude; et si je ne trouvais point de terre, m'avançant à l'ouest entre les 40°. et 55°. degrés, jusqu'à ce que je rencontraisse la Nouvelle-Zélande. Tel est le terme qui fut assigné à mon premier voyage. On a vu dans ma relation comment il s'exécuta, et toute la part que MM. Banks et Solander eurent à nos dangers et à nos découvertes. Je rectifierai seulement ici deux erreurs qui se sont glissées dans la relation qu'on en a publiée. Les habitans de l'île St.-Hélène, ainsi qu'on l'a avancé, ne traitaient pas leurs esclaves avec cruauté, et je dois observer que, depuis quelques années, ils ont des voitures à roues et des hottes.

Dès que j'eus ramené l'*Endéavour* en Angleterre, on résolut d'armer deux bâtimens pour achever les découvertes dans l'hémisphère austral. Il y avait alors

différentes opinions sur la grandeur et sur la forme des vaisseaux les plus convenables à un pareil voyage. L'Amirauté s'arrêta, selon moi, aux considérations qui devaient procurer le plus d'avantages. Ces bâtimens doivent être construits de manière à ce qu'ils ne tirent pas beaucoup d'eau, et puissent prendre terre. Il serait à désirer qu'ils fussent tous dans la même proportion que l'*Endéavour*: il convenait parfaitement pour les longs voyages et les entreprises hasardeuses, et souvent il sauva l'équipage, lorsque tout autre navire eût inmanquablement échoué. Je lui dus de pouvoir franchir un plus grand espace sur une mer qu'on n'avait pas encore parcourue, de découvrir plus de pays, d'avoir plus de tems pour reconnaître et relever correctement les côtes, d'exécuter plus, en un mot, que n'avait pu faire encore aucun navigateur dans une seule expédition.

Milord Sandwick reconnut la justesse

de ces observations, et elles servirent de base pour le choix des deux bâtimens. Ils se trouvèrent du même constructeur que l'*Endéavour*. Le plus grand était du port de 462 tonneaux; on le nomma la *Résolution*. L'autre, qui était de 336 tonneaux, fut appelé l'*Aventure*. On proposa de les doubler de cuivre; mais on remarqua que le cuivre rouge, les ferrures surtout autour du gouvernail, ne durent pas autant que si elles étaient de fer; et l'on s'en tint à l'ancienne méthode.

Je fus nommé au commandement de la *Résolution*, le 28 novembre 1771; et Tobias Furneaux, qui avait été second lieutenant du capitaine Wallis, fut promu à commander l'*Aventure*. Mon second et mon troisième lieutenans et plusieurs autres officiers avaient été de mon premier voyage. Les deux bâtimens furent abondamment pourvus de tout ce qui pouvait nous être nécessaire pour

une pareille expédition. Nous eûmes à bord pour deux ans et demi de munitions et de provisions, et aux articles d'usages on en avait même joint d'extraordinaires, afin de prévenir tous les événemens. On nous avait donné du froment, en place de gruau d'avoine; du sucre, en place d'huile; on ajouta des anti-scorbutiques, tels que la *drèche*, ou marc d'orge dont on fait le moût doux, boisson apéritive; de la *sour-croût* (1), ou chou haché dans lequel on jette du sel, des grains de genièvre et de l'anis, et qu'on laisse ensuite fermenter en caisse, nourriture végétale et très-saine; du *chou salé* en caisse, des tablettes de bouillon portatives, du salep et du jus de limon et d'orange. Nous dûmes en-

(1) Vulgairement en France *chou-croût*, locution vicieuse qui s'est formée de l'allemand *sauer-kraut*; mais *kraut*, dont on fait *croût*, signifie *chou*, et *sauer*, *assaisonné*. Notre mot *chou-croût*, n'est donc qu'un pléonasme qui équivaut à *chou-chou*.

core à un nouveau procédé de M. Pe-
ham de pouvoir, en mer, nous procu-
rer de la bière dans tous les tems, en
épaississant, par évaporation, le jus de la
drêche. On nous fournit, en outre, tous
les ustensiles favorables à la pêche, pour
que nous pussions nous procurer par
nous-mêmes des rafraîchissemens dans
les pays où l'argent n'est d'aucune va-
leur; des marchandises de toutes espè-
ces, pour échanger contre des provi-
sions, ou gagner par des présens l'es-
time et l'amitié des Indiens. On embar-
qua sur chaque vaisseau deux espèces
de pataches pour transporter l'équipage,
en cas que le bâtiment fût en danger de
périr. L'attention, la prévoyance des
bureaux de la marine et des vivres se
porta sur tout, et milord Sandwich ne
cessa de vouloir s'assurer par lui-même
si ses intentions étaient remplies, et si
nous étions satisfaits. On frappa des mé-
dailles, qui d'un côté représentaient le

roi, et de l'autre les deux vaisseaux, pour les Naturels des pays nouvellement découverts, et attester notre passage dans les régions inhabitées.

L'Amirauté donna aussi des preuves de l'intérêt qu'elle prend aux progrès des sciences, en engageant M. William Hodges, peintre de paysages, à s'embarquer avec nous, pour dessiner et peindre les différentes places où nous toucherions. On pensa qu'il serait utile que nous fussions accompagnés de quelques personnes versées dans l'histoire naturelle. Le Parlement affecta à ces services une forte somme d'argent. M. Reinhold Forster et son fils, furent choisis pour remplir ces vues. La partie astronomique fut confiée à MM. William Wales, et William Bayley, le premier à bord de la *Résolution*, et le second à bord de l'*Aventure*; savans déjà distingués par leurs connaissances mathématiques, et dont les nombreuses et intéressantes ob-


servations ont procuré de grands avantages à l'astronomie et à la navigation.

Comme je vais partir pour une troisième expédition, je laisse cette relation à quelques amis, qui, en mon absence, ont bien voulu se charger d'en corriger les feuilles. On a jugé plus convenable de faire le récit en mon nom, qu'en celui d'une autre personne, d'autant plus que le but de cet ouvrage étant d'instruire, et non simplement d'amuser, on a présumé que la candeur et la fidélité suppléeraient au manque d'ornemens.

Je termine cette instruction en priant le lecteur d'excuser les inexactitudes de style, qu'on trouvera sans doute en grand nombre dans la narration suivante. On doit se souvenir que celui dont elle est l'ouvrage, loin de passer sa jeunesse au sein des écoles, a, dès son enfance, été toujours en mer; et l'on pense bien que si, à l'aide de mes amis, j'ai parcouru

successivement tous les grades, depuis l'état d'apprenti mousse, dans le commerce du charbon de terre, jusqu'au rang de capitaine dans la Marine royale, je n'ai pas eu au moins l'occasion de me livrer à la culture des lettres. Le public ne doit donc pas exiger de moi l'élégance d'un bon écrivain, ou l'art d'un littérateur de profession. J'espère que l'on ne considérera que mon zèle et la franchise avec laquelle, après m'être dévoué au service de mon pays, je raconte simplement, et de mon mieux, le résultat de mon entreprise.

Dans la rade de Plimouth, le 7 juillet 1776.

 Les premiers traducteurs ont joint à ce monument précieux du *Second Voyage* de Cook, écrit par lui-même, des fragmens de la relation qu'en publia de son côté M. Forster, fils. Nous avons suivi leur exemple, pour ne laisser échapper aucunes descriptions importantes et offrir une plus grande variété de tableaux intéressans ; mais nous n'avons pas cru devoir, comme eux, intercaler ces fragmens sans en avoir assorti le style au ton du récit principal. L'imagination bouillante et l'érudition de M. Forster, fils, contrastent quelquefois trop

fortement avec le narré, toujours simple et concis, de l'illustre capitaine, qui n'est qu'historien et homme de mer. Nous nous sommes donc efforcés de produire un ensemble uniforme, et nous pensons qu'il suffit de déclarer ici que tous les passages empruntés à l'ouvrage du naturaliste contribuent de beaucoup à embellir la relation du navigateur.

MM. Forster, père et fils, avaient d'abord publié un livre intitulé : *Characteres generum Plantarum quas in Insulis Maris australis collegerunt, etc. Joannes Reinholdus FORSTER, L. L. D., et Georgius FORSTER*, in-4°. Lond. 1776. Cette relation botanique et celle de Cook ne devaient, dans le principe, former qu'un même ouvrage qu'ils auraient rédigé de concert. L'Amirauté en faisait les frais, et l'édition, ornée de planches gravées d'après les dessins de M. Hodges, et qui seules coûtent plus de vingt mille livres sterling, devait être vendue au profit des auteurs. Il paraît que des motifs d'intérêt, quelques-uns disent de vanité, dérangèrent ce plan. La partie de l'histoire naturelle resta à Reinhold Forster, comme les découvertes et tout ce qui regardait la navigation, restèrent à Cook. Cependant Georges Forster crut pouvoir entreprendre une relation historique sur les matériaux qu'il avait rassemblés, et consulter même les journaux de son père. Sans nous arrêter à examiner la nature de ce procédé, nous avons profité de l'utilité de l'ouvrage; c'est de cette concurrence pour les détails, les recherches et les observations, que s'est confectionnée la relation que nous présentons au public, et nous indiquons avec reconnaissance les diverses sources où nous avons puisé.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

SECOND VOYAGE

DU CAPITAINE COOK.

NAVIGATION autour du monde et au pôle austral, sur les vaisseaux la *Résolution* et l'*Aventure*. — Années 1772, 1773, 1774 et 1775.

CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE de Depfort au cap de Bonne-Espérance.
— Plusieurs incidens. — Séjour au Cap.

JE partis de Depfort le 9 avril 1772, mais les vents d'est me retinrent à Woolwich jusqu'au 22. Quelques changemens ayant paru indispensables pour faciliter la manœuvre de la *Résolution*, ce ne fut que le 3 juillet que je

rejoignis l'*Aventure* dans la rade de Plimouth. J'y reçus mes instructions datées du 25 juin. En m'ordonnant de prendre le commandement de la *Résolution*, on m'enjoignait de me rendre avec promptitude à l'île de Madère, d'y embarquer du vin et d'aller relâcher au cap de Bonne-Espérance, où je me munirais de tout ce qui me serait nécessaire. Je devais ensuite m'avancer au sud, tâcher de retrouver le cap de la Circoncision que l'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, dans le 54^e parallèle sud, et à environ 11^d 22' de longitude est du méridien de Greenwich; si je rencontrais ce cap, m'assurer s'il fait partie du continent, ou si c'est une île; dans le premier cas, ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible; observer le génie, le tempérament, le caractère et le nombre des habitans, s'il y en avait, et m'efforcer enfin de former avec eux une liaison d'alliance et d'amitié. Mes ordres m'enseignaient ensuite, en supposant que le cap de la Circoncision ne fût qu'une portion d'île, ou que je ne vinsse pas à bout de le retrouver, de cingler au Sud, tant qu'il me resterait de l'espoir de rencontrer le continent; et lorsque j'aurais fait le tour du globe en tenant toujours des latitudes élevées, et poursuivant mes découvertes, de revenir en Angleterre par le cap de

Bonne-Espérance. Je devais, en cas que la *Résolution* pérît ou fût mise hors de service, continuer de voyager sur l'*Aventure*.

Je donnai copie de ces instructions au capitaine Furneaux, avec un ordre de l'Amirauté, qui lui enjoignait de s'y conformer. Je désignai, en cas de séparation, l'île de Madère pour premier rendez-vous; le port Paya dans l'île Saint-Iago, pour le second; le cap de Bonne-Espérance, pour le troisième, et pour le quatrième la Nouvelle-Zélande. Les deux équipages reçurent, selon l'usage, d'avance deux mois de paie, et en outre tout ce qui leur était dû jusqu'au 28 du mois de mai précédent, pour que chacun eût les moyens de se procurer ce qui lui pourrait être agréable durant le voyage; et le 13 juillet, à six heures du matin, j'appareillai du canal de Plimouth, accompagné de l'*Aventure*.

Bientôt nous passâmes devant le canal de l'Eddystone, tour dont l'élévation prodigieuse est d'une très-grande utilité à la navigation et au commerce. On ne peut la contempler sans s'apitoyer sur le sort des gardes solitaires, qui souvent y passent trois mois, privés de toute communication avec la Grande-Bretagne. La mort tragique de Winstanley, qui fut tout-à-coup écrasé par la chute du premier édifice

qu'il y avait lui-même construit, et les tremblemens de la tour actuelle, lorsqu'elle est battue par les vents et par les flots, remplissent l'ame d'épouvante.

Le 20, nous étions en vue du cap Ortegal, que les Espagnols nomment *Ortiguera*, et qui est probablement le *Promontorium trileucum* des anciens. Cette terre fixa notre attention. Le 22, nous rencontrâmes une tartane française, portant de la farine à Ferrol et à Corunna, et que des vents contraires avaient depuis deux mois chassée de sa route. Les hommes qui la montaient nous demandèrent de l'eau; nous mîmes de l'empressement à leur envoyer ce secours urgent. Depuis quinze jours, ils ne vivaient que de pain et d'un peu de vin. Plusieurs vaisseaux, et surtout des frégates espagnoles, avaient eu l'inhumanité de refuser de les secourir.

Le lendemain trois vaisseaux de guerre espagnols, que nous rencontrâmes, nous jouèrent un tour, qui a quelque chose d'humiliant pour les maîtres de la mer. Le plus en arrière arborait pavillon anglais, mais l'abattant aussitôt que nous lui montrâmes le nôtre, il tira un coup de canon sous le vent, et prit pavillon d'Espagne. Immédiatement après, il tira sur l'*Aventure* un autre coup de canon, qui fut suivi d'un second

sur nous. La *Résolution* mit à la cape, et l'*Aventure* suivit notre exemple. Alors les Espagnols hélèrent l'*Aventure* en anglais, et lui demandèrent, en nous désignant, quelle était la frégate qui marchait en avant; on les satisfit; mais quand on leur fit sur eux la même question, ils nous donnèrent pour toute réponse : *Je vous souhaite un bon voyage*; et ils s'éloignèrent (1).

Le soir du 29, je mouillai dans la rade de Funchal, à l'île de Madère. Funchal est bâtie en amphithéâtre, autour de la baie, sur la pente des premières collines. De la mer, l'œil plane aisément sur tous les bâtimens publics et particuliers : en général, l'extérieur des édifices est tout blanc, et la plupart ont deux étages. Leur toiture basse et leur architecture offrent cette élégance orientale, aimable par sa simplicité, que n'ont pas nos maisons étroites, chargées de toits escarpés, et encombrés à leur sommet de plusieurs rangs de cheminées. Un vieux château, qui commande la rade, est situé au haut d'un rocher noir; un autre, qu'on nomme le château Saint-Jean, est placé sur une éminence voisine, au-dessus de la ville. Les collines derrière Funchal sont couvertes de vignes, de

(1) Cette anecdote est de la relation de M. Forster.

plantations , de bosquets , de maisons de plaisance et d'églises , coup d'œil qui ajoute à la beauté du paysage ; mais la ville ne répond pas à l'aspect qu'elle présente du côté de la rade. Les rues sont étroites , mal pavées et sales ; les maisons sont noires , presque toutes sans vitres , que l'on remplace par une espèce de treillage qui se lève et se baisse à volonté. L'église et les monastères sont très-simples ; on n'y remarque aucun ordre d'architecture.

L'île de Madère a environ 55 milles anglais de long et 10 de large : elle fut découverte en 1419 , par Gonzales - Zarco , et c'est sans fondement qu'on en fait l'honneur à un Anglais nommé Machin. Elle est divisée en deux capitaineries , Funchal et Mexico , et chaque capitainerie se divise en deux judicatures : Funchal et Calhe , pour la première ; Mexico et San-Vincento pour la seconde. Funchal est la seule cité , mais l'île a d'ailleurs sept petites villes , dont quatre dépendent de la première capitainerie composée de vingt-six paroisses , et les trois autres dépendent de la seconde qui en a dix-sept.

Le corrégidor qui administre la justice , est nommé par le roi de Portugal , et ordinairement est envoyé de Lisbonne. Il est amovible au gré de la cour. Chaque judicature a un sé-

nat, présidé par un juge élu dans l'île, et celui-ci, en l'absence ou après la mort du corrégidor, remplit sa place. Les marchands étrangers ont un juge particulier qu'ils choisissent eux-mêmes, appelé le providor. Ce magistrat est en même tems collecteur des domaines et des revenus du roi.

La garnison de cette place ne consiste qu'en cent hommes de troupes régulières; mais il s'y joint une milice de trois mille hommes qui n'ont aucune paie, non plus que leurs officiers. Ce service gratuit est très-brigué, parce qu'il est tenu pour fort honorable, et qu'il assigne un rang. On compte à Madère environ douze cents prêtres séculiers, dont la plupart sont instituteurs dans des maisons particulières. Il n'y a dans l'île aucune école publique régulière: seulement dans un séminaire un prêtre instruit dix étudiants aux dépens du roi. Les boursiers mettent un manteau rouge par dessus la robe noire que portent ordinairement les autres élèves. L'évêque de Madère a un revenu beaucoup plus considérable que celui du gouverneur. Le revenu consiste en cent dix pipes de vin et quarante muids de bled, chacun de vingt-quatre boisseaux, ce qui équivaut, année commune, à trois mille livres sterlings. Il y a quatre couvens de Franciscains, autant de Religieuses.

Celles du Bon-Jésus peuvent quitter l'habit et se marier.

En 1768, les habitans de quarante-trois paroisses de Madère montaient à soixante-trois mille neuf cent treize, dont trente-un mille trois cent quarante-un hommes, et trente-deux mille cinq cent soixante-douze femmes : il en mourut cette même année cinq mille deux cent quarante-trois, et il en naquit seulement deux mille cent quatre-vingt-dix-huit ; de sorte que le nombre des morts surpassa celui des naissances, de trois mille quarante-cinq. Il est très-probable qu'il y eut alors une maladie épidémique, car l'île serait bientôt dépeuplée si la mortalité était toujours aussi considérable. L'excellence du climat semble confirmer cette supposition. L'air est en général doux et tempéré. L'été, la chaleur est très-modérée sur les parties les plus élevées de l'île où se retirent les gens riches ; en hiver la neige y subsiste plusieurs jours, tandis qu'elle ne dure jamais plus de vingt-quatre heures dans les parties basses.

Le bas peuple a le teint basané ; il est d'ailleurs bien fait, quoiqu'il ait de larges pieds, difformité qui provient peut-être de ce qu'il est obligé de gravir les sentiers escarpés de ce pays montueux. Ces Insulaires ont le visage oblong, les yeux noirs, les cheveux de même couleur

et se bouclant naturellement. Quelques-uns cependant les ont crépus , probablement à cause de leur mélange avec les Nègres : en général leurs traits , quoique durs , n'ont rien de désagréable. La nature ne paraît pas avoir favorisé les femmes , elles sont petites , brunes ; les os de leurs joues sont proéminens ; leur pied est large , leur maintien sans grace ; mais ces défauts sont en quelque sorte compensés par les justes proportions de leur corps , la belle forme de leurs mains , et leurs yeux grands et animés.

La principale occupation de ces Insulaires est la culture des vignes : comme ce genre d'industrie demande peu de soin , ils passent la plus grande partie de l'année dans l'oisiveté. Leur indolence est d'autant plus grande que la chaleur du climat empêche d'amasser des provisions , et qu'il est toujours facile , en ce pays , de satisfaire les besoins de l'appétit. Cette espèce de léthargie des habitans est dangereusement tolérée par le gouvernement portugais , qui pourrait trouver des moyens pour vaincre leur répugnance pour les innovations , et leur aversion pour le travail. Ce peuple se console de tout , en se rassemblant pour danser au son d'une guitare.

Les habitans des villes sont plus malheureux

que ceux des campagnes. Les hommes sont pâles, maigres, et affublés d'un habit français, ordinairement noir, et qui ne leur sied nullement. Une sombre jalousie les porte à renfermer leurs femmes, par-là plus à plaindre que les pauvres villageoises, qui jouissent au moins de leur liberté. Rien n'égale leurs prétentions à la noblesse. Leur orgueil n'est flatté que de vieux titres.

L'île est formée d'une grande montagne, dont les flancs s'élèvent de tous côtés vers la mer, et se réunissent au sommet et au centre. Il y a, dit-on, au milieu une excavation naturelle, que les Insulaires appellent *la vallée*, et qui est toujours couverte d'une herbe tendre. Cette conjecture est confirmée par l'abondance des laves et une empreinte de feu, qui se remarque à toutes les pierres.

La chaleur de ce climat rend l'arrosement indispensable aux vignobles. Des canaux y conduisent l'eau. Chaque propriétaire en a l'usage pendant un certain tems; plusieurs ont la permission d'en jouir continuellement; d'autres ne peuvent s'en servir que deux et trois fois par semaine, et quelques-uns seulement une fois. Des sentiers d'une verge ou deux entrecoupent chaque vigne: ces sentiers, bordés de murailles garnies de treillages de bambous, sont couverts

de lattes, et forment des berceaux. Cette méthode de faire mûrir le raisin à l'ombre, contribue à donner aux vins de Madère cette saveur excellente, et ce corps qui les ont rendus si célèbres. On est obligé d'employer certains cantons à la culture des bambous nécessaires aux treillages, où l'on néglige entièrement plusieurs vignobles, parce qu'on manque de ces roseaux. De tous ces vins, le meilleur est celui qu'on tire d'un plant que l'Infant de Portugal fit transporter de Candie, et qu'on appelle *Malvoisie de Madère*. On en fait très-peu.

Les vignes sont ceintes de murailles et de haies de poiriers, de grenadiers, de mirtes, de ronces et de rosiers sauvages. Les jardins produisent des pêches, des abricots, des coings, des pommes, des poires, des noix, plusieurs autres fruits d'Europe; et quelques plantes du Tropicque, telles que les bananes, des goyaves et des pommes de pin.

On trouve à Madère tous les animaux domestiques d'Europe. Le mouton et le bœuf, quoique petits, sont d'un bon goût. Les chevaux, malgré leur petitesse, ont le pied sûr. Ces Insulaires n'ont point de voitures à roues; ils se servent à la ville de traîneaux formés de deux planches jointes par deux pièces de traverses qui font un angle aigu à l'avant; ces traîneaux,

qui transportent des futailles de vin, et d'autres grosses marchandises, d'un magasin à l'autre, sont tirés par des bœufs.

Il y a peu de quadrupèdes sauvages, et point de serpens; mais les maisons, les vignes et les jardins fourmillent de lézards. Les côtes et les îles voisines ne manquent pas de poisson; comme cependant il ne suffit pas à la consommation du carême, on tire de Gotthenbourg, sur des vaisseaux anglais, des harengs salés, et de la morue de la Nouvelle-Yorck et des autres ports de l'Amérique.

Nous quittâmes Madère le 1^{er}. août, et le 4, nous dépassâmes Palma, île si haute qu'on la voit de douze ou quatorze lieues. Le lendemain nous aperçûmes l'île de Fer. L'île Palma fait partie du groupe qu'on appelle *Canaries*. Les anciens connaissaient ces îles, et leur avaient donné le nom d'*Iles-Fortunées* (*Insulæ - Fortunatæ*). Elles furent oubliées de l'Europe jusqu'à la fin du 14^e. siècle. Alors, les Biscayens ayant débarqué sur Lancerota, en enlevèrent cent soixante-dix habitans. En 1344, Louis de la Cerda, noble Espagnol, de la famille royale de Castille, obtint une bulle du pape qui lui donna le titre de prince des Iles-Fortunées. Jean, baron de Bethencourt, y aborda en 1402, en prit possession,

s'intitulant *roi des Canaries*; et son neveu, qui lui succéda, céda ses prétentions à Dom Henri, infant de Portugal. Elles appartiennent aujourd'hui aux Espagnols.

Cette nouvelle température nous rendit bientôt témoins d'un fait assez remarquable. La fermentation du jus de bière fut telle que plusieurs des futailles se défoncèrent avec une explosion semblable à celle d'un fusil. Nos livres et nos meubles se couvraient de moisissure; le fer et l'acier, quelque peu exposés qu'ils fussent à l'air, commençaient à se rouiller. Il est à présumer que les vapeurs de l'atmosphère contenaient des particules salines, puisque l'humidité paraît ne pouvoir seule produire un pareil effet (1). Si l'on doute que des particules salines, qui sont, en général, beaucoup plus pesantes que des particules aqueuses, puissent se vaporiser, je demande si la plus grande quantité de parties animales qui se putréfient journellement au milieu de la mer, ne fournit pas assez d'alcali volatil pour produire le phénomène que je viens de citer.

L'extrême chaleur des Tropiques semble vo-

(1) Cette opinion de M. Forster est judicieusement combattue par Ellis, dans ses *Voyages à la baie d'Hudson*.

latiliser l'acide marin de la saumure et du sel commun. On a observé que si des linges plongés dans une solution de quelqu'alkali sont suspendus au-dessus d'une chaudière, où s'évapore la saumure et se prépare le sel, il s'y forme bientôt des cristaux d'un sel neutre, composé de l'acide marin et de l'alkali dont les linges sont imprégnés. Il faut peut-être en conclure que la chaleur du soleil au Tropique volatilise l'acide marin; qu'il attaque, en forme de vapeurs, la surface du fer et de l'acier: et que cette petite quantité d'acide marin, entrant dans les poumons et les pores de la peau, devient salutaire aux pulmoniques, en ce qu'elle raffermi les fibres relâchées par la chaleur, et arrête la transpiration trop violente.

Le 9, au matin, nous découvrîmes l'île de Bona-Vista, et le lendemain nous mouillâmes au port Praya, dans l'île Saint-Iago. J'envoyai sur-le-champ un officier demander la permission de faire de l'eau, et d'acheter des rafraîchissemens. Cette permission nous fut accordée, et le 14, au soir, ayant complété notre provision, nous mîmes en mer. Les îles du Cap-Vert furent découvertes, en 1449, par Antonio Nolli, Génois, en faveur de Dom Henri, infant de Portugal. Le premier mai, il débarqua sur

l'une d'elles , et il lui donna le nom de ce mois. A la même époque , il découvrit Saint-Iago. En 1450 , on découvrit les autres.

Saint-Iago est la plus grande ; elle a environ sept lieues de long , et se divise en quatre paroisses. On n'y compte que quatre mille maisons , de façon que la population est peu considérable. La capitale , qui porte le même nom que l'île , est située dans l'intérieur du pays , et sert de résidence à l'évêque de toutes les îles du Cap-Vert. Porto-Praya n'est qu'un vieux fort , à moitié en ruines , situé sur un rocher escarpé. Il est entouré de quelques cabanes. On remarque seulement , à peu de distance , un assez bel édifice appartenant à une compagnie de marchands de Lisbonne , qui a le privilège exclusif du commerce de toutes ces îles , et qui y entretient un agent : elle en use envers les habitans , en leur vendant fort cher de mauvaises marchandises.

Les Naturels sont d'une taille médiocre et presque entièrement noirs ; leurs cheveux sont laineux et frisés ; ils ont les lèvres grosses comme les nègres. L'ingénieur et savant auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* , suppose qu'ils descendent des premiers Portugais. Il faudrait qu'ils eussent dégénéré pendant neuf générations (300 ans) , au

point de prendre leur couleur actuelle. Il est aussi difficile de décider si la chaleur de la zone torride a opéré seule ce changement de complexion, ou s'il ne vient pas en partie des alliances de ces peuples avec les nègres de la côte d'Afrique. Tout ce que je puis assurer, c'est qu'il y a très-peu de blancs aujourd'hui. Je ne crois pas en avoir vu plus de cinq ou six, en y comprenant le gouverneur, le commandant et l'agent de la Compagnie. Dans quelques-unes des îles, on prend, parmi les noirs, le gouverneur et les prêtres. Les habitans les plus distingués portent de vieux habits européens, qu'ils achetaient de nos vaisseaux avant l'établissement du monopole; les autres n'ont jamais nos vêtemens complets; ils se contentent d'une chemise, d'une veste, d'une culotte et d'un chapeau; cet ajustement leur plaît beaucoup. Les enfans restent entièrement nus jusqu'à l'âge de puberté. L'administration qui pèse sur ces Insulaires, les tiendra toujours dans une situation déplorable, au-dessous même de celle des nègres d'Afrique, et les empêchera de se multiplier. Les peuples, dont un climat brûlant relâche les organes, sont naturellement portés à l'indolence et à la paresse; mais ils doivent devenir indifférens à l'amélioration de la culture, quand ils savent qu'on les rendrait plus à plain-

dre, s'ils osaient la tenter. Une nation active et commerçante tirerait un grand parti de ces îles où pourraient croître la cochenille, l'indigo et peut-être le café. Sous un gouvernement aussi heureux que celui d'Angleterre, les habitans du Cap-Vert jouiraient même des aïssances de la vie. Nous fîmes des observations astronomiques sur un petit îlot qu'on nomme *Ile des Cailles*, parce que ces oiseaux y sont en grand nombre. Nous apprîmes que les officiers d'une frégate française (1), qui essayaient des montres marines d'une nouvelle construction, avaient choisi cette même place pour leurs observations.

Nous eûmes, en quittant le Port-Praya, un vent frais accompagné de pluie. Il fut variable pendant plusieurs jours. Le soir du 16, nous aperçûmes un météore lumineux. Il était d'une forme oblongue, d'une couleur bleuâtre, et descendait au nord-ouest par un mouvement très-vif. Il ne dura qu'un moment. Les matelots prirent un goulu d'environ cinq pieds. Ses compagnons ordinaires, les poissons pilotes et les poissons-suçans, s'attachaient si fortement à lui,

(1) La frégate l'*Isis*, commandée par M. de Fleurieu, à bord de laquelle était M. Pingré et plusieurs gardes-terre.

que quatre d'entr'eux furent amenés sur le pont en même tems.

Le lendemain, un des aides du charpentier tomba dans la mer. On ne s'en aperçut qu'au moment où il plongeait sous l'arrière du vaisseau, et tous nos efforts pour le sauver furent inutiles. Il fut très-regretté pendant tout le voyage. Nous eûmes le lendemain une pluie si abondante, que nous en remplîmes nos futailles vides; une hirondelle, qui nous suivait depuis plusieurs jours, eut son plumage tellement mouillé, qu'elle fut obligée de s'abattre sur le gaillard d'arrière, et de se laisser prendre. Je la fis sécher, et lui donnai la liberté de voler dans le vestibule de la grande chambre. Sa prison ne parut pas l'affliger, et elle se mit bientôt à attaquer les mouches qui y étaient en grande quantité. A midi, elle fut mise en liberté, mais elle revint le soir, s'étant aperçue que nous ne voulions lui faire aucun mal. Elle continua de manger des mouches, et s'enfuit de nouveau pour aller passer la nuit dans une partie intérieure du vaisseau. Le lendemain de grand matin elle accourut déjeuner avec des mouches. Enhardie par la tranquillité dont elle jouissait parmi nous, elle se hasarda d'entrer dans le vaisseau par les sabords et les écoutilles qui étaient ouverts: elle passa sans crainte une partie de la matinée au

milieu de la chambre de M. Wales ; mais je ne la revis plus après qu'elle en fut sortie. Quelque matelot l'aura probablement tuée pour en régaler son chat.

On peut facilement concevoir ce qui amène si loin en mer ces oiseaux solitaires. Un vaisseau qu'ils ont d'abord suivi, ou vers lequel ils ont été jetés par une tempête (1), devient pour eux le seul point solide qui puisse les guider au milieu de l'immense plaine des eaux. On me pardonnera cette petite digression sur la mort d'un oiseau. Pendant une navigation paisible, les moindres circonstances intéressent un passager (2).

Le 27, nous parlâmes au capitaine Furneaux, qui nous apprit la mort d'un de ses bas-officiers. Quant à nous, malgré la pluie qui, dans les climats chauds, est fort malsaine, nous n'avions pas encore à bord un seul malade. Profitant des

(1) Dans un voyage que le capitaine Cook faisait au nord, son vaisseau essuya, entre la Norwège et l'Angleterre, une forte tempête ; et tant qu'elle dura, plusieurs centaines d'oiseaux couvrirent les agrès. Il remarqua plusieurs faucons qui mangeaient fort à leur aise de malheureux petits oiseaux, qui ne pouvaient se défendre.

(2) Le lecteur reconnaît, sans doute, que ce passage est un de ceux que nous avons empruntés de la relation de M. Forster fils.

idées que m'avaient suggérées sir Hugh Palliser et le capitaine Campbell, j'avais fait aérer et sécher le vaisseau, en allumant des feux entre les ponts et en fumant l'intérieur; j'avais obligé les gens de l'équipage à exposer leurs lits à l'air, à laver et à sécher leurs habits, quand on en trouvait l'occasion. Ces précautions me paraissent indispensables, pour que le vaisseau n'exhale point cette odeur désagréable qui corrompt l'air et amène les maladies.

Le 3 septembre, nous vîmes une grande quantité de poissons volans. Le 8, nous passâmes la ligne au 8^e. degré de longitude ouest : nous n'oubliâmes pas le cérémonial qui s'observe communément en cette occasion. Il est d'usage que ceux qui ne l'ont pas encore passée, soient plongés dans l'eau, à moins qu'ils ne paient de l'eau de-vie pour se racheter. Ceux qui subirent l'immersion en furent quittes pour changer de vêtemens, ce qu'on ne peut faire trop souvent par une grande chaleur, et les liqueurs fortes que firent boire les amendes, augmentèrent encore la gaité des matelots.

Le 11 octobre, nous observâmes une éclipse de lune. Elle commença, suivant la montre de M. Kendal, à 6 h. 24 m. 12 s., et finit, d'après le résultat moyen de nos observations, à 6 h. 54 m. 46 s. et demie. Le tems était doux, après

plusieurs jours de brume et de rafales; les oiseaux de mer et surtout les pintades, qui sans doute avaient beaucoup souffert de la faim, se jetaient avec avidité sur les hameçons amorcés de porc et de mouton. On en prit ainsi huit en peu de tems.

Le 17 et le 18, nous marchâmes de conserve avec un vaisseau qui portait à l'est, et qui avait pavillon hollandais. Le matin du second jour, des cris d'alarme nous annoncèrent qu'un homme de notre équipage était tombé dans la mer: on se hâta de revirer et de faire l'appel; personne ne manquait. Nous sûmes bientôt que la vue d'un lion marin avait donné lieu à cette erreur. Nous vîmes, le 19, une grande baleine et un poisson de l'espèce des goulus, d'une couleur blanchâtre, avec deux nageoires au dos: sa longueur était d'environ dix-huit ou vingt pieds.

Nous découvrîmes, le 29, dans l'après-midi, la terre du cap de Bonne-Espérance. La montagne de la Table nous restait à 12 ou 14 lieues. Ne pouvant gagner la baie avant la nuit, nous louvoyâmes jusqu'au lendemain. Entre huit et neuf heures, toute la mer parut subitement éclairée, ou, comme disent les matelots, toute en feu. Ce phénomène est assez commun, mais on n'en connaît pas aussi généralement la cause. MM. Banks et Solander

m'avaient persuadé qu'il était produit par des insectes de mer. M. Forster n'adoptait pas cette opinion; mais il fut bientôt forcé de s'y rendre. Quelques seaux d'eau, que je fis tirer aux côtés du bâtiment, amenèrent une quantité innombrable de petits insectes globuleux, à-peu-près de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, et absolument transparens; quoiqu'ils ne donnassent aucun signe de vie, nous étions convaincus qu'ils respiraient dans leur propre élément, lorsqu'ils s'y trouvaient d'une manière convenable.

Ce coup d'œil est vraiment le plus singulier qu'on puisse imaginer. Du sommet de chaque vague sortait une lumière semblable à celle du phosphore, et une ligne lumineuse marquait fortement les flancs du vaisseau. De grands corps transparens s'agitaient dans l'eau, à côté de nous, avec plus ou moins de vitesse. Tantôt ils suivaient la direction de notre route, tantôt ils s'en écartaient. Quelquefois ils avaient la forme de poissons; et lorsque les corps les plus gros s'approchaient des plus petits, ceux-ci se retiraient aussitôt. En remuant l'eau avec ma main, ajoute M. Forster, à qui nous devons cette description, une des étincelles lumineuses s'attacha à mon doigt; nous l'examinâmes avec l'équipage de grossissement ordinaire du microscope per-

fectionné de M. Ramsden, et nous trouvâmes qu'elle était globulaire, transparente, comme une substance glutineuse, et un peu brunâtre. L'équipage du plus grand grossissement nous fit découvrir l'orifice d'un petit tube qui entrait dans le corps de cet atôme, et dont quatre ou cinq sacs intestinaux remplissaient l'intérieur. Je tâchai d'en saisir quelques-uns dans l'eau, et de les mettre sous le microscope dans un verre concave, afin de mieux étudier leur nature et leurs organes: mais avant qu'on puisse y placer ces animalcules, le toucher les gêne toujours, et, quand ils sont morts, ils n'offrent qu'une masse confuse de linéamens flottans. L'eau n'était plus lumineuse au bout de deux heures. Nous nous pressâmes de dessiner le petit globule et d'écrire nos observations. La conjecture la plus probable qu'on puisse former sur ces animalcules, c'est qu'ils sont le frai de quelque espèce de *médusa*, ou d'ortie de mer. Je n'oserais pourtant affirmer que ce ne soient pas des animaux d'un genre différent. Quelle que soit leur véritable espèce, nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette réunion extraordinaire de petits êtres brillans et organisés, ayant le double avantage de produire un reflet capable d'illuminer tout l'horizon, et de quitter eux-mêmes à volonté leur apparence lumineuse.

L'aube du jour nous fit voir un ciel pur. Nous allâmes, de conserve avec l'*Aventure*, mouiller dans la baie de la Table, à un mille du fort. M. Brandt et plusieurs autres officiers nous firent aussitôt une visite, nous apportant différentes choses très-agréables à des gens venant de la mer. Le maître du port vint, suivant la coutume, examiner les vaisseaux, la santé des équipages, et surtout reconnaître si la petite-vérole était à bord, maladie qu'on redoute le plus au Cap. Nous allâmes visiter le baron de Plettenberg, gouverneur de la place, dont nous reçûmes l'accueil le plus civil et le plus obligeant. Il m'apprit que deux vaisseaux français de l'île Maurice avaient, environ huit mois auparavant, découvert, au méridien de cette île, une terre à 48^d de latitude sud ; qu'ils en avaient côtoyé 40 milles, jusqu'à une baie dans laquelle ils allaient entrer, quand ils furent chassés en mer et séparés par un coup de vent, après avoir perdu quelques-uns de leurs bateaux et quelques personnes de leurs équipages, qui marchaient en avant pour sonder la baie. L'un de ces bâtimens, appelé la *Fortune*, était arrivé bientôt après à l'île Maurice, et le capitaine avait été envoyé en France avec le journal de ses découvertes. Le gouverneur ajouta qu'au mois de mars précédent, deux autres vaisseaux

français de l'île Maurice, commandés par M. Marion, avaient touché au Cap, en allant dans la mer Pacifique australe, où ils se rendaient pour tenter des découvertes. Aotourou, le Taïtien que M. de Bougainville avait amené, devait s'en retourner avec M. Marion.

On sait que le Cap offre en tout un heureux contraste de San-Iago. Ici, partout le tableau d'une industrie active et d'une excellente culture, une ville propre et bien bâtie, des rues larges et régulières, des maisons élevées, spacieuses et aérées. M. Brandt, hôte ordinaire des officiers des vaisseaux anglais, n'épargna rien pour rendre notre séjour agréable, et s'occupa même de nous procurer des provisions. MM. Forster, qui faisaient des excursions botaniques dans la campagne, en rapportèrent d'immenses collections d'animaux et de végétaux. La montagne de la Table fut l'objet d'une de leurs promenades. La route est fatigante et difficile. Vers le milieu, ils entrèrent dans une vaste et effrayante crevasse, dont les côtés perpendiculaires sont garnis de rochers menaçans, empilés et couchés. Des petits ruisseaux sortent des fentes, ou tombent des précipices, en gouttes, et donnent la vie aux plantes et aux arbrisseaux qui remplissent le bas. D'autres végétaux, qui croissent sur un sol plus sec, et qui semblent concentrer leur

suc, parfument cet antre d'une odeur aromatique. Le sommet de la montagne n'est qu'un plateau stérile, mais ils y jouirent d'une vue étendue et pittoresque; ils voyaient au nord l'île Robben, les collines Blanches, les collines du Tigre, et au-delà, une chaîne majestueuse de montagnes, plus élevées encore que celles où ils étaient à l'ouest : un groupe de masses brisées de rochers enferme la baie du Bois, et se prolongeant au sud, forme un côté de la baie de la Table, et se termine au fameux Cap des Tempêtes, qu'Emmanuel, roi de Portugal, nomma le cap de Bonne-Espérance. Au sud-est, leur horizon s'étendait plus loin que la colonie des Hottentots appelée *la Hollande*, et les montagnes des environs de Stellenbosch. De toutes parts des plantations entourées d'immenses bruyères, dont la verdure contrastait agréablement avec le reste du pays, formaient un charmant coup d'œil : ils restèrent deux heures à contempler cette scène ravissante. Leurs courses se terminèrent à Alphen, maison de campagne de M. Kerste, alors commandant à False-Bay, et qui les reçut avec cette hospitalité antique qui caractérise les bons habitans de l'Allemagne sa patrie.

Deux vaisseaux hollandais de la Compagnie des Indes arrivèrent trois ou quatre jours après

nous. Le nombre de leurs malades était effrayant, et dans une traversée de quatre ou cinq mois, ils avaient perdu, par le scorbut et d'autres maladies putrides, l'un cent cinquante hommes, et l'autre quarante-un. En ce moment, les Hollandais du Cap posaient les fondemens d'un nouvel hôpital, l'ancien ne pouvant suffire à la quantité de leurs malades. Quant à toutes les personnes de notre équipage, elles jouissaient d'une bonne santé, et je ne séjournai au Cap que pour compléter nos provisions : seulement M. Shank, premier lieutenant de l'*Aventure*, qui avait beaucoup souffert pendant la traversée, et qui ne pouvoit se rétablir à terre, me demanda la permission de retourner en Europe. Je la lui accordai, et je nommai à sa place M. Kempe, le second lieutenant : celui-ci fut remplacé par M. Burney, l'un de mes *midshipmans*. M. Forster ayant rencontré au Cap M. Spearmann, naturaliste suédois qui a étudié sous Linnæus, desira l'associer à ses observations pendant le voyage : j'y consentis. Ce savant étranger s'embarqua avec nous. M. Forster paya sa dépense, et lui fit en outre un traitement annuel. Nos naturalistes, pour faciliter leurs recherches, achetèrent au Cap un épagneul qui allait à l'eau, espérant qu'il ramasserait tous les oiseaux qui tomberaient hors de notre portée ; ils le payè-

rent un prix exorbitant , et il leur fut de peu d'utilité.

Nous quittâmes le Cap le 22 novembre. L'ancienneté de cette colonie est digne de remarque. Dès le tems de Nécho , roi d'Egypte , et de Ptolomée-Latyre , on fit le tour de l'extrémité méridionale de l'Afrique : elle fut de nouveau découverte , en 1487 , par Bartholomée Diaz , navigateur portugais. Vasco de Gama la doubla le premier en 1497 , en allant aux Indes , et son expédition passa pour un prodige. Le terrain du Cap resta cependant négligé des Européens jusqu'en 1650 , que Van Riabeck , chirurgien hollandais , aperçut les avantages que produirait à la Compagnie des Indes un établissement placé si convenablement. La colonie qu'il fonda a toujours appartenu depuis aux Hollandais.

Je n'ajouterai rien aux détails qui ont déjà été donnés sur ce pays. Dès que nous fûmes en pleine mer , je dirigeai de manière à reconnaître le cap de la Circoncision.

CHAPITRE II.

RECHERCHES d'un continent austral. — Iles de glace. — Séparation des deux vaisseaux. — Arrivée de la *Résolution* dans la baie Dusky.

COMME nous entrions dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore parcourue, je pris les mesures les plus sévères pour que l'eau douce ne fût pas employée mal-à-propos. Je voulus qu'on ne lavât qu'avec de l'eau salée, et je donnai moi-même l'exemple. On mit d'ailleurs en œuvre, et sans relâche, la machine à distiller, perfectionnée par M. Irvingt. Nous atteignîmes au bout de deux jours le 39.^e 4' de latitude, à 2^d de longitude ouest du Cap. Nous y essayâmes une tempête des plus violentes, et qui dura jusqu'au 6 décembre. La mer, devenue prodigieusement grosse, se brisait avec force sur le vaisseau : toutes nos occupations furent interrompues. Le roulis du bâtiment mettait en pièces tous les objets fragiles. Les ponts et les planchers de chaque chambre étaient continuellement mouillés : mais nous pensâmes éprouver un malheur beaucoup plus grand, et dont le hasard

nous préserva. Un *midshipman* qui logeait à l'avant du vaisseau, s'étant éveillé tout-à-coup, entendit l'eau qui brisait sur ses meubles ; il sauta hors du lit, et se trouva dans l'eau jusqu'à mi-jambe. L'officier du quart aussitôt averti répandit l'alarme, et dans un moment tout l'équipage fut sur pied. On employa les pompes ; on se servit même des pompes à chapelet, mais l'eau bravait tous nos efforts, et gagnait sur nous. L'obscurité de la nuit augmentait la terreur. Heureusement un matelot s'aperçut que l'eau entraît par une écoutille du magasin du maître de l'équipage, que la force des vagues avait enfoncée ; elle fut réparée sur-le-champ, et nous sortîmes de danger. Nous étions perdus, si le *midshipman* se fût éveillé un peu plus tard.

Nous fûmes chassés fort loin à l'est de la route que j'avais projetée, et je n'eus plus d'espoir de gagner le cap de la Circoncision. Nous perdîmes une grande partie des animaux d'approvisionnement que nous avions embarqués au Cap. Le passage brusque d'une température douce et sèche à un climat extrêmement froid et humide, altérait les santés les plus robustes. J'ajoutai quelque chose à la ration ordinaire des boissons fortes, et, de tems en tems, je faisais encourager les matelots. Enfin, le 10, à huit heures, nous découvrîmes une île de glace à

notre ouest, et bientôt après, une seconde, qui ressemblait à une pointe de terre blanche. Dans l'après-midi, nous passâmes près d'une troisième, qui, de forme cubique, avait deux mille pieds de long, quatre cents de large, et au moins deux cents d'élévation. Comme, suivant l'expérience de Bayle et de Mairán, le volume de glace qui s'élève au dessus de l'eau est à celui qui y plonge comme 1 est à 6, en supposant que le morceau qui s'offrait à notre vue fût d'une forme absolument régulière, la profondeur au-dessous de l'eau devait être de dix-huit cents pieds, sa hauteur entière de deux mille pieds, et d'après ces dimensions, toute la masse devait contenir seize cent millions de pieds cubes.

Nous ne pûmes d'abord former que des conjectures sur la formation de ces glaces; mais depuis que nous avons fait le tour du globe sans trouver le continent austral, dont en Europe on supposait l'existence, il nous paraît très-vraisemblable qu'elles se forment dans la mer, dont on sait maintenant, par un grand nombre d'expériences, que les eaux peuvent se geler. Nous comprîmes alors la grande différence qui existe entre la température de l'hémisphère septentrional et celle de l'hémisphère austral. Nous nous trouvions au milieu de décembre, ce qui, au 51.^e 5' de latitude sud, correspond à notre

mois de juin. Cependant, quoique nous eussions déjà passé plusieurs masses de glace, le thermomètre se tenait à 36^d. Le défaut de terre dans l'hémisphère austral explique ce phénomène; la mer étant un fluide transparent, absorbe les rayons du soleil au lieu de les rafraîchir.

Nous reconnûmes, à midi, que nous étions à 2^d 0' de longitude est du cap de Bonne-Espérance. Bientôt le ciel se couvrit de brumes, et les brouillards, accompagnés de neige et de pluie fondue, s'accrurent tellement, que nous ne vîmes une île de glace sur laquelle nous gouvernions directement, que lorsque nous en fûmes à un mille. Elle nous parut d'environ cinquante pieds d'élévation, d'un demi-mille de circonférence, et plate au sommet: ses côtés, contre lesquels la mer brisait à une hauteur excessive, s'élevaient perpendiculairement. Le capitaine Furneaux la prit pour une terre, et il cherchait à s'en approcher. Je le rappelai par un signal. Nous découvrîmes, le 12, plusieurs îles pareilles; quelques-unes avaient près de soixante pieds de hauteur, et cependant, telles étaient la force et l'élévation des vagues, que la mer en brisant couvrait d'eau leur sommet. Nous admirâmes pendant quelque tems ce spectacle; mais notre esprit se remplit d'épouvante et d'horreur, en pensant aux dangers qui nous menaçaient; car,

un bâtiment qui dériverait sous le vent d'une de ces îles, lorsque les coups de mer sont si hauts, serait abîmé en un instant.

De toutes parts, nos voiles et nos agrès étaient chargés de glaçons. Le 13, à midi, nous étions au 54^d de latitude sud, parallèle de la position fixée en 1739, par Bouvet, au cap de la Circoncision, mais à 10^d de longitude à l'est, c'est-à-dire à près de 118 lieues, suivant la mesure des degrés à cette hauteur. Je courus au sud sud-est. Tout le monde s'attendait à chaque instant à voir terre. La prétendue découverte du navigateur français avait tellement échauffé l'imagination d'un des lieutenans de l'*Aventure*, qu'il monta plusieurs fois en haut des mâts, et fit, à diverses reprises, les signes d'un homme qui distingue enfin la côte désirée; mais nous n'aperçûmes toujours devant nous qu'une immense plaine de glaces, qui se prolongeaient à perte de vue. Les plus éloignées, que couvraient des brumes épaisses, ressembaient en effet à des montagnes; mais deux ans et deux mois après (en février 1775), dans ma traversée du cap Horn au cap de Bonne-Espérance, j'ai passé sur ce point même, et je puis assurer qu'il n'y existe ni continent ni cap.

Le 15, nous eûmes une brume épaisse, qui pensa être fatale à M. Forster père et à M. Wa-

les, l'astronome. Ils s'étaient mis dans le bateau, pour répéter des expériences sur la température de la mer à une certaine profondeur. L'obscurité augmenta tellement, qu'ils perdirent de vue les deux vaisseaux. Leur situation était effrayante. Seuls dans un petit bâtiment à quatre rames, sur une mer immense, loin de toute espèce de côtes, environnés de glaces, et absolument privés de provisions, ils ne pouvaient s'attendre qu'à mourir de faim ou de froid. Ils firent de vains efforts pour être entendus : tout, autour d'eux, restait dans le silence, et loin de nous découvrir, ils ne voyaient plus même toute la longueur de leur bateau. Dans cette incertitude accablante, ils résolurent de se tenir en panne, espérant que ne changeant pas de place, ils reverraient les vaisseaux, attendu qu'il faisait calme. Enfin, le son d'une cloche se fit entendre dans le lointain ; ils ramèrent aussitôt de ce côté, et l'*Aventure* répondit à leurs cris. C'est ainsi qu'ils échappèrent au danger imminent d'une mort lente et cruelle.

Notre marche se continuait parmi des glaces brisées. Quelque périlleux qu'il soit de naviguer au milieu de ces espèces de rochers flottans, cela vaut encore mieux, par une brume épaisse, que de se trouver enfermé dans une plaine immense de glace fixe. Comme c'est une opinion

commune que la glace se forme dans les baies ou à l'embouchure des rivières, nous pensâmes que la terre n'était pas fort éloignée, et qu'avec un peu de persévérance, nous pourrions en approcher. Nous avons alors côtoyé les bords de la glace l'espace de trente lieues, sans trouver de passage au sud; je résolus de faire trente ou quarante lieues à l'est, de tâcher ensuite de pénétrer au sud, et si je ne rencontrais ni terre, ni autre obstacle, de gagner le derrière de cette glace, et de déterminer ainsi l'incertitude des physiciens.

Je dirigeai donc aussitôt au nord-ouest. Le spectacle de ces îles, qui entouraient de tous côtés le bâtiment, nous était devenu aussi familier que celui des brouillards et de la mer; mais leur multitude nous conduisit à de nouvelles observations. La glace n'est pas entièrement blanche; elle est souvent teinte, surtout près de la surface de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de beryl; que réfléchissent les eaux. Cette couleur bleue s'étendait quelquefois à vingt ou trente pieds au-dessus de la surface, et provenait probablement de diverses particules d'eau de la mer qui s'étaient brisées contre la masse dans un tems orageux, et qui avaient pénétré dans ses pores. Nous apercevions aussi, sur les grandes îles de glace, différentes couches

ou tranches de blanc, de six pouces ou un pied de haut, posées les unes sur les autres, ce qui semble démontrer l'accumulation successive de ces masses énormes par les chutes de neige à différens intervalles. Comme la neige varie dans l'épaisseur de ses flocons, les diverses couches que ceux-ci produisent offrent différentes couleurs, selon qu'elle est plus ou moins compacte.

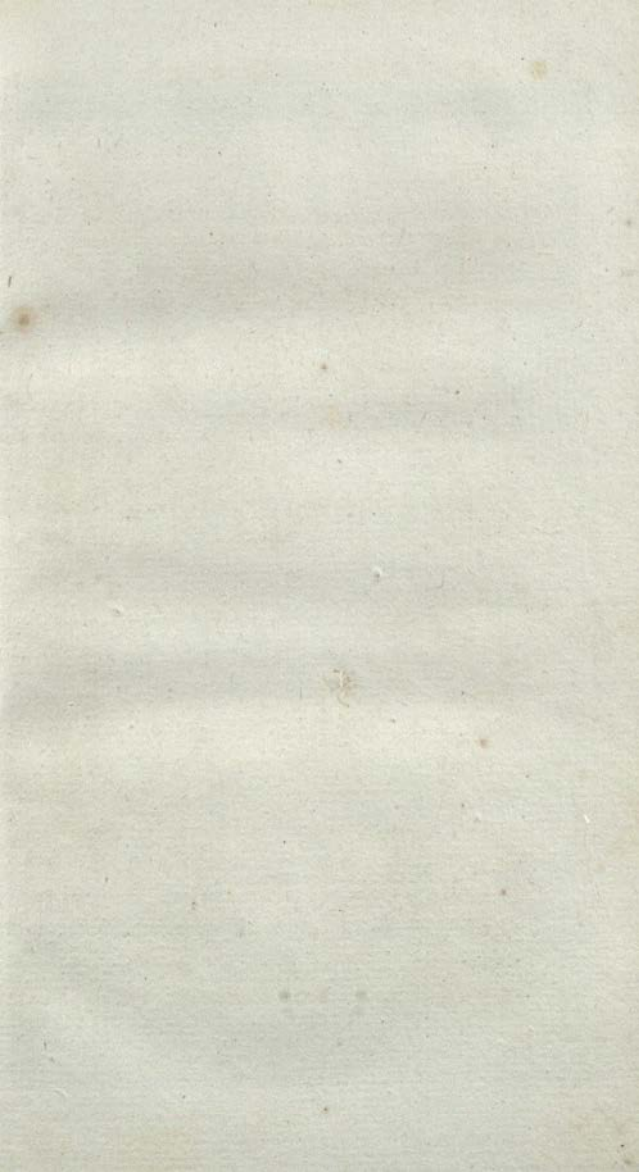
Nous éprouvions un froid plus vif que ne l'indiquait le thermomètre : celui-ci était de 30 à 54^d. Je portai mon attention sur les matelots, dont je fis augmenter le vêtement. Le scorbut commençait à se manifester. Nous fîmes, pour la première fois, usage du moût frais de drèche. Le jus de limon et d'orange produisit des effets salutaires sur deux hommes de l'équipage de l'*Aventure*. Le 25, il gelait fortement, et, quoique ce fût pour nous le milieu de l'été, je ne crois pas que, dans aucune partie de l'Angleterre, il y ait eu en décembre des jours aussi rigoureux. Plusieurs plaines de glace, entre lesquelles nous passâmes, étaient si étroites, et les glaces tellement jointes, que le vaisseau avait peine à les rompre. Nous vîmes dans ces parages beaucoup de pingoins; ils différaient un peu, à la vérité, de ceux qu'on rencontre dans les autres parties du monde; mais les naturalistes seuls reconnaissent ces petites différences. On croit

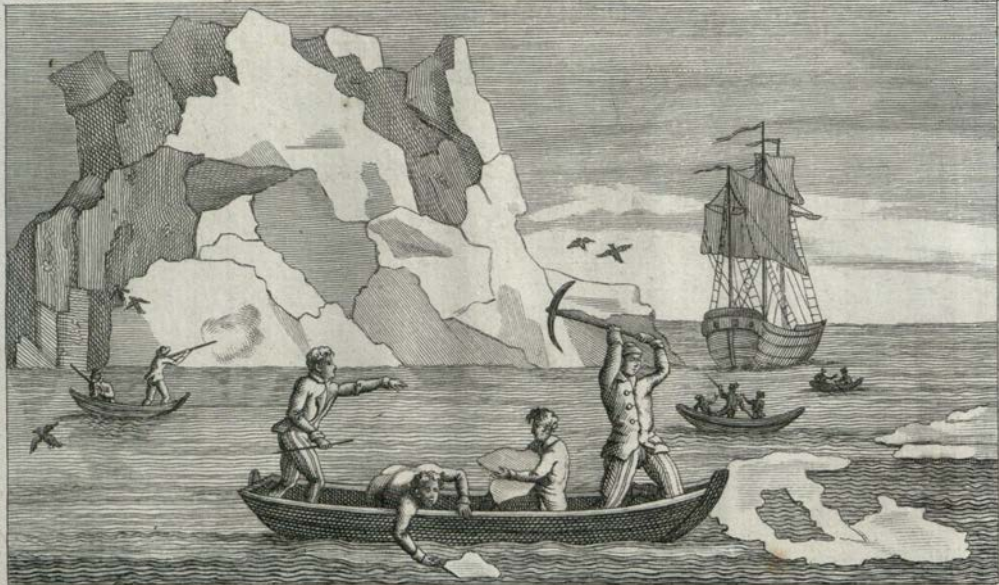
communément que la présence de ces oiseaux est un indice sûr de la proximité de la terre. Cela peut être dans tous autres climats que celui où nous nous trouvions ; mais les fles de glace leur offrent un repos ; ils s'y peuvent rencontrer à une très-grande distance des côtes. Le 31, des glaces flottantes nous heurtèrent avec tant de violence, que nous fûmes obligés de revirer. La mer en même tems devint si grosse, qu'il eût été dangereux pour nous de rester plus long-tems sur ce point. Notre péril s'accrut quand nous découvrîmes au nord une immense plaine de glace. Nous en étions fort peu éloignés, et nous nous hâtâmes de rétrograder. Nous étions alors au 60.^e 21' de latitude sud, et 15.^e 52' de longitude est.

L'après-midi du 1.^{er} janvier (1775), pour la première fois depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance, la lune parut à nos regards. Nous fîmes plusieurs observations sur cet astre et sur le soleil : la longitude que nous déduisîmes est à peu près la même que celle qu'on assigne au cap de la Circoncision, et, au coucher du soleil, nous étions à environ cinquante-cinq lieues au sud de la latitude où on le place. Le ciel était si clair, que nous aurions pu voir terre à quatorze ou quinze lieues. Il est donc très-probable que Bouvet s'est trompé, et que les montagnes

de glace ont causé son erreur. Nous y avons nous-mêmes été trompés au premier aspect. Le tems serein dura peu : nous faisons force de voiles au sud, et nous nous revîmes le lendemain à peu près sous le même méridien, où cinq jours auparavant nous avions rencontré le dernier banc de glace : on n'en apercevait pas le moindre vestige, et s'il se fût retrouvé à la même place, nous serions restés au milieu. Quant à sa disparition, on ne peut présumer qu'une telle masse ait été détruite en si peu de tems; il fallait donc qu'il eût dérivé au nord, et il est probable qu'il n'y a point de terre sous ce méridien, entre les 55^e.^d et les 59.^o^d de latitude, où nous avions supposé qu'il devait s'en trouver.

Le 9, nous arrivâmes contre une île sous le vent, aux environs de laquelle nous voyions des glaces flottantes, et d'autres qui se détachaient de la grande masse. Je mis à la cape, et trois bateaux, dans l'espace de cinq ou six heures, en ramassèrent des morceaux qui nous donnèrent quinze tonneaux d'eau douce : mais tous ceux qui en burent éprouvèrent une enflure dans les glandes de la gorge. L'eau de neige ou de glace produit toujours cet effet, parce qu'elle est dépourvue d'air. L'usage qu'on en fait dans les pays de montagnes cause des goîtres auxquels les gens du pays s'accoutument si bien, que ces





Nous eûmes beaucoup de peine à les briser à coups de pioches

excroissances passent chez eux pour un ornement. Les morceaux de glace étaient aussi durs que des rochers, et nous eûmes beaucoup de peine à les briser à coups de pioches. L'eau qu'ils donnèrent était douce et de bon goût. Nous en mîmes en caisse, nous en fîmes fondre une partie, et les futailles que l'on en remplit furent laissées sur le pont pour l'usage habituel.

Ayant ainsi fait ma provision, je n'hésitai plus à diriger au sud. Nous vîmes encore quelques pingoins. M. Forster tua un albatrosse, dont le plumage était d'une couleur moyenne entre le brun et le gris foncé; la tête et le dessus des ailes étaient un peu noirâtres, les cils des yeux étaient blancs. Nous avons commencé à apercevoir ces oiseaux vers le tems où nous avons rencontré les îles de glace, et quelques-uns n'avaient pas cessé de nous accompagner. Ces îles augmentèrent tellement en marchant au sud, que nous en comptâmes trente-huit à notre vue. Nous avons en outre beaucoup de peine à éviter les glaces flottantes, et ce qu'on appelle, sur les vaisseaux du Groënland, *les champs de glace*. Un radeau de cette dernière espèce était d'une telle étendue, que, du haut du grand mât, je ne pouvais en voir l'extrémité. Il avait au moins seize à dix-huit pieds d'élévation, et sa hauteur et sa surface semblaient être à peu près

les mêmes. Plusieurs baleines jouaient autour de cette glace, et, deux jours auparavant, nous avions remarqué des troupes de pintades brunes et blanches, que je nommai *pétérels antarctiques*, parce qu'elles paraissent indiquer cette région.

La rencontre de ce banc me fit penser qu'il serait imprudent de marcher plus loin au sud. Je considérai aussi que l'été était à moitié passé, et il eût fallu quelque tems pour faire le tour de la glace, en supposant que ce projet fût praticable. Je résolus donc de chercher directement la terre qui avait été récemment découverte par les Français, en janvier 1772. Comme le journal de cette expédition n'a pas été publié en France, voici les détails que nous en ont donné, au cap de Bonne-Espérance, plusieurs officiers français. M. de Kerguelin, commandant la flûte la *Fortune*, accompagné de la gabarre le *Gros-Ventre*, aux ordres de M. de Saint-Allouarn, appareilla de l'Ile de France, à la fin de 1771; il découvrit deux îles, qu'il appela les *Iles de la Fortune*, et le lendemain, il en découvrit une autre, à laquelle il donna le nom d'*Ile Ronde*, à cause de sa forme. Il vit ensuite une terre d'une étendue et d'une hauteur considérables, qu'il envoya reconnaître par un de ses officiers. Le vent devint frais. M. de Saint-Allouarn, qui devançait le canot, trouva une

baie, qu'il appela *Baie du Gros Ventre*, et il envoya son yole prendre possession de la terre. Il passa alors trois jours à chercher M. de Kerguelin, qui, par la faiblesse de ses mâts, avait été chassé à soixante lieues sous le vent, du côté de l'île de France. M. de Saint-Allouarn prit le relèvement de cette terre, en doubla l'extrémité méridionale, et marcha au sud-est. L'ayant côtoyée dans cette direction l'espace de vingt lieues, et voyant qu'elle était stérile et inaccessible, il cingla vers la côte de la Nouvelle-Hollande, de là à Timor et à Batavia, et enfin à l'île de France, où il mourut bientôt après son arrivée. M. de Kerguelin, de retour en Europe, fut aussitôt chargé d'une nouvelle expédition avec le *Roland*, vaisseau de soixante canons, et la frégate l'*Oiseau*, commandée par le capitaine Rosnevet; mais il se contenta de jeter un coup d'œil sur la terre qu'il avait découverte dans son premier voyage, et revint sans faire aucune autre découverte. Cette terre est désignée au 48^d de latitude sud, et à environ 80^d de longitude est de Ferro, autrement 6^d à l'est de l'île de France.

D'un autre côté, M. Marion, parti en 1772, rencontra en janvier, à trois endroits différens, à environ 46^d $\frac{1}{2}$ et 47^d $\frac{1}{2}$ de latitude, et 39^d, 46' $\frac{1}{2}$ et 47^d $\frac{1}{2}$ de longitude est du méridien de Greenwich, trois petites îles élevées, remplies

de rochers , sans arbres et presque entièrement stériles. M. Marion commandait deux vaisseaux, le *Mascarin*, capitaine Crozet, et le *Castries*, capitaine Duclesmure. Ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Hollande, ou de la terre de Diemen, vue pour la première fois par Tasman; et de-là à la Baie des îles sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, où M. Marion fut tué avec vingt-huit de ses hommes, comme on le dira dans la suite. M. du Crozet, à qui échut le commandement, se rendit, par la partie occidentale de la mer du Sud, aux Philippines, d'où il retourna à l'Île-de-France. Les découvertes de ces voyageurs français se trouvent marquées dans une excellente carte de l'hémisphère austral, publié en mars 1773, par M. de Vaugondy, sous la direction du duc de Croy.

Etant donc parvenus, le premier février, au $48^{\text{d}} 50'$ de latitude, et $58^{\text{d}} 7'$ de longitude E., à-peu-près dans le parallèle de l'île Maurice, et ne trouvant pas le moindre vestige de la terre que je cherchais, je cinglai à l'est. Quoique nous ne l'ayions pas retrouvée, il est cependant probable qu'elle existe, mais sans doute ce n'est qu'une petite île, et non, comme on l'a supposé, le cap nord d'un continent austral. Le 3, je perdis l'espérance de la découvrir à

l'est ; et , comme le vent avait passé au nord , je résolus de la chercher à l'ouest. Le 8 , nous eûmes une brume épaisse. Je fis plusieurs signaux à *l'Aventure* ; comme il ne répondit pas , je commençai à concevoir de vives inquiétudes. Le capitaine Furneaux ayant reçu ordre , en cas de séparation , de croiser trois jours dans le parage où il m'aurait vu la dernière fois , je fis tirer le canon à toutes les demi-heures ; mais , le 9 , dans l'après-midi , le ciel s'étant éclairci , notre vue put s'étendre au loin , et nous n'aperçûmes point le vaisseau. Cette séparation affligea tout l'équipage. Nous étions pénétrés de tristesse en nous voyant seuls au milieu de cette mer inconnue et lointaine ; l'aspect d'un second bâtiment avait jusqu'alors adouci nos peines , et inspiré la gaieté.

Le 17 , nous observâmes une aurore australe. L'officier de quart remarqua qu'elle se brisait quelquefois en rayons de forme spirale , et en forme circulaire. Elle était fort brillante , et ce spectacle est très-beau. Elle différait des aurores boréales , en ce qu'elle était toujours d'une couleur bleuâtre ; au lieu que , dans le nord , ces clartés prennent différentes teintes , et surtout une couleur de pourpre et de feu.

Le 21 , comme je trouvai une grande quantité de glaces flottantes , je fis mettre en mer

deux chaloupes. Tandis qu'elles en prenaient à bord quelques morceaux, une île, qui n'avait pas moins d'un demi-mille de circonférence et trois ou quatre cents pieds d'élévation au dessus de la surface de la mer, se renversa presque entièrement ; la base occupa la place du sommet, et le sommet celle de la base ; nous ne remarquâmes pas que ce renversement eût accru ou diminué sa hauteur. Ces îles de glaces se rencontraient toujours en grand nombre ; le 22, nous en découvrîmes encore une trentaine à la fois. Le 23 au matin, l'aurore offrit à notre vue des montagnes escarpées que nous avons passées la nuit sans les apercevoir. Tant de circonstances alarmantes, jointes aux nuits sombres de cette saison avancée, m'empêchèrent d'exécuter la résolution que j'avais prise de passer encore une fois le cercle Antarctique. Le 24, à quatre heures du matin, je portai au nord. Nous avions une grosse mer et un vent très-fort, accompagné de neige et de pluie qui mit en pièces beaucoup d'îles de glaces. Ce morcellement était à notre désavantage, et nous donnait un bien plus grand nombre de petits bancs à éviter. Les gros morceaux qui se détachaient de ces îles, ne se voyant, pendant la nuit, que lorsqu'ils sont sous le vaisseau, sont bien plus dangereux que les îles elles-mêmes, qu'on aper-

coit communément d'un peu loin, à cause de leur très-haute élévation au-dessus de la surface de l'eau, à moins que le tems ne soit brumeux et sombre. Mais ces dangers nous étaient devenus familiers. Ils étaient d'ailleurs compensés par l'eau douce que ces îles de glaces nous fournissaient très-à-propos, et sans laquelle nous aurions éprouvé de grands besoins. Leur aspect est aussi très-pittoresque. Nous en avons vu qui avaient au milieu une ouverture semblable à une caverne percée de part en part, et qui recevait le jour de l'autre côté. Plusieurs ressembaient à un clocher, ou avaient une forme spirale; l'imagination comparait, en liberté, les autres à des objets connus.

Je profitai, le soir, d'une légère brise pour gouverner à l'est. Le 25, nous aperçûmes des albatrosses, des coupeurs d'eau et des pétérels bleus. Il est à remarquer que tout le tems que nous fûmes au milieu des glaces, nous ne vîmes pas un seul pétérel blanc, ou pétérel antarctique. La hauteur moyenne du thermomètre, à midi, les derniers jours, fut d'environ 35^d, c'est-à-dire, un peu plus considérable qu'elle ne l'était ordinairement dans la même latitude, environ un mois ou cinq semaines auparavant : par conséquent l'air était plus chaud, et les vents étaient non-seulement plus forts, mais encore

plus fréquens , avec un tems presque continuel d'humidité et de brouillard. Les animaux que nous avions à bord en ressentirent les effets. Neuf petits cochons , qu'une truie avait mis bas le matin , périrent tous par le froid , avant quatre heures de l'après-midi , malgré tous nos soins pour les conserver. J'eus , ainsi que plusieurs personnes de l'équipage , des engelures aux doigts des mains et des pieds. Tel fut l'été dont nous jouîmes. C'est ainsi que nous poursuivîmes notre route , ayant résolu de quitter les hautes latitudes méridionales , et de marcher à la Nouvelle-Zélande , pour y apprendre des nouvelles de l'*Aventure* , et y rafraîchir mon équipage.

Le 25 mars , cette terre fut aperçue du haut des mâts ; et à midi , on la voyait de dessus le pont. Le lendemain , vers la même heure , je mouillai dans la baie Dusky (1). Ainsi finit notre première expédition pour reconnaître les terres Australes. Depuis notre départ du Cap de Bonne-Espérance , nous avons fait , dans une campagne de cent dix-sept jours , trois mille six cent soixante lieues , sans voir terre une seule fois. Nous avons essuyé toutes sortes de maux ; les

(1) C'est-à-dire baie sombre.

voiles et les agrès avaient été mis en pièces ; le tangage et le roulis du vaisseau avaient été violens , et ses œuvres - mortes rompues par la véhémence des entorses. Pendant toute cette longue et pénible navigation , l'équipage avait pourtant conservé sa santé ; il la devait aux différens spécifiques que nous avions embarqués , tels que le moût de bière , les tablettes de bouillon , la sour-croût , et surtout à la précaution d'aérer souvent et de fumer le vaisseau. Après avoir souhaité , avec tant d'empressement , de voir la terre , nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler , et l'aspect de cette côte est en effet ravissant. Partout de superbes points de vue , dans le style du Salvator-Rosa , des forêts anti-diluviennes , de nombreuses cascades , qui se précipitaient avec un doux murmure. On s'étonnera peu qu'après une longue et triste expédition , ce canton de la Nouvelle-Zélande nous ait semblé le plus beau que la nature ait produit : les voyageurs , après une grande détresse , sont prévenus en faveur de tous les pays qu'ils rencontrent ; et c'est avec cette chaleur d'imagination qu'ont été jugés les rochers escarpés de Juan Fernandez , et les forêts impénétrables du Tinian.

Le lieutenant Pickersgill découvrit un havre excellent au côté S. E. de la baie Dusky , et nous

allâmes nous y établir. Le bateau de pêche revint avec assez de poisson pour le souper de tout l'équipage ; et le lendemain , en quelques heures, on en prit une assez grande quantité pour le dîner. J'eus dès-lors espérance d'être abondamment pourvu de ce rafraîchissement. Les côtes et les bois paraissaient abonder en volailles, et nous nous promîmes des jouissances que, dans notre situation, on pouvait appeler le luxe de la vie. Ces avantages me déterminèrent à passer quelque tems dans cette baie, afin de l'examiner en entier, d'autant plus que personne n'avait encore débarqué sur aucune des parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

Nous trouvâmes dans le havre Pickersgill du bois à brûler, du bois de mâture et un beau courant d'eau douce. On y établit l'observatoire de l'astronome, la forge et les tentes des voiliers, des charpentiers et des tonneliers; nos ferrures, nos voiles et nos futailles avaient besoin de réparation. On fit de l'eau et du bois. J'imaginai d'employer à faire de la bière les branches et les feuilles d'un arbre qui ressemble beaucoup au sapinette noir d'Amérique, conjecturant, d'après la connaissance que j'avais de cet arbre, qu'on produirait ainsi une boisson très-saine, et qui suppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit : l'événement prouva que je ne m'é-

tais pas trompé. J'avais aussi fait plusieurs essais depuis mon départ du cap de Bonne-Espérance. Le jus épaissi du moût de bière, délayé avec de l'eau chaude dans la proportion de 1 à 12, donnait une petite bière très-salutaire et d'un bon goût.

Le petit nombre de chèvres et de moutons qui nous restait à bord ne devait pas, suivant toute apparence, être aussi bien nourri que nous; car l'herbe était peu abondante, et ne paraissait pas très-bonne. Cependant, quelque mauvaise qu'elle fût, je croyais qu'ils la dévoreraient avec avidité, mais ils ne voulurent pas en goûter, et ils n'aimaient pas davantage les feuilles des jeunes plantes. En examinant ces animaux, on reconnut que leurs dents étaient relâchées, et que plusieurs avaient tous les symptômes d'un scorbut invétéré. Des quatre brebis et des deux béliers pris au Cap dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, je n'avais pu conserver qu'un mâle et une femelle, et nous devions nous attendre à les voir aussi bientôt périr.

Quelques officiers ayant remonté la baie sur un petit bateau dans le dessein de chasser, aperçurent des Naturels du pays occupés à lancer un canot à la mer. Le même jour, une pirogue s'arrêta à un mille du vaisseau. Sept à huit hom-

mes qui la montaient, nous regardèrent quelque tems, et se retirèrent, malgré toutes nos démonstrations d'amitié. Je me rendis, avec plusieurs officiers, dans l'endroit où on en avait aperçu d'abord. Je n'y trouvai qu'une pirogue échouée sur la côte, près de deux petites huttes, où se voyaient des vestiges de feu. Je laissai dans la pirogue des médailles, des miroirs, de la rassade et autres petits présens, que nous y retrouvâmes quelques heures après, sans qu'il parût qu'on y eût touché. Cependant les Insulaires n'étaient pas loin, puisque nous sentions la fumée de leurs feux. J'ajoutai à nos présens une hache, et, pour leur en indiquer l'usage, on coupa des branches d'un arbre après lequel on la laissa. Plusieurs jours se passèrent sans que nous visions aucun Zélandais.

CHAPITRE III.

ILE des Indiens. Visites. Détails. — Anse de la Cascade.
Description. — Entrevue avec plusieurs Zélandais. —
Travaux dans la baie. — Pays. Productions. — Pays
voisin. Observations.

LE 6 avril, je partis, accompagné de MM. Forster et Hodges, et nous allâmes reconnaître la baie. On y tua quatorze canards et d'autres oiseaux, et je l'appelai *Anse des Canards*. Le soir, comme nous retournions à bord, un homme et deux femmes du pays se découvrirent à nous et nous appelèrent. Je donnai, pour cette raison, à cette pointe, le nom d'*Ile des Indiens*. L'homme se tenait, sa massue à la main, sur le bord d'un rocher, et derrière lui, au bord du bois, étaient les deux femmes, chacune armée d'une pique. Ces Insulaires avaient le teint couleur olive, ou d'un brun foncé : leurs cheveux étaient noirs et bouclés, remplis d'huile et de poussière de craie rouge. Ceux de l'homme étaient attachés sur le haut de la tête, et les femmes les portaient courts : ils avaient le corps bien proportionné dans la partie supérieure, mais

leurs jambes étaient minces, tournées en-dehors et mal faites. Nous leur dîmes en langue de Taïï : *Tayo, harre* (mon ami, viens ici). L'homme ne put se défendre de beaucoup de crainte lorsque notre bateau s'approcha du rocher. Cependant il garda son poste avec intrépidité, et ne se bougea même pas pour ramasser les petits présens que nous lui jetions à terre. Je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc, et arrivant à lui, je l'embrassai. A la vue de quelques bagatelles que je lui offris, sa frayeur se dissipa, et nous eûmes ensemble une conversation sans nous entendre. La plus jeune des femmes en fit presque tous les frais. Elle babilait continuellement, et c'est ce qui fit dire à un matelot, « que la langue des femmes est bonne dans toutes les parties du monde ». Comme nous allions les quitter, elle dansa devant nous, mais l'homme nous examinait avec beaucoup d'attention.

Le lendemain, nous leur fîmes une nouvelle visite. Toute la famille se trouvait rassemblée : elle se composait de deux femmes, que nous prîmes pour les épouses du Zélandais, d'une troisième très-jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, et de trois petits enfans, dont le plus jeune était à la mamelle. Ils nous conduisirent à leur habitation, placée au milieu des bois. Nous vîmes deux petites huttes d'écorce d'ar-

bres et de bâtons, et sur la grève d'une crique, une petite pirogue double, assez grande pour transporter toute la famille de place en place. M. Hodges fit leur portrait, et ils lui donnèrent le nom de *Toe-Toe*, mot qui sans doute signifie marquer ou peindre. De tous nos présens, les haches et les clous de fiches sont les seules choses qu'ils estimaient. Le chef me présenta une pièce d'étoffe de leur fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux et des peaux d'albatrosses, me témoignant qu'il desirait en retour l'une des couvertures de notre bateau. Je lui en fis faire une de drap rouge, dès que je fus à bord. Quand je la lui présentai le lendemain, il en fut si charmé, qu'il détacha de sa ceinture son patta-pattou (os de gros poisson), et voulut me le donner. Ils n'avaient pas, comme de coutume, répondu à nos cris, venant à notre rencontre sur la côte, et nous en reconnûmes la cause, en les trouvant dans leur habitation, occupés à se parer avec soin pour notre réception. Leurs cheveux étaient ornés de plumes blanches, quelques-uns les portaient en tresse autour de leur tête, et tous en avaient des touffes fichées dans les oreilles. Ils mirent à nous accueillir une sorte de cérémonial plein de gravité et de courtoisie : tous se tinrent debout.

Les mauvais tems nous retinrent deux ou

trois jours à bord. Le 12, M. Forster partit pour s'occuper de recherches de botanique. Sur les dix heures, les Zélandais vinrent en famille nous visiter. Comme ils n'approchaient de notre bâtiment qu'avec une extrême précaution, j'allai à leur rencontre sur une chaloupe, et, dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue, mais je ne pus les engager à venir aux côtés du vaisseau. Ils débarquèrent dans une petite anse, et vinrent s'asseoir sur la côte en travers de *la Résolution*, à portée de la voix. Je fis jouer devant eux des cornemuses et des fifres, et battre du tambour. Ce dernier instrument seul fixa leur attention. On ne put les déterminer à venir à bord, mais ils conversaient familièrement avec les officiers et les matelots qui allaient près d'eux; ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns que pour d'autres, et nous pensons qu'ils prenaient ceux-là pour des femmes. Un homme, à qui la jeune Zélandaise témoigna particulièrement un attachement extraordinaire, perdit entièrement ses bonnes grâces, du moment qu'il lui eut fait connaître son sexe: dès lors, elle ne voulut plus le souffrir auprès d'elle. J'ignore si c'était pour le punir de s'être découvert en prenant quelque liberté, ou seulement par pudeur.

On remarque sur la côte méridionale de la

baie, une grande cascade qui tombe d'une haute montagne, et que M. Hodges dessina dans l'après-midi. Son extrême élévation la rend très-peu apparente d'en bas, mais lorsqu'on est monté à deux cents verges, on la découvre entièrement, et elle offre un magnifique spectacle. Une colonne transparente et argentée, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un rocher perpendiculaire, élevé de cent verges, frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur, la colonne, rencontrant une portion de roc un peu inclinée, forme une nappe limpide d'environ vingt-cinq verges de largeur. Sa surface bouclée se brise, en tombant, sur toutes les petites éminences, et les eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin, qu'enferment de trois côtés les flancs des rochers, et au front, des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées. Le courant s'ouvre un passage entre les pierres, et suit, en écumant, la pente de la colline jusqu'à la mer.

A tous les environs des cascades, se font sentir des vapeurs que produisent les eaux par la violence de leur chute. M. Forster fils, monta sur la pierre la plus élevée au bord du bassin, et vit, en regardant au-dessous, un superbe arc-en-ciel, d'une forme parfaitement circulaire, occasionné par les rayons du soleil, réfléchis par

la cascade : au-delà de ce cercle, le reste du brouillard était teint de couleurs prismatiques, réfractées dans un ordre inverse. On voyait à gauche des rochers bruns, escarpés, et festonnés au sommet par des arbres et des arbrisseaux ; et à droite, un amas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avait probablement arrachées de la montagne, et qui forment un banc incliné sur lequel est une espèce de rempart perpendiculaire de vingt-cinq verges, couronné de verdure et de feuillages. Plus loin, sont des rochers brisés, revêtus de mousse, de fougère, d'herbe et de fleurs. Les deux côtés du courant sont même couverts d'arbrisseaux et d'arbres qui ont jusqu'à quarante pieds d'élévation. Le bruit de la cascade, sans cesse répété par les échos voisins, est si fort, que les oiseaux s'en effraient et s'éloignent ; mais le chant aigu des grives, les accens plus graves des oiseaux à cordon, et la mélodie enchanteresse des pivoines, résonnent de toutes parts dans le lointain, et ajoutent aux charmes de cette scène vraiment pittoresque.

En jetant les regards autour de soi, on découvre une baie étendue, jonchée de petites îles qu'embellissent de grands arbres ; au-delà l'horizon, se termine d'un côté par des montagnes majestueuses, élevant vers le ciel leurs

cimes chargées de nuages et de neige, et de l'autre par l'immense plaine de l'Océan. Il est impossible d'exprimer par des mots la magnificence de ce tableau ; mais le pinceau admirable de M. Hodges sut le rendre avec vérité. Une anse voisine de ce lieu ravissant fut nommée *l'Anse de la Cascade*. C'est là que nous avons vu pour la première fois des Naturels du pays.

Le soir, en retournant à bord, je m'aperçus que nos amis les Zélandais avaient transporté leur habitation à environ cent verges de notre aiguade ; ce qui était une grande marque de la confiance qu'ils avaient en nous. M. Forster fils en rencontra un qui le fit asseoir près de lui, et qui, lui montrant souvent nos bateaux, lui témoigna qu'il desirait en avoir un semblable.

Le 13, je montai la pinasse, et nous allâmes reconnaître l'entrée de la baie. Nous découvrîmes une anse très-serrée, que j'appelai *l'Anse du Goûter*, parce que nous y mangeâmes une écrevisse, au bord d'un ruisseau agréable, où des arbres nous préservèrent du vent et du soleil. Nous pénétrâmes ensuite dans les îles les plus intérieures, où nous tuâmes quatorze veaux marins qui furent emportés aux vaisseaux. Ces veaux sont dans cette baie de l'espèce qu'on nomme *ours de mer*, et qui fut trouvée par le professeur Steller dans l'île de Bering, près du

Kamtschatka ; ce qui démontre que cette espèce est commune aux deux hémisphères. Il était fort difficile de les tuer : plusieurs , mortellement blessés, s'échappèrent, et teignirent la mer de leur sang.

Un petit chien , qui s'était perdu dans les bois , fut retrouvé au bout de quinze jours. Des officiers entendirent un hurlement douloureux , et sitôt qu'ils débarquèrent , l'animal sauta avec empressement sur le bord. Malgré sa longue absence , il était gras et bien portant. Probablement qu'il s'était nourri de gros râles , autrement poules d'eau , qui se trouvent en abondance dans cette partie de la Nouvelle-Zélande , de poissons à coquilles dont les rochers sont couverts , ou de poissons morts , que la mer rejette sur la grève. On peut en conclure que les animaux carnivores qui manquent absolument à cette contrée , s'y multiplieraient , puisque le pays fournit des alimens qui leur sont propres. Leurs fourrures seraient d'une grande ressource pour les habitans de ce climat froid et humide.

Le soir du 18 , les Zélandais , dont j'ai déjà parlé , nous firent une nouvelle visite ; et le lendemain , le chef de sa famille et sa fille , se décidèrent à venir à notre bord , tandis que les autres allèrent à la pêche sur leur pirogue. Je leur montrai nos chèvres et nos moutons , qu'ils re-

gardèrent d'abord quelque tems avec une sorte d'indifférence stupide , mais ensuite ils nous les demandèrent ; nous ne leur en donnâmes point , parce qu'ils les auraient laissé mourir de faim. Leur entrée dans le vaisseau fut précédée d'un cérémonial digne d'être remarqué : l'homme étant près de poser le pied sur le fronton , se retira promptement à l'écart , plaça une pate d'oiseau et des plumes blanches dans ses oreilles , puis rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin , dont il frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau , en prononçant une harangue qui nous parut avoir des cadences régulières. Dès qu'il eut fini , il jeta sa branche dans les grandes chaînes des haubans et il entra , ainsi que sa fille , qui s'était tenu fort sérieuse pendant le discours , et ne fit bientôt après que rire et danser. Il paraît que cet usage de prononcer gravement et avec pompe un discours aux étrangers , est universel parmi les Insulaires de la mer du Sud.

Je conduisis les deux Zélandais dans toutes les parties du vaisseau ; ils s'assirent à la table où nous déjeunions , mais ils ne voulurent goûter d'aucun mets. L'homme s'inquiétait de savoir où nous dormions la nuit , et il furetait dans tous les coins. Chaque objet le remplissait de surprise , mais aucun en particulier ne pouvait fixer un moment son attention. Il les considérait tous dans

leur ensemble et sous le même point de vue que lui apparaissaient les ouvrages de la nature. Il présenta une pièce d'étoffe et une hache de talc vert. Il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster; et sa fille, reconnaissant M. Hodges, dont elle avait tant admiré le pinceau, lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présens est répandue chez les Naturels des îles de la mer du Sud; mais je ne savais pas qu'elle existât à la Nouvelle-Zélande. J'ai déjà dit que notre Insulaire n'estimait que les haches et les clous de fiches. Dès qu'une fois il les avait touchés, il ne voulait plus les laisser sortir de ses mains, au lieu qu'il posait négligemment partout et oubliait souvent de reprendre la plupart des autres présens.

Nos hôtes eurent entr'eux une querelle dont nous ignorons la cause. La jeune Indienne étant battue par le Zélandais, lui rendit les coups et se mit à pleurer. Si elle était sa fille, il paraît que dans ce pays on respecte peu les droits paternels. Sans doute aussi qu'il ne faut assimiler en rien cette famille isolée à celles qui jouissent des avantages de la société civile. Elle pouvait ne connaître d'autre règle que cette première impulsion de la nature, qui nous porte à opposer la force à toute espèce d'oppression.

Nos oies les amusèrent beaucoup. Ils cares-

sèrent aussi long-tems un joli chat; mais ils lui rebroussaient toujours le poil, quoique nous leur montrassions à s'y prendre autrement. Ce qui les charma surtout fut l'utilité de nos chaises, et la facilité de changer ces sièges de place. Pour nous témoigner la joie qu'il éprouvait, le Zélandais sortit de dessous son vêtement un petit sac de cuir; et après y avoir mis avec beaucoup de cérémonie ses doigts, qu'il en retira couverts d'une huile fétide, il voulut m'en oindre les cheveux, mais je refusai cet honneur. M. Hodges ne put se défendre de l'accepter. La jeune fille trempa dans ce même sac une touffe de plumes, et voulut absolument parfumer le cou de notre dessinateur.

Dès que je pus les quitter, je fis équiper deux chaloupes, pour aller examiner le fond de la baie; l'une fut montée par MM. Forster, M. Hodges et moi, et l'autre par le lieutenant Cooper. Plus nous nous éloignons de la mer, plus le pays devenait montueux et stérile. La hauteur et la grosseur des arbres diminuaient peu à peu, et on ne voyait plus enfin que des buissons, ce qui est le contraire de ce qu'on observe dans les autres parties du monde, où l'on trouve toujours de plus beaux arbres dans l'intérieur du pays que sur les côtes. Nous apercevions très-distinctement les Alpes méridionales, dont le

sommet était couronné de neige. Nous passâmes près de plusieurs îles couvertes, où étaient de petites anses et coulaient de petits ruisseaux : sur une des pointes avancées, nous découvrîmes une belle cascade et un grand rocher revêtu d'arbres et de buissons. L'eau était, au bas, si calme et si transparente, que le paysage des environs, et une foule de points de vue pittoresques, réunis par des masses de lumière et d'ombre, s'y réfléchissaient comme dans un miroir.

Nous choisîmes, pour passer la nuit, une grève près d'un ruisseau et d'un bois. Nous y soupâmes avec beaucoup d'appétit, discourant philosophiquement sur tous les besoins que se créent les nations civilisées. Les plaisanteries des matelots, racontant, autour du feu, toutes sortes d'histoires comiques, aidèrent notre digestion. Nous calfeutrâmes ensuite notre tente avec des feuilles de fougère, et nous étendant sur nos manteaux, nos fusils et nos havresacs nous servirent de traversins.

Le lendemain, en poursuivant notre route, nous vîmes quelques canards; me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au bruit du fusil, des Naturels, que nous n'avions pas aperçus, poussèrent un cri horrible, qui se répéta près de nous de plusieurs

côtés. Nous répondîmes par d'autres cris, nous retirant à notre chaloupe; mais ces Zélandais ne pouvaient nous suivre, parce qu'il y avait entre eux et nous un bras de rivière. Dès que je m'en fus aperçu, je remontai cette rivière avec M. Cooper, nous occupant à tuer des canards sauvages. Enfin un homme et une femme se montrèrent sur l'une des rives, la femme agitait dans sa main quelque chose de blanc, en signe d'amitié. Il est à remarquer que toutes les nations de la terre ont choisi la couleur blanche, ou les branches vertes pour annoncer des dispositions pacifiques, et qu'avec ces emblèmes à la main, un indigène ne craint pas de se livrer au pouvoir des étrangers, comme si ces deux couleurs avaient quelques rapports intrinsèques avec les idées de paix et d'amitié.

Je dis à M. Cooper de débarquer, et je continuai ma route sur la rivière; mais à peine eus-je fait un demi-mille, que je fus arrêté par la force du courant et de grosses pierres qui se trouvaient au milieu du lit. M. Forster, père, monta sur une colline, à travers des fougères, des arbres pourris et des forêts épaisses, et il arriva au bord d'un joli lac, d'environ un demi-mille de diamètre. L'eau était limpide, douce et d'un bon goût; mais elle prenait une couleur bleuâtre, des feuilles d'arbres qui s'y plongeaient

de tous côtés. Il n'y vit qu'une espèce de petit poisson (*l'esox*) sans écailles, brun, tacheté de jaune, et ressemblant à la truite. Une forêt sombre, composée de grands arbres, enfermait le lac, et des montagnes de différentes formes, s'élevaient tout autour. Les environs étaient déserts et silencieux ; on n'entendait le chant d'aucun oiseau, le froid était excessif à cette hauteur, et il n'y avait pas une plante qui donnât des fleurs ; ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

J'appris, à mon retour, que M. Cooper n'ayant pas débarqué lorsque les Zélandais l'attendaient, ceux-ci s'étaient retirés dans les bois ; mais nous en aperçûmes deux autres qui, de la rive opposée, nous appelaient par leurs cris. Je fis ramer vers eux, et je débarquai sans armes avec deux de nos messieurs ; les deux Zélandais, placés à environ cent verges du bord de l'eau, tenaient chacun une pique à la main ; ils se retirèrent en me voyant avancer suivi de deux personnes ; mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul. J'eus quelque peine à les déterminer à mettre bas leurs piques. L'un d'eux quitta enfin son arme, et vint à ma rencontre, me présentant une plante dont il m'invitait à tenir une extrémité, tandis qu'il tiendrait l'autre. J'y consentis. Dans cette position,

il commença une harangue à laquelle je ne compris pas un mot ; mais il faisait de tems en tems de longues pauses , pour me laisser , à ce que je présumai , le tems de répondre ; et en effet , dès que j'avais articulé quelques sons , il continuait. Après cette cérémonie , nous nous saluâmes réciproquement. Il ôta ensuite son *hahou* ou vêtement , me le mit sur le dos , et la paix parut solidement établie. Mes compagnons vinrent alors auprès de moi , sans causer aucune inquiétude aux deux Zélandais qui , au contraire , les saluèrent l'un après l'autre.

Leurs traits étaient un peu sauvages , mais assez réguliers. Ils avaient le teint brun comme la famille dont j'ai déjà parlé. Leur stature , quoique moyenne , annonçait la force ; mais leurs jambes et leurs cuisses étaient minces , et leurs genoux trop gros : leur courage est digne d'être cité. Ils se présentèrent à nous , malgré leur infériorité , quoiqu'ils ne connussent pas notre manière de penser et d'agir. Ils auraient souvent pu tomber sur nous à l'improviste , quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu des bois ; s'ils eussent au moins voulu rester cachés parmi tant d'îles , de havres et de forêts , il nous eût été impossible de les découvrir. Jamais ils ne nous attaquèrent , et ils

n'étaient aperçus que parce qu'ils voulaient se montrer. Nous fûmes témoins d'un fait qui atteste encore le courage de ces Insulaires. Le Zélandais qui vint nous voir avec sa fille, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, desira se servir aussi de cette arme, et nous y consentîmes. La jeune Indienne, toute effrayée, se jeta à terre devant lui, et le supplia de renoncer à ce dessein ; mais il fut insensible, tira un coup de fusil, et ensuite plusieurs autres, avec beaucoup de fermeté.

Je donnai à chacun des deux Zélandais, un couteau et une hache. Ils voulaient nous conduire à leur habitation, pour nous offrir des alimens ; mais la marée ne nous permit pas d'accepter cette invitation. D'autres Insulaires qui, sans doute, étaient leurs femmes et leurs enfans, parurent et nous suivirent à notre chaloupe ; voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils nous invitèrent par signe à les ôter : on leur accorda ce qu'ils désiraient, et ils vinrent nous aider à mettre en mer. Nous ne remarquâmes ni pirogues, ni bateaux : deux ou trois morceaux de bois attachés ensemble, servaient à les transporter sur cette rivière, près de laquelle ils habitaient. Le poisson et les oiseaux qu'ils trouvaient en abondance, suffisaient à leur nourriture, et ils n'étaient pas inquiétés par

leurs voisins : tous les habitans de ce canton consistaient , je crois , en trois familles.

De retour au vaisseau , j'appris que le Zélandais et sa fille , que j'avais laissés la veille à bord , ayant su que j'avais en réserve des poissons dans l'anse de la Cascade , où je les avais vus pour la première fois , étaient allés les prendre. Depuis ce moment , nous ne les revîmes plus. Ce procédé nous surprit d'autant plus que nous les avions toujours comblés de présens. Nous leur avons donné neuf à dix haches , trois ou quatre fois autant de grands clous de fiches , et plusieurs autres choses qui étaient précieuses pour eux : nous les avons certainement rendu les plus riches de tous les Zélandais.

Le 21 , j'allai sur les îles chasser au veau marin ; nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étaient d'une grande utilité : leurs peaux servaient aux agrès , leur graisse donnait de l'huile à brûler , et nous en mangions la chair. Le matin du 23 , M. Pickersgill , M. Gilbert et le docteur Sparmann allèrent à l'anse de la Cascade , dans le dessein de visiter le sommet d'une haute montagne , auquel ils parvinrent à deux heures de l'après midi. J'en fus averti par les feux qu'ils allumèrent. Ils m'apprirent à leur retour que , dans l'intérieur du pays , on n'apercevait

que des montagnes stériles, couvertes de neige, des roches escarpées et d'affreux précipices séparés par des vallées ou plutôt des abîmes, qui inspiraient la frayeur. Ils avaient aussi observé à quatre milles en mer une chaîne de rochers, sur lesquels la mer brise à une très-grande élévation.

Il nous restait cinq oies, de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance. Le lendemain matin, je les fis porter à l'anse, que pour cette raison je nommai *anse des Oies*, et je les y laissai. Elles y trouveront une nourriture abondante, et n'y seront pas troublées par les habitans. Je suis persuadé qu'elles s'y multiplieront, et de-là se répandront dans toute la Nouvelle-Zélande. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse et aux environs. L'un de nos messieurs tua un héron blanc, qui ressemblait exactement à celui que décrit M. Pennant, dans sa *Zoologie Britannique*, et qu'on voit encore, ou qu'on voyait autrefois en Angleterre.

Nous avons eu huit jours de beau temps, et nous en avons profité pour compléter nos provisions, raccommoder les agès, calfater le vaisseau, et tout disposer pour remettre en mer. Le 27, en remontant la baie, l'espace de deux lieues, je découvris un goulet beaucoup

plus favorable pour les vaisseaux qui vont au nord, que celui par où nous étions entrés, et je résolus d'en profiter pour notre sortie. Le 28, nos tentes et nos munitions étaient à bord; je fis mettre le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé. On le bêcha, et on y sema plusieurs sortes de graines de jardin. Les prompts améliorations que nous avons opérées dans ce lieu, prouvent la supériorité des hommes civilisés sur ceux qui vivent dans l'état naturel. Peu de jours suffirent à dix Européens pour éclaircir et défricher dans les bois, un espace de plus d'un acre; cinquante Zélandais avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait le même travail en trois mois. Ce canton, qui n'offrait qu'une quantité innombrable de plantes confusément entassées, était devenu, sous nos mains, un joli champ où cent vingt hommes exerçaient continuellement leur industrie.

Nous abattîmes de grands arbres qui furent sciés en planches ou fendus pour le feu. Au bord d'un ruisseau, dont on rendit plus facile la communication avec la mer, fut placée une longue file de futailles, qu'on pouvait remplir aisément. Ici, les plantes indigènes, dont les Naturels du pays ignoraient la propriété, donnaient une boisson agréable et saine qui rafraî-

chissait les travailleurs ; là s'apprêtait soigneusement un repas de poissons délicieux. Les calfats et les agréeurs , placés sur les côtés du vaisseau et sur les mâts, contribuaient à animer la scène, et remplissaient l'air de leurs chants, tandis que l'enclume, au bas de la colline voisine, résonnait sous les coups du marteau. Les arts eux-mêmes commençaient à fleurir dans ce nouvel établissement : le crayon ou le pinceau d'un jeune artiste imitait la forme des animaux et des végétaux de ces bois déserts ; cette contrée, pittoresque et sauvage, se retraçait sur la toile ; la nature, étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservait ses teintes et ses couleurs. Les sciences ne dédaignaient point ce lieu solitaire ; un observatoire, garni des meilleurs instrumens, occupait le centre des ouvrages, et l'œil attentif d'un astronome y suivait le mouvement des corps célestes ; des naturalistes observaient les plantes et les animaux des forêts et des mers ; en un mot, tout annonçait la naissance des arts et des sciences, au milieu d'un pays jusques-là plongé dans une longue nuit d'ignorance et de barbarie ; mais ce spectacle nouveau ne devait pas longtemps subsister : nos outils et nos instrumens furent reportés à bord ; les ronces étoufferont les plantes utiles que nous avons cultivées ;

les traces mêmes de nos travaux disparaîtront, et les biens qu'ils promettaient n'auront fait qu'embellir un songe.

Le 29, j'appareillai, et je débouquai le nouveau passage entre l'extrémité orientale et l'île de l'Indien, et celle ouest de l'île Longue; mais un calme m'obligea bientôt de mouiller sous la côte nord de cette dernière île. Le mauvais tems et l'examen de plusieurs entrées de la baie nous retardèrent plusieurs jours. Durant cet intervalle, une maladie me retint à bord; à des accès de fièvre se joignait une violente douleur à l'aîne et une enflure au pied droit. MM. Forster et le lieutenant Pickersgill que j'envoyai le 6 mai reconnaître un passage, furent surpris par une tempête qui les jeta à plus d'un mille sous le vent, et les mit dans le plus grand danger de péri. Ayant amarré leur chaloupe; ils se réfugièrent sur une colline au milieu d'un rocher étroit. Mais la tempête s'accrut tellement, que ne pouvant tenir pied sur le terrain glissant, ni allumer de feu, ils résolurent de traverser l'anse et d'aller passer la nuit dans les bois, où ils se trouvèrent pis encore que sur le rocher; leur feu n'y brûlait pas mieux, ils n'étaient pas davantage à l'abri d'une grosse pluie, et les feuilles augmentaient encore la masse d'eau qui les inondait. Il leur fallut

passer la nuit dans cette position, et ils y éprouvèrent pendant quelques instans, moins un sommeil qu'un engourdissement produit par la fatigue et l'humidité. La tempête ne faisant que s'accroître, devint un véritable ouragan. Le rugissement des vagues, qu'on entendait de loin, inspirait l'épouvante; d'un autre côté, l'agitation des forêts, et la chute bruyante des gros arbres qui se brisaient en tombant, faisaient retentir la côte. M. Forster fils a raconté qu'un éclair terrible ayant illuminé tout le bras de mer, il vit les vagues fumantes se rouler en montagnes les unes sur les autres, et que tout semblait présager un bouleversement universel. Cet éclair fut suivi de l'explosion la plus épouvantable qu'on ait jamais entendue; et ce bruit fut répercuté par les rochers brisés qui les environnaient. Nos messieurs revinrent dans un état déplorable.

Le tems ne s'éclaircit que le 10; et le 11, je sortis du milieu des terres. La baie Dusky offre des rafraichissemens en abondance. Je ne connais pas de havre meilleur pour deux ou trois vaisseaux, que le havre de Pickersgill. Une flotte entière peut mouiller dans l'anse de la Cascade. Tout le pays aux environs est extrêmement montueux. On ne trouve nulle part des sites plus sauvages et plus escarpés; on n'y voit aucune prairie; les bois sont presque partout

remplis de lianes et de ronces qui les rendent impénétrables. J'ai vu des lianes de cinquante à soixante brasses de long. Les forêts y sont encore dans leur état de nature, sans que la main de l'homme y ait jamais rien changé. Nos différentes excursions appuyèrent cette opinion. Non-seulement des plantes et des buissons obstruaient notre passage, mais nous trouvions encore sur notre chemin, un grand nombre d'arbres pourris que les vents et la vieillesse avaient abattus. De jeunes arbres, des plantes parasites, de la fougère et de la mousse poussaient de toutes parts, au milieu du fertile terrain qui entourait le vieux bois. Quelquefois une écorce trompeuse couvrait une substance intérieurement pourrie, et, en voulant marcher dessus, nous enfoncions jusqu'à la ceinture. Les animaux offrent une autre preuve que les hommes n'y ont point encore changé la nature, et nous crûmes d'abord que la baie Dusky était entièrement inhabitée. Les petits oiseaux, qui remplissent les bois, se juchaient tranquillement sur les branches d'arbres les plus voisines de nous, même à l'extrémité de nos fusils, et peut-être que nous étions pour eux des objets nouveaux, qu'ils regardaient avec une curiosité égale à la nôtre. Cette familiarité leur fut d'abord favorable; il était impossible de les

tirer de si près; mais bientôt ils eurent lieu de s'en repentir. Un chat que nous avions à bord ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il alla régulièrement tous les matins se promener dans les bois, et fit un grand massacre de ces pauvres animaux, qui n'étaient point en garde contre un ennemi si perfide.

Parmi tous ces petits oiseaux qui y sont en grand nombre, on doit remarquer l'oiseau à cordon, le poy et la queue d'éventail. Le premier est plus long qu'un oiseau noir anglais. Son bec est court et épais, et son plumage couleur de plomb foncé; deux appendix qu'il a au-dessous du bec sont d'un jaune lourd et presque couleur orange. Le poy est plus petit. Il a les plumes d'un beau bleu mazarin, excepté celles du cou, qui sont d'un très-joli gris d'argent, et deux ou trois autres, courtes et blanches, qu'il porte à la racine de l'aile. Deux petites touffes de plumes bouclées, et blanches comme la neige, lui pendent en dessous du cou, ce qui lui a fait donner par nous le nom de *poy*, mot qui signifie à Taïti des pendants d'oreilles. Il n'est pas moins remarquable par le charme de sa voix que par la beauté de son plumage. Sa chair est délicieuse, et les bois ne nous fournissaient pas de mets plus friand. L'oiseau queue d'éventail n'est guère plus gros qu'une bonne aveline;

cependant il étend une queue d'un joli plumage, et qui forme les trois quarts d'un demi-cercle, d'au moins quatre ou cinq pouces de rayon.

Des pluies presque continuelles sont un des inconvéniens de cette baie. Peut-être aussi n'arrivent-elles qu'à la saison où nous y étions. L'équipage, sans cesse exposé à la pluie, n'en fut cependant pas incommodé, ce qu'il faut attribuer à la salubrité de la place et à nos rafraîchissemens. J'ai parlé de la bière que je composai d'une décoction de sapinette ; mais elle était trop astringente, et nous y mêlâmes ensuite une quantité égale de plante à thé, petit arbre qui vient à trente ou quarante pieds de hauteur dans un bon sol, et à six pouces sur les collines, dans une exposition aride. Nous lui donnâmes, dans mon premier voyage, le nom de *plante à thé*, parce qu'il nous en tint lieu. La sapinette ressemble exactement aux pins.

Les habitans de cette baie sont de la même race que ceux des autres parties de la Nouvelle-Zélande ; ils parlent la même langue. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu engager ces trois ou quatre familles à s'éloigner ainsi de la société des autres humains. Il est probable que ces Insulaires mènent une vie errante ; et, si l'on en peut juger par l'apparence, il ne règne pas en-

tr'eux une parfaite intelligence. Comme nous quittions un de ces Zélandais, il nous fit signe qu'il allait tuer des hommes.

M. Wales m'a communiqué que la latitude de son observatoire au havre de Pickersgill était de $45^{\circ} 47' 26'' \frac{1}{2}$ sud, et sa longitude, suivant un terme moyen de plusieurs distances de la lune au soleil, de $166^{\circ} 18'$ est.

CHAPITRE IV.

PASSAGE de la baie Dusky au Canal de la Reine Charlotte. — Description de plusieurs trombes qui environnèrent le vaisseau. — Réunion de l'*Aventure* et de la *Résolution*. — Récit du capitaine Furneaux. — Description de la terre de Van Diemen.

JE fis route le long de la côte, dirigeant vers le Canal de la Reine Charlotte, où je m'attendais à retrouver l'*Aventure*. Le 14, nous aperçûmes le cap Foulwind; et, comme pour justifier le nom de ce promontoire, le vent nous quitta. Le 17, nous vîmes six trombes; quatre s'élevèrent et jaillirent entre nous et la mer; la cinquième se porta à notre gauche; la sixième dans le S. O., au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau: elle passa à cinquante verges de notre arrière, sans se faire sentir. Le diamètre de sa base me parut d'environ cinquante ou soixante pieds. Sur cette base se formait un tube ou colonne ronde, d'où s'élançait jusqu'aux nuages en jet spiral, l'eau ou l'air, et peut-être tous les deux ensemble. Elle était brillante et jaunâtre quand le soleil l'éclairait, et sa largeur

s'augmentait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une de ces trombes, et qui, entraîné de force en montant, tournait comme le balancier d'un tourne-broche : à mesure que les nuages s'approchaient de nous, la mer se couvrait de petites vagues brisées, accompagnées de grêle et de brouillards extrêmement noirs. Le tems continua à être ainsi épais et brumeux quelques heures après. Enfin, le vent se fixa dans son ancien rumb, et le ciel reprit sa première sérénité.

Plusieurs circonstances, et particulièrement le mouvement d'ascension que l'oiseau éprouvait, prouveraient que ces trombes sont produites par des tourbillons, que l'eau y était portée avec violence vers le haut, et qu'elle ne descendait pas des nuages, ainsi qu'on l'a prétendu. Quelques-unes semblaient, par intervalles, être stationnaires : d'autres fois elles paraissaient se mouvoir avec vivacité, mais avec une progression inégale, et toujours en ligne courbe. Elles se manifestaient d'abord par la violente agitation et l'élévation de l'eau. Un instant après, une colonne semblait se détacher des nuages et descendre jusqu'à ce qu'elle joignît l'eau agitée de la mer. Je dis semblait, parce que cette descente n'est pas réelle; et que le

tube , déjà formé au-dessous , monte trop petit ou trop mince pour être d'abord aperçu. Quand ce tube devient visible , son diamètre apparent augmente , et il prend assez de grosseur ; il diminue ensuite , et enfin il se brise , ou devient invisible , vers la partie inférieure : la mer alors reprend son état naturel , et les nuages attirent peu-à-peu le reste de la trombe , jusqu'à ce qu'elle soit entièrement dissipée.

La dernière finit par un éclair sans explosion. Pendant toute la durée de ce phénomène , notre position était très-alarmante : ces trombes , qui faisaient communiquer la mer et les nuages , frappaient d'admiration et de terreur ; et nos marins les plus expérimentés étaient déconcertés. Presque tous avaient observé des trombes de loin , mais ils ne s'en étaient pas encore vu ainsi environnés de toutes parts , et nous savions tout ce qu'on en doit redouter quand elles se brisent sur un vaisseau. Ces tristes effets ont souvent été décrits. Nous ne craignons pas moins d'entrer dans le tourbillon. Il est difficile de connaître ce qui produit ce phénomène : cependant l'éclair qui sortit de la dernière colonne , donnerait à penser que l'électricité y a quelque part. Ces trombes durèrent environ trois quarts d'heure ; nous avions alors trente-

six brasses d'eau , et le parage , où nous étions , ressemble à la plupart de ceux où l'on en a observé , du moins étions-nous aussi dans une mer resserrée , ou plutôt dans un détroit. Shaw et Thévenot en ont vu dans la Méditerranée et dans le golfe Persique. Elles sont communes aux îles d'Amérique , au détroit de Malaca et sur la mer de la Chine. La meilleure description qu'on en ait faite est celle que donne le *Dictionnaire de la Marine* , de M. Falconet , qui s'est aidé , pour ses explications , des écrits philosophiques du célèbre Francklin. On m'a dit qu'un coup de canon romprait ces colonnes d'eau. Je suis d'autant plus fâché de n'avoir pas essayé , que nous en étions fort près. Mais ce spectacle extraordinaire me causa tant de surprise , que je ne songeai uniquement qu'à le contempler.

Le 18 , à l'aube du jour , nous fûmes en travers du Canal de la Reine-Charlotte , où en effet nous découvrîmes l'*Aventure*. Il nous y attendait depuis six semaines. Treize coups de canon qu'il tira aussitôt , témoignèrent la joie de notre arrivée ; nous n'en éprouvions pas moins de l'avoir retrouvé , et nous le saluâmes par un même nombre de coups. Le capitaine Furneaux s'étant rendu à bord de la *Résolution* , me rendit compte de la route qu'il avait

tenue, ainsi que de ses opérations, et pour ne laisser rien à désirer, je vais présenter ici son propre récit au lecteur.

RÉCIT DU CAPITAINE FURNEAUX.

« LE 8 février, jour de notre séparation causée par une brume épaisse, quelque tems après avoir perdu de vue la *Résolution*, j'entendis un coup de canon auquel je ripostai en faisant tirer un pierrier de quatre, à toutes les demi-heures. Mais le signal nous avait semblé venir d'un côté opposé, et suivant cette direction, vainement nous en attendîmes de nouveaux. Ne pouvant me faire entendre, ni découvrir le vaisseau, je revirai et me hâtai d'aller croiser, d'après nos conventions, dans le parage où nous l'avions aperçu la dernière fois. J'y restai trois jours. Perdant alors toute espérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, à une distance de quatorze cents lieues, traversant une mer absolument inconnue, et obligé de réduire la ration d'eau à une quarte par jour. Nous observâmes, le 16 et plusieurs des nuits suivantes, un météore extraordinairement brillant et ressemblant à ce qu'on nomme dans le Nord une *aurore boréale*; une autre remarque plus importante, c'est que depuis notre sé-

paration jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous ne rencontrâmes qu'une seule île de glace, quoique nous nous fussions toujours tenus à deux ou trois degrés au sud de la latitude, où les premières avaient frappé nos regards.

» Le 5 mars, par un tems clair au $43^{\text{d}} 37'$ de latitude et $145^{\text{d}} 36'$ de longitude est, nous vîmes terre à environ huit à neuf lieues de distance, elle paraissait peu élevée et inégale. Je mis le cap dessus, et à midi nous en étions à trois lieues.

» Le 10, nous eûmes des inquiétudes pour notre bateau qui se trouvait éloigné par une très-grosse mer. Le second lieutenant qui le montait, débarqua dans un canton que des Indiens venaient de quitter, et nous rapporta un grand nombre de coquilles qu'il avait ramassées autour de leurs feux. J'observai le long de la Baie des Tempêtes, ainsi nommée par Tasman, plusieurs petites îles et rochers noirs que j'ai appelés les *Moines*. Le 11, je mouillai à cinq ou six lieues de l'île Maria, dans une baie à laquelle je donnai le nom de l'*Aventure*. Nous y restâmes cinq jours à faire de l'eau et du bois. Le pays est agréable et paraît très-fertile. Les flancs des collines sont couverts d'arbres épais, et qui croissent à une grande élévation avant de pousser des branches. Ces arbres sont toujours verts; leur bois est très-cassant, et se fend

aisément. Je ne vis parmi eux que deux espèces différentes. Les feuilles de l'une sont longues et étroites; et sa graine qui répand une odeur agréable, a la forme d'un bouton. L'autre a des feuilles semblables à celles du laurier femelle, elle plaît par une odeur et une saveur d'épicerie. Comme on coupait quelques-uns de ces arbres, il en sortit une substance, que notre chirurgien appelait de la *gomme laque*; la plupart sont brûlés par le bas, parce que les Naturels y mettent le feu pour se former un chemin plus facile. Nous remarquâmes un oiseau ressemblant au corbeau, plusieurs de l'espèce de la corneille. On en tua un autre de la grosseur d'un milan. On y en trouve de diverses sortes de petits et des perroquets. J'y ai vu en oiseaux de mer, des canards, des sarcelles, des tadornes. Je n'ai aperçu qu'un quadrupède, c'était un opossum, ou sarigue; nous trouvâmes la fiente de quelques autres, que nous jugeâmes de l'espèce des daims. Nous prîmes dans la baie des Goulus, des chiens de mer, d'autres poissons que les matelots appellent *nourrices*, et enfin d'autres petits peu différens des melettes. Les lagunes sont remplies de truites.

» Nous ne vîmes point de Naturels; cependant ils fréquentent cette baie, car nous apercevions souvent de la fumée, et nous sommes entrés dans différentes huttes, où nous avons

trouvé des sacs et des filets d'herbes, dont ils se servent, je crois, pour transporter leurs provisions et leurs ustensiles. Nous y vîmes aussi une pierre à feu, une mèche d'écorce d'arbre et une lance. Je pris ces objets, et laissai à leur place des médailles, des pierres à fusil, quelques clous et un vieux baril vide garni de cercles de fer. Ils ne paraissent pas avoir la moindre connaissance des métaux. Leurs huttes sont faites de branches d'arbres, brisées ou fendues et jointes ensemble avec de l'herbe en forme circulaire; l'extrémité la plus large de ces branches s'enfonce en terre, et la plus petite qui forme une pointe au sommet, est couverte de fougère et d'écorce. Ces cabanes ne mettent pas même à l'abri d'une grosse pluie. Le foyer est au milieu, il est environné de monceaux de moules, d'écailles d'huîtres et de débris d'écrevisses, dont ils font, je crois, leur principale nourriture. Ils couchent autour du feu, sur la terre ou sur l'herbe sèche. Nous n'avons aperçu aucune trace de pirogue ou canot. Ces Insulaires n'en ont probablement point. Ils sont ignorans et misérables, quoique vivant dans le plus beau climat. Leur pays pourrait produire tout ce qui est nécessaire à la vie.

» Mon dessein en quittant cette baie, fut de chercher à découvrir si la côte de Van-Diémèn

touche à la Nouvelle-Hollande, et le résultat de mes recherches me porte à penser qu'entre ces deux terres, il n'y a point de détroit, mais seulement une baie profonde. Cependant, comme le vent me força d'interrompre mes observations et de cingler vers la Nouvelle-Zélande, la non-existence du détroit entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen, n'est pas encore assurée, quoique les quadrupèdes qui sont sur la dernière, semblent prouver que ces terres sont jointes ensemble. Il n'y a peut-être aucune partie du monde qui mérite autant l'examen des voyageurs que ce grand continent dont on n'a encore observé que les bords, et dont toutes les productions sont, en quelque sorte, absolument ignorées.

» Le 17, comme nous étions en travers de la dernière des îles Schouten, je serrai de plus près la grande-terre. Cette partie parut très-peuplée, nous y avons continuellement aperçu des feux. Le pays est beaucoup plus agréable, le sol est bas et uni, mais rien n'indique un havre ou baie où l'on puisse mouiller avec sûreté. A 40^d 50' de latitude sud, la terre court à l'ouest, et je pensai qu'elle forme une baie, parce que nous vîmes de dessus le pont, de la fumée s'élever de différens points, derrière les îles qui étaient devant nous, tandis que du haut

des mâts, on ne découvrait aucun signe de continent.

» Notre passage de la baie de l'Aventure à la Nouvelle-Zélande fut de 24^d de longitude, et se fit en quinze jours. Le 7 avril, nous mouillâmes dans l'anse du Vaisseau. Nous entendîmes pendant toute la nuit des cris d'hommes et des chiens hurler sur la côte orientale. On s'occupa les deux jours suivans à nétoyer un emplacement sur l'île Motuara, pour y élever des tentes. Plusieurs matelots étaient atteints du scorbut. Nous trouvâmes au sommet de l'île un poteau dressé par l'équipage de l'*Endéavour*, et qui marquait le nom et l'époque du départ du bâtiment.

» Le 9, trois pirogues, montées d'environ seize Naturels du pays, vinrent nous visiter; pour les engager à nous apporter du poisson et d'autres comestibles, nous leurs fîmes divers présens dont ils furent charmés. L'un de nos *midshipmans* s'apercevant qu'ils tenaient quelque chose d'enveloppé avec soi, eut la curiosité d'examiner ce que c'était. Il fut très-surpris de voir la tête d'un homme tué depuis peu. Les Zélandais craignaient qu'on ne la leur enlevât. Celui à qui elle paraissait appartenir, témoignait d'ailleurs une frayeur extrême; il tremblait d'être puni par nous, car le capitaine Cook

avait montré une grande horreur de pareilles atrocités. Ils s'y prenaient de toutes les façons pour cacher cette tête; ils se la passaient de l'un à l'autre, et ils tâchaient, par leurs signes, de nous convaincre qu'ils ne l'avaient plus. Enfin ils prirent congé de nous, et se rendirent à terre.

» Ils parèrent souvent de Tupia, le Taïtien que l'*Endéavour* avait pris aux îles de la Société, et qui mourut à Batavia; quand nous leur dîmes qu'il ne vivait plus, quelques-uns parurent fort affligés, et autant que nous pûmes le comprendre, ils demandaient si nous l'avions tué, ou si sa mort avait été naturelle. A toutes ces questions, nous eûmes lieu de penser que c'était la même tribu qu'avait vue le capitaine Cook.

» Ils revinrent l'après-midi avec du poisson et des racines de fougère qu'ils échangèrent contre des clous et d'autres bagatelles. Ils mettaient à nos clous un plus grand prix qu'au reste de nos marchandises. Celui qui portait la tête, ne reparut pas, non plus que sa femme. Comme nous avions un vocabulaire de mots de leur langue, nous appelâmes plusieurs objets par leur nom, ce qui les surprit beaucoup. Ils avaient une forte envie d'avoir ce catalogue, et ils offraient en retour une grande quantité de poissons.

» Le lendemain , ils vinrent au nombre de cinquante ou soixante , sur cinq doubles pirogues , avec un chef à leur tête. Ils nous vendirent leur attirail de guerre , des haches de pierre et des vêtemens , pour des clous et de vieilles bouteilles. Les principaux d'entr'eux montèrent à bord , et nous eûmes de la peine à les faire sortir de bonne volonté ; mais , à la vue d'un fusil armé d'une baïonnette , ils rentrèrent tous promptement dans leurs pirogues. Ils venaient au vaisseau tous les jours en troupes plus ou moins nombreuses , et ils nous apportaient des poissons en abondance. Ils se conduisaient très-paisiblement.

» Notre astronome s'établit avec ses instrumens , et une garde suffisante dans une petite île qu'on nomme *Hippa* , qui est jointe à celle de Motuara pendant la marée basse. Il y avait un vieux Fort abandonné par les Naturels ; et une partie de l'équipage , en creusant l'intérieur d'environ un pied ; s'en fit de bonnes casernes. Le 11 mai , nous ressentîmes deux fort tremblemens de terre , mais nous n'essuyâmes aucune espèce de dommage. Il est probable qu'il se trouve des volcans à la Nouvelle-Zélande , car ces deux grands phénomènes ont toujours quelque liaison.

» Enfin , le 17 , plusieurs de nos gens qui

étaient à Hippa, m'alarmèrent par le feu de leur mousqueterie. J'envoyai sur-le-champ un bateau; mais, dès que nos gens furent à l'ouverture du canal, ils aperçurent *la Résolution*. Cette réunion, après une absence de quatorze semaines, causa une joie générale. »

Tel fut le récit du capitaine Furneaux. J'avais en effet mouillé ce même soir à un mille de *l'Aventure*. Le lendemain matin 18, je relevai l'ancre, et me fis touer plus près.

Sachant qu'on trouve dans ce canal du cochlearia, du céleri, et d'autres végétaux anti-scorbutiques, j'allai, le lendemain de mon arrivée, moi-même en chercher à la pointe du jour, et j'en fis charger une chaloupe. Je voulus qu'on en recueillît une grande quantité pour les deux équipages; je donnai l'ordre d'en cuire avec du bled et des tablettes de bouillon portatives, pour le déjeuner, et pour le dîner avec les mêmes tablettes et des pois. L'efficacité de ces mesures m'était confirmée par l'expérience.

Nos botanistes commencèrent leurs recherches, et trouvèrent, entr'autres plantes nouvelles, le *sonchus oleraceus*, espèce de laiteron, et la *tetragonia cornuta*, que nous mangeâmes souvent en salade, et que les matelots appelèrent *quartier d'agneau*.

Rien ne me retenait plus à la Nouvelle-Zélande. J'avais eu dessein de reconnaître si la terre de Van-Diémén fait partie de la Nouvelle-Hollande ; mais *l'Aventure* ayant eu l'occasion de faire cette observation, je résolus de continuer mes recherches à l'est, entre le quarante-un et le quarante-sixième parallèles. Je fis connaître mon intention au capitaine Furneaux, pour qu'il se disposât à remettre en mer le plus tôt qu'il lui serait possible.

Nous nous rendîmes au fort des Naturels du pays, où M. Bayley, l'astronome de *l'Aventure*, avait établi son observatoire. Ce fort est situé sur un rocher escarpé, absolument isolé de tous les autres, et qui n'est accessible que d'un côté, par un sentier difficile et si étroit, que deux personnes n'y peuvent marcher de front. Quelques palissades avaient autrefois garni le sommet de ce roc, mais elles avaient été enlevées, pour la plupart, et nos messieurs brûlaient le reste. Les cabanes des Zélandais étaient éparses en dedans de l'enclos : l'équipage de *l'Aventure* les avait trouvées remplies de puces, ce qui fait présumer qu'elles venaient d'être abandonnées. En effet, il est probable que les Naturels n'habitent ces forteresses que dans les momens de danger, et qu'ils les désertent dès qu'ils n'ont plus rien à redouter. M. Bayley vit

sur le rocher d'Hippa une quantité prodigieuse de rats. Ces animaux sont vraisemblablement indigènes de la Nouvelle-Zélande : au moins peut-on assurer qu'il y en avait avant que les navigateurs européens découvrirent ces îles.

Je visitai les différens jardins où le capitaine Furneaux avait fait planter avec succès plusieurs sortes de légumes qui seront fort utiles aux indigènes, s'ils en prennent soin. Les productions de ces jardins se servaient déjà sur nos tables ; et quoique l'hiver fût très-avancé, nous mangions des légumes d'Europe. Le climat, dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, est très-doux, et, malgré le voisinage des montagnes couvertes de neige, je crois qu'il gèle rarement dans le Canal de la Reine Charlotte. Le 21, je fis établir un autre jardin dans l'île Longue. Cette île est composée d'une longue chaîne, dont les bords sont escarpés, tandis que le sommet est presque de niveau. On y voit des marais où croissent divers anti-scorbutiques, et l'espèce de lin, appelée *phormium*. Nous montâmes au sommet de la chaîne ; il était revêtu d'herbes sèches et de quelques buissons qui fourmillaient de cailles parfaitement semblables à celles d'Europe. Plusieurs cavités profondes et étroites, qui se prolongeaient jusqu'à la mer, étaient remplies d'arbres et de ronces,

et peuplées d'un grand nombre de petits oiseaux et de faucons ; les rochers étaient perpendiculaires ou suspendus sur l'eau. Des troupes nombreuses de cormorans construisaient leurs nids sur chaque petite roche brisée , ou dans de petits creux d'environ un pied carré, que ces petits oiseaux semblaient avoir eux-mêmes élargis en différens endroits. En effet, la pierre de la plupart des collines des environs du Canal de la Reine-Charlotte, est argilleuse. Les rochers renferment une pierre de talc vert très-dure, susceptible de poli, et à demi-transparente. Les Naturels en font des ciseaux, des haches et des patous-patous. On y voit en plus grand nombre d'autres espèces plus tendres, parfaitement opaques et d'un vert pâle.

J'avais envoyé, le 20, à terre, à l'aiguade, près de la tente de l'*Aventure*, la seule brebis et le seul bélier qui nous restaient, dans le dessein de les laisser dans ce pays; le 23, on les trouva morts. Ils avaient probablement mangé quelques herbes vénéneuses. Ainsi je perdis, en un moment toute espérance d'introduire la race des moutons dans la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE V.

VISITE de plusieurs habitans du Canal de la Reine Charlotte. — Mœurs des Zélandais. — Vêtemens de ces peuples. Leur parure. — Leur danse, leur musique. — Divers incidens.

CE même jour 23, nous reçûmes la première visite des Naturels du pays. Ils étaient cinq. Ils dînèrent avec nous, et ne mangèrent pas peu. Le soir on les renvoya chargés de présens. Ils ressembloient aux Zélandais de la baie Dusky; mais ils étaient plus familiers, et témoignaient plus d'insouciance. Nous achetâmes leur poisson. Ils ne voulurent boire que de l'eau; il fut impossible de leur faire prendre une seule goutte de vin ou d'eau de-vie. Ils étaient si turbulens que, pendant le dîner, ils couraient d'une chambre et d'une table à l'autre; ils dévoraient tout ce qu'on leur offrait, et aimaient surtout l'eau adoucie avec du sucre. Ils mettaient les mains sur tout ce qu'ils voyaient, mais ils le rendaient aussitôt qu'on leur disait, par signes, qu'on ne pouvait le leur donner. Ils faisaient un cas particulier des bouteilles de verre, qu'ils

appelaient *tawhaw* ; dès qu'ils en apercevaient une , ils la montraient du doigt ; ils tournaient ensuite la main du côté de leur poitrine , en prononçant le mot *mokh* , par lequel ils expriment qu'ils desirent quelque chose. Lorsqu'on leur eut fait connaître l'usage et la dureté du fer , ils le préférèrent aux verroteries , aux rubans et au papier blanc. Nos matelots s'étant servis l'après-midi de leurs pirogues pour aller à terre , ils vinrent s'en plaindre à moi. Comme je les leur livrai aussitôt , ils s'en allèrent fort satisfaits.

Le jour suivant , le capitaine Furneaux , M. Forster et moi , nous montâmes un bateau pour aller à la chasse. Nous rencontrâmes une grande pirogue , montée de quatorze ou quinze Indiens. Une de leurs premières questions fut de demander des nouvelles de Tupia. Ils parurent fort affligés en apprenant qu'il était mort. Tous ceux qui nous visitaient s'informaient de ce Taïtien , et cependant plusieurs nous paraissaient des étrangers.

L'un des bateaux qu'on avait envoyés dans une anse voisine chercher des provisions et des fourrages pour nos chèvres , n'étant pas revenu le même jour , et ne reparaissant pas le lendemain , nous fûmes fort en peine des personnes qui le montaient , au nombre de douze. Nos

craintes étaient d'autant mieux fondées, que le tems avait été défavorable. Ils arrivèrent enfin, le 26 après-midi, épuisés de faim et de fatigue; ils n'avaient emporté que trois biscuits et une bouteille d'eau-de-vie, et ils n'avaient pu prendre un seul poisson. Ballotés par les vagues, et n'ayant pu rejoindre les vaisseaux, ils avaient relâché au milieu d'une anse. Quelques cabanes, abandonnées par les Naturels, leur avaient servi d'asile, et des moules, qui adhéraient au rocher, avaient un peu apaisé leur faim.

Nous fîmes, le 27, une excursion vers le fond de la baie, et nous atteignîmes la pointe Jackson, où nous tuâmes des cormorans, que nous préférons alors aux canards. De retour à bord, nous y trouvâmes des Indiens dont nous voulûmes savoir les noms. Ils eurent beaucoup de peine à nous comprendre; enfin, ils articulèrent, en désignant chacun d'eux, les mots *Towahànga*, *Taywaherua*, *Kothughá-a*, *Koghhoaà*, *Khooà*, *Kollàkh*. Le plus jeune avait douze à quatorze ans : c'était *Taywaherua*; il paraissait le plus vif et le plus intelligent de tous. Il mangea avec avidité d'un pâté de cormorans, et, contre notre attente, c'était la croûte qu'il préférait. On lui offrit du vin de Madère; il en but plus d'un verre, en faisant beaucoup de

contorsions. On lui présenta ensuite un verre de vin doux du Cap : celui-ci lui parut si exquis, qu'il se léchait continuellement les lèvres ; il en demanda un second verre. Ce second coup mit ses esprits animaux en mouvement ; il babilla avec une volubilité prodigieuse ; il cabriola dans la chambre ; il voulait qu'on lui donnât la couverture du bateau du capitaine, et il se fâcha de se voir refusé. Il demanda ensuite une des bouteilles vides, et comme on ne jugea pas à propos de la lui donner, il sortit irrité. Trouvant sur le pont quelques-uns de mes domestiques occupés à plier du linge, il saisit une nappe : comme on la lui arrachait, il entra en fureur ; il frappa du pied, il fit des menaces, il murmura ; il devint enfin de si mauvaise humeur, qu'il ne daigna plus nous parler une seule fois. La conduite de ce jeune homme nous fit observer le caractère impatient de ces peuples, en même tems que nous déplorions l'effet des liqueurs fortes. Il est heureux qu'ils ne connaissent aucune boisson enivrante ; car, dans l'état d'ivresse, ils seraient encore plus farouches et plus indomptables.

Le 29, trente Naturels du pays nous firent une visite, et nous apportèrent une grande quantité de poissons, qu'ils échangèrent contre des clous, etc. Je menai l'un de ces Zélandais à Motuara, et je lui montrai quelques pommes

de terre, que M. Fannen, *master* de l'*Aventure*, y avait plantées; elles venaient très-bien. L'Indien fut si joyeux à cette vue, que, de son propre mouvement, il se mit à houer la terre tout autour. On le conduisit ensuite aux autres jardins, où on lui montra les turneps, les navets, les carottes et les panais, racines qui, ainsi que les pommes de terre, leur seront en réalité plus utiles que tout ce que nous avons pu planter d'ailleurs.

Parmi eux se trouvaient plusieurs femmes, ayant aux lèvres un grand nombre de petits trous teints d'un bleu noirâtre. Leurs joues étaient peintes d'un rouge vif, composé de craie et d'huile; elles avaient, comme celles de la baie Dusky, les jambes minces et torsées, et de gros genoux, difformité que j'attribuai au peu d'exercice qu'elles font, ainsi qu'à leur habitude de s'asseoir les jambes croisées, et de se tenir presque toujours accroupies dans leurs pirogues. Leur teint était d'une couleur olive un peu claire, leurs cheveux très-noirs, leur visage rond; elles avaient le nez et les lèvres un peu épais, sans être aplatis, les yeux noirs, assez vifs, et ne manquant pas d'expression. Toute la partie supérieure de leur corps était bien proportionnée, et l'ensemble de leur figure assez agréable. Nos matelots qui, depuis le Cap, n'a-

vaient pas vu de femmes, les trouvèrent fort belles, et leurs propositions furent accueillies d'une manière qui ne leur donna pas une haute opinion de la chasteté des Zélandaises.

Il est à remarquer que ces femmes n'accordaient leurs faveurs qu'après avoir consulté les hommes, comme des maîtres absolus, dont la volonté doit diriger leurs actions. Elles en obtenaient le consentement avec un clou de fiche, une chemise, etc., et devenaient alors maîtresses de rendre leurs amans heureux, en exigeant d'eux un autre présent. Plusieurs d'entre elles ne se livraient pourtant qu'avec répugnance à cette vile prostitution, et sans l'autorité et les menaces des hommes, elles ne se fussent point rendues aux desirs de ces étrangers qui voyaient couler leurs larmes et entendaient leurs plaintes sans éprouver la moindre émotion. Les Zélandais, encouragés par ce honteux trafic, parcouraient le vaisseau, et offraient à tout venant leurs filles et leurs sœurs; ils n'exigeaient que des instrumens de fer, qu'ils croyaient ne pouvoir acheter à meilleur marché.

Nous ne pensons pas qu'aucun de nos gens ait eu de ces bonnes fortunes avec des femmes mariées. Les filles de ce pays peuvent avoir des amans, mais le mariage leur impose une fidélité rigoureuse. Comme la continence est peu res-

pectée chez ces peuples, leur morale ne peut avoir trop souffert de l'arrivée des Européens; mais peut-être ne se fussent-ils jamais avilis à un tel point, si la vue de nos outils de fer n'eût fait naître pour eux de nouveaux besoins.

Il est à déplorer sans doute que les découvertes de nos navigateurs fassent perdre la vie à des êtres innocens; mais c'est un plus grand malheur encore de dépraver toute une nation. Si du moins nos expéditions portaient quelques avantages dans ces nouvelles contrées, si elles faisaient abolir des usages cruels, l'humanité serait consolée; mais ceux des Insulaires du sud qui ont accueilli des Européens n'ont peut être que perdu à les avoir fréquentés. Les hommes civilisés portent chez les Sauvages la légèreté de caractère et l'esprit de débauche: ceux qui nous ont évités se sont montrés les plus sages.

Plusieurs de ces Zélandais étant venus dans nos chambres, M. Hodges se mit à dessiner les figures les plus expressives, et nous tâchions, pendant ce tems, de les faire tenir assis, en les amusant par la vue de quelques bagatelles. Les vieillards surtout ont beaucoup de physionomie; les jeunes gens ont les cheveux extrêmement touffus, et retombant en désordre sur leur visage, ce qui ajoute à la férocité de leurs regards. La stature de ces Indiens est la même que celle

des habitans de la baie Dusky. Leurs vêtemens étaient de plante de lin , mais les plus riches avaient pour ornemens , au lieu de plumes, des morceaux de peau de chien ; ils portaient le manteau de natte dont M. Hawkesworth a parlé dans la relation de mon premier voyage.

Après quelques heures passées à bord , ils se mirent à dérober et à cacher tout ce qui leur tombait sous les mains. Ils se passaient de l'un à l'autre les poudriers, des lampes, des mouchoirs, des couteaux : on chassa ignominieusement ces fripons, avec défense expresse de revenir à bord. La honte et le dépit les rendirent furieux : aux gestes menaçans qu'ils nous faisaient de leurs pirogues, on eût dit des frénétiques. Nous les vîmes débarquer : ils firent du feu sur la grève, et soupèrent avec du poisson grillé.

Deux ou trois de ces familles établirent leur domicile près de nous. Ils se livraient à la pêche, et nous vendaient les fruits de leur travail. Cette activité industrielle de leur part nous fut très-utile : il s'en fallait que nous fussions aussi bons pêcheurs qu'eux , et ils ne prenaient jamais que d'excellens poissons.

La matinée du 30 fut très-belle, et nous fîmes une promenade sur l'île Longue. L'après-midi, les matelots eurent la liberté d'aller à terre ; ils y achetèrent des curiosités du pays ,

et surtout les faveurs des Zélandaises, malgré la répugnance que devait leur inspirer l'extrême malpropreté de ces femmes, dont les joues couvertes d'ocre et d'huile, eussent bien dû suffire pour éloigner des hommes délicats; mais telle est la force d'une passion brutale, que des Européens, hommes civilisés, goûtaient auprès d'elles les douceurs de l'amour.

Durant ces tendres ébats, une Zélandaise vola la jaquette d'un de nos matelots, et la donna à un jeune homme de ses compatriotes. Le matelot, qui voulut l'arracher des mains de celui-ci, en reçut plusieurs coups de poing, et pensa d'abord que l'Indien badinait; mais comme il s'avancait vers le rivage pour rentrer dans la chaloupe, le Naturel lui lança de grosses pierres. Notre matelot, outré de colère, retourna sur ses pas, courut sur l'agresseur, et après un combat à la manière anglaise, le laissa avec un œil noir et le nez tout ensanglanté.

Le premier juin, nous reçûmes la visite de Zélandais que nous n'avions pas encore vus. Leurs pirogues étaient de différentes grandeurs, et, chose assez rare, trois d'entre elles avaient des voiles, c'est-à-dire des nattes triangulaires attachées au mât et à une vergue. Le bord intérieur, ou la partie la plus large de la voile, était décoré de cinq touffes de plumes brunes. Ces

pirogues n'offraient pas cette perfection de sculpture et de dessin que j'avais remarquée dans mon premier voyage aux Iles-du nord ; elles paraissaient vieilles et usées ; leur forme d'ailleurs ressemblait, en général, à tout ce qui en fut dit alors. Elles avaient également, à l'avant et à l'arrière, une figure torse et des pagaies fort bien faites, dont la pale était pointue. Les Naturels nous vendirent plusieurs ornemens d'une espèce nouvelle pour nous, surtout des morceaux de talc vert, façonnés diversement en forme de hache, de pendans d'oreilles ou de petits anneaux. D'autres représentaient une figure humaine toute rapetissée, et dans laquelle étaient incrustés deux énormes yeux de nacre de perle, ou d'autres coquillages. Tous ces Indiens, de l'un et de l'autre sexe, en portaient sur leur poitrine, et nommaient ces petites figures *e-teeghée* : c'est peut-être chez eux une espèce de talisman.

- Nous fîmes un échange contre un tablier de leur nacre la plus fine, orné de plumes rouges, de peau de chien blanche et enrichi de coquillages. Ils nous vendirent encore des hameçons de bois d'une forme grossière et barbelés d'os, qu'ils nous dirent être des os humains. Plusieurs portaient en outre du *teeghée*, des colliers de dents humaines, mais ils nous les cédè-

rent volontiers pour des outils de fer, ou des verroteries.

Dans leurs pirogues était un grand nombre de chiens, qu'ils paraissaient aimer beaucoup, et qu'ils tenaient attachés par le milieu du ventre : ces chiens, de l'espèce à long poil, avaient des oreilles pointues, et ressembaient beaucoup au chien de berger décrit par M. de Buffon. Ils étaient de différentes couleurs ; les uns tachetés, les autres entièrement noirs, plusieurs enfin tout-à-fait blancs. Ces animaux ont du poisson pour nourriture. Leurs maîtres les tuent pour manger leur chair et se vêtir de leur fourrure. Nous en achetâmes plusieurs. Les vieux refusèrent nos alimens, mais les jeunes s'y furent bientôt accoutumés. Quelques uns de ces Zélandais vinrent au vaisseau et le parcoururent sans témoigner l'étonnement qu'avait montré notre vieil ami de la baie Dusky. Leur visage était profondément sillonné de lignes spirales. L'un d'eux particulièrement, qui était grand et vigoureux, avait au menton, aux joues, au front et au nez, des empreintes faites avec une extrême régularité, de façon que sa barbe, qui, sans cela eût été fort épaisse, se réduisait à quelques poils épars. Il s'appelait *Tringho-Waya*, et paraissait avoir de l'autorité sur ceux qui l'accompagnaient. C'est le premier Zélandais à qui nous

ayons vu déférer cette marque de distinction.

De tous nos objets d'échange, les chemises et les bouteilles sont ce qu'ils préféraient. C'est sans doute parce qu'ils n'ont de vases propres à contenir des liquides, qu'une petite calebasse ou gourde, qui ne croît que sur l'île du Nord, et qui est très-rare chez les habitans du Canal de la Reine-Charlotte. Ils savaient cependant bien ne pas faire de marchés désavantageux, ils mettaient à un prix exorbitant la moindre bagatelle qu'ils nous offraient, mais ils ne se fâchaient pas si nous refusions d'acheter.

Quelques-uns se mirent en bonne humeur et nous donnèrent le spectacle d'un *heiva*, ou danse de leur pays. Ils se placèrent de file, et s'étant dépouillés des parties supérieures de leurs vêtemens, l'un d'eux chanta d'une manière grossière, tandis que les autres l'accompagnèrent de leurs gestes. Ils étendaient les bras, frappant alternativement du pied contre terre, avec des contorsions de frénétiques, et répétant en chœur les derniers mots, où nous distinguâmes une sorte de mètre, mais sans pouvoir assurer qu'il y eût de la rime. La musique était sauvage et presque toujours sur le même ton.

Le 2 juin, comme nous devions bientôt remettre en mer, j'envoyai deux chèvres à terre, sur le côté oriental du Canal; le mâle avait un

peu plus d'un an; la femelle était beaucoup plus vieille. Le capitaine Furneaux laissa aussi dans l'anse des Cannibales, un verrat et deux jeunes truies, de façon que nous pouvons espérer que la Nouvelle-Zélande sera un jour peuplée de ces animaux, s'ils ne sont pas détruits par les Naturels du pays, avant qu'ils se répandent dans les bois. Nous les y avons déposés à l'insu des Zélandais qui ne les auront sans doute découverts que long-tems après. Dans cette excursion à l'est, nous aperçûmes un veau marin d'une grosseur extraordinaire, ou plutôt une lionne de mer. Elle nageait sur la surface de l'eau, et nous l'approchâmes assez pour lui avoir donné la chasse pendant près d'une heure: il fallut l'abandonner. Je pense que ces animaux se fixent sur quelques rochers qui sont dans le détroit, ou en travers de la baie de l'Amirauté.

Le 3, notre charpentier étant allé avec le bateau sur le côté oriental du Canal pour couper du bois, fut poursuivi par une double pirogue remplie d'Indiens. Nous ignorions le motif de cette hostilité. Comme il était sans armes, il s'enfuit à pleine voile. Le lendemain, dès le matin, quelques-uns de nos amis nous apportèrent une provision de poissons. L'un d'eux consentit à s'embarquer avec nous; mais, quand

il s'agit de partir, il changea de résolution, ainsi que plusieurs autres, qui avaient de même demandé à suivre le capitaine Furneaux.

On me conta que les Zélandais avaient voulu vendre leurs enfans ; mais je découvris que c'était une méprise. Ce bruit avait pris naissance à bord de l'*Aventure*, où personne ne connaissait la langue et les coutumes du pays. Les Indiens amenaient ordinairement leurs enfans avec eux, et ils nous les présentaient, dans l'espérance que nous leur ferions quelques petits présens. Le matin du jour précédent, un Zélandais me présenta ainsi son fils, âgé d'environ neuf ou dix ans : comme on assurait alors que ces Insulaires vendaient leurs enfans, je pensai qu'il m'offrait le sien pour que je l'achetasse, mais je reconnus enfin qu'il demandait seulement, pour ce petit, une chemise blanche, et je lui en donnai une. L'enfant était ravi de son nouveau vêtement : il se promena sur le vaisseau, se montrant avec complaisance à tous ceux qu'il rencontrait. Cette petite vanité offensa un vieux bouc, qui d'un coup de corne étendit notre jeune élégant sur le tillac et eût même recommencé, si l'on n'eût couru le réprimer. La chemise de l'enfant fut salie, il n'osait reparaitre devant son père qui était dans ma chambre, et il fallut que M. Forster l'intro-

duisit : le pauvre petit Zélandais fit alors une plainte lamentable contre *Gourey*, le grand-chien (c'est ainsi qu'ils appelaient tous nos quadrupèdes); on ne put l'apaiser que lorsqu'on eut lavé et fait sécher sa chemise. Cette anecdote est peu importante par elle-même, mais elle prouvera combien nous sommes sujets à mal interpréter les intentions de ces peuples, et à leur attribuer des coutumes auxquelles ils n'ont jamais songé.

Nous aperçûmes le même jour vers les cinq heures une grande double pirogue, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandais nos amis parurent très-alarmés, et nous dirent que c'étaient leurs ennemis. Deux d'entr'eux armés, l'un d'une pique, et l'autre d'une hache de pierre, montèrent sur la poupe du vaisseau, et de là donnèrent un défi avec une espèce de bravade. Les autres coururent à leurs pirogues, et se hâtèrent de débarquer, probablement pour mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans. Les Indiens de la pirogue parurent s'embarrasser peu de la provocation, et continuèrent de s'avancer lentement vers nous. Bientôt nous vîmes, de l'avant et de l'arrière, se lever deux hommes d'une belle taille. L'un qui était vêtu d'un manteau parfaitement noir de natte très-serrée, et garni de compartimens de peau de

chien, tenait une plante verte, et de tems en tems disait quelques mots. L'autre prononçait très-haut et d'une manière solennelle, une harangue bien articulée, élevant et baissant la voix alternativement. Il paraissait faire des questions, se vanter et provoquer au combat. Il se livrait souvent à des exclamations si violentes, qu'il était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Cet orateur se nommait *Teiratu*. Il vint à bord après qu'il eut fini son discours, et tous les siens l'y suivirent. Ces Indiens, en arrivant, saluèrent leurs compatriotes et la paix fut bientôt établie.

Ils nous demandèrent avant tout, des nouvelles de Tupia; et quand ils apprirent sa mort, ils firent des lamentations qui me parurent plus factices que réelles. Les talens et les lumières de notre Taïtien, surtout la facilité avec laquelle il parlait le langage des Zélandais, l'avaient rendu cher à ces peuples. Peut-être même était-il plus capable que nous de les conduire à l'état de civilisation auquel sont parvenues les Iles de la Société. Nos instructions, en effet, ne prendraient jamais la voie la plus courte, parce qu'il est entre la sphère étendue de nos connaissances et leurs faibles idées, des chaînons intermédiaires que nous n'entrevoions pas.

Teiratu et ses compagnons parlaient avec une



Ils portaient des manteaux si bien travaillés qu'on les eut pris pour.....

volubilité que nous n'avions encore remarquée en aucun Zélandais. Ils avaient aussi des habits, des ornemens et des armes plus riches que tous ceux que nous avons encore vus à leurs compatriotes. Ils portaient des manteaux qu'embellissaient d'élégantes bordures, et si bien travaillés, qu'on les eût pris pour l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Ces manteaux sont mêlés de blanc, de rouge et d'un noir d'une beauté remarquable. Ils sont carrés, deux des coins se rattachent sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine ou de talc vert. Un ceinturon, d'une natte d'herbe très-fine, lie sur leurs reins la partie inférieure du manteau, qui retombe sur le milieu de la cuisse et descend quelquefois jusqu'au milieu de la jambe. Du reste, ils ressemblaient à tous les autres pour la malpropreté. Ils avaient sur le visage, en outre des sillons ordinaires, une couche épaisse d'ocre rouge et d'huile; nous nous amusâmes à y joindre un peu de vermillon, ce qui leur faisait le plus grand plaisir.

Ils nous apportèrent quelques instrumens de musique; entr'autres, une trompette. C'était un tube de bois, d'environ quatre pieds de long, de deux pouces de diamètre à l'embouchure, et de cinq à l'autre extrémité. Elle produisait un gémissement rauque et sauvage, tou-

jours sur la même note. Une autre , montée en bois et sculptée , formait un mugissement horrible. Nous donnâmes le nom de flûte à un troisième instrument : c'était un tube creux , plus large au milieu , où se trouvait une grande ouverture ; il y en avait aussi une à chaque extrémité : ces instrumens étaient composés de deux demi-cylindres creux , placés si exactement l'un sur l'autre , qu'ils formaient un tube parfait.

La proue de leur pirogue était à l'ordinaire décorée d'une figure humaine , ayant des yeux de nacre de perle ; mais , en outre , la langue lui sortait de la bouche. Ce qui vient probablement de ce que ces peuples sont dans l'usage de tirer la langue , pour témoigner du mépris , et défier leurs ennemis. La même figure se voit à la proue de leurs pirogues de guerre , à leurs haches de bataille , sur leurs pagaies , et même sur les pèles qui leur servent à écarter l'eau de leurs bâtimens.

Je suivis de près ces Indiens à Motuara , où ils avaient rejoint quatre ou cinq pirogues sur la côte. J'y trouvai une tribu composée d'environ quatre-vingt-dix à cent personnes , dont je fus très-accueilli. Nous donnâmes plusieurs des médailles de cuivre doré , que nous étions chargés de répandre parmi les nouveaux peuples ,

comme des monumens de notre expédition. Sur l'un des côtés est l'effigie du roi, avec cet exergue : *Georges III, roi de la Grande-Bretagne, d'Écosse et d'Irlande*; sur le revers sont figurés les deux vaisseaux de guerre, la *Résolution* et l'*Aventure*, et on lit après leurs noms, le mois et l'année où ils partirent d'Angleterre. Nous avons déjà donné de ces médailles aux Naturels de la baie Dusky, et à ceux du Canal de la Reine-Charlotte.

On s'étonnera que ces Zélandais, qui n'avaient jamais vu l'*Endeavour*, ni personne de son équipage, sussent le nom de Tupia, et qu'il se trouvât chez eux beaucoup d'effets qui n'avaient pu leur venir que de ce vaisseau? J'observerai que le nom de Tupia était si répandu parmi eux, lors de ma première expédition, que vraisemblablement il pénétra dans une grande partie de la Nouvelle-Zélande. Ces Indiens auraient également demandé de ses nouvelles à tout autre vaisseau qui eût abordé sur leurs côtes. La plupart des meubles et marchandises qu'y laissa l'*Endeavour*, ont sans doute passé de même entre les mains de ceux qui n'avaient jamais aperçu ce bâtiment. Teiratu vit avec beaucoup de plaisir nos diverses plantations, et surtout celle de pommes de terre. Il paraissait connaître cette plante; et en effet la

patate de Virginie , ou la patate douce , se trouve sur l'île septentrionale. Il promet de ne pas détruire la plantation , et même se chargea d'en prendre soin.

A mon retour , nous célébrâmes , avec le capitaine Furneaux et ses officiers , l'anniversaire de la naissance du roi Georges III. Les matelots reçurent , en réjouissance , une double ration. Je donnai ensuite , comme nous allions remettre en mer , au capitaine Furneaux le journal par écrit , de la route que je projetais de suivre , et je lui indiquai Taïti pour rendez-vous en cas de séparation.

CHAPITRE VI.

ROUTE de la Nouvelle-Zélande à Taïti. (1) — Arrivée dans cette île. — Premières entrevues. — Taïtiennes nageant autour du vaisseau. — Bonheur pur dont jouissent ces Insulaires. — Vol.

JE fis lever l'ancre, le 27 juin, et nous partîmes de conserve avec *l'Aventure*. Le matin du 8, nous étions absolument hors du détroit. Nous contemplions cette mer immense, dont seul encore j'avais parcouru les latitudes moyennes, et où les géographes supposaient une grande étendue de terre, qu'ils appelaient *Continent Austral*. Comme j'avais pénétré jusqu'au 40°. degré sud sans trouver cette terre, l'opinion devait la restreindre à des bornes plus étroites, mais encore assez considérables pour occuper l'attention des navigateurs. Nous allions entrer dans ces nouveaux parages, et cingler à l'est entre le 50 et le 40°. degrés de latitude sud.

Nos officiers, qui ne pouvaient encore s'ac-

(1) Appelé *Otahiti* dans les Voyages précédens. Voyez, sur l'orthographe de ce nom, la pag. 8 de ce vol.

coutumer aux provisions salées, tuèrent un chien noir qu'ils avaient eu des Zélandais, et m'en envoyèrent la moitié. J'en mangeai à dîner une cuisse rôtie, dont la saveur me parut exactement la même que celle du mouton.

Le 11, nous passâmes le méridien de 180^d. Le capitaine Furneaux, qui vint dîner à notre bord, nous apprit qu'il se trouvait dans son équipage deux hommes infectés du mal vénérien. Nous en fûmes doublement affligés, en songeant que déjà sans doute cette peste s'était répandue dans la Nouvelle-Zélande. Cette pensée nous fit chercher dans les diverses expéditions antérieures, celle qui avait pu porter ce fléau chez ces Insulaires. Tasman, qui découvrit cette contrée en 1642, n'eut aucun commerce avec les habitans. Je reconnus le pays en 1769 et 1770, venant de Taïti et des Iles de la Société, où plusieurs personnes de mon équipage avaient, à la vérité, contracté des maladies vénériennes; mais aucun de ceux qui pouvaient en receler le germe, n'alla à terre, et il ne fut permis à aucune femme de venir à bord. Le navigateur français, M. de Surville, ne peut non plus être accusé, puisqu'il était à l'ancre dans la baie Doubtless, le 9 décembre 1769, tandis que l'*Endeavour* passa près de lui. La distance de cette place au Canal de la Reine-

Charlotte, et le manque de communication entre les habitans des deux ports, rendent peu probable que la maladie vénérienne, en supposant qu'elle fût dans l'équipage de M. de Surville, ait pu s'étendre si loin au sud. On en peut dire autant de M. Marion et du capitaine Crozet, puisqu'ils ne sortirent pas des environs de la Baie des Iles, dans la partie la plus septentrionale de l'île du Nord. C'est après leur expédition que nos deux vaisseaux touchèrent à la Nouvelle-Zélande; mais nous avons tout lieu de croire que cette maladie ne fut pas non plus apportée par nous. Le cap de Bonne-Espérance est la dernière place où nos matelots auraient pu l'avoir contractée, six mois avant d'aborder dans le Canal de la Reine-Charlotte, et nous en avons passé cinq en mer; intervalle qui suffit pour opérer une guérison. Il ne s'était d'ailleurs manifesté, parmi nos gens, aucune atteinte de ce mal, que les alimens salés, l'usage fréquent des liqueurs spiritueuses, l'humidité, le froid et toutes les rigueurs d'un mauvais climat eussent encore développé avec plus de violence et de promptitude.

Nous fûmes donc portés à conclure que la maladie vénérienne est indigène à la Nouvelle-Zélande, et qu'elle n'y a pas été introduite par

les Européens. Je ne donne pourtant cette opinion que comme une conjecture ; je craindrais trop qu'une fausse inculpation ne nous rendît plus coupables encore envers ces malheureux peuples.

Le 14 juillet, nous étions par $42^{\text{d}} 39'$ de latitude, et $137^{\text{d}} 58'$ de longitude ouest. Le soir, nous vîmes flotter sur les vagues une bûche de bois, couverte de bernacles ; il nous fut impossible de présumer depuis combien de tems elle était dans cette mer, d'où et comment elle y était venue. Le 17, étant par $39^{\text{d}} 44'$ de latitude, et $133^{\text{d}} 32'$ de longitude ouest, c'est-à-dire un degré et demi plus loin à l'ouest, que je me l'étais proposé, à peu près dans un point milieu entre ma route au nord, en 1769, et mon retour au sud dans la même contrée, et rien n'annonçant la proximité d'une terre, je dirigeai nord-est jusqu'au 27^{e}^{d} de latitude, où aucun navigateur n'avait encore pénétré. Nous étions certains qu'il n'y a point de grande terre dans la mer du Sud, aux environs des latitudes moyennes.

Le 22, nous nous vîmes à $32^{\text{d}} 50'$ de latitude et $133^{\text{d}} 40'$ de longitude ouest. Le tems était si chaud, qu'il fallut se vêtir de ses habits les plus légers. A mesure que nous approchions du Tropique, la gaité de l'équipage renaissait,

et les matelots employaient leurs soirées à toutes sortes de jeux.

Le 29, nous eûmes le chagrin d'apprendre qu'il y avait beaucoup de malades à bord de l'*Aventure*. Le scorbut et le flux de sang retenaient sur les cadres vingt des meilleurs matelots. Nous n'avions que trois hommes décidément atteints, mais beaucoup de symptômes inquiétans se manifestaient.

Nous étions, le premier août, au nord de la route tenue par le capitaine Carteret, en 1767, lorsqu'il aperçut l'île Pitcairn, et je n'avais plus aucun espoir de découvrir un continent. Le 11, à la pointe du jour, nous vîmes au sud une île d'environ deux lieues, que je jugeai une de celles que M. de Bougainville a découvertes. Elle est située à $17^{\text{d}} 24'$ de latitude, et $141^{\text{d}} 59'$ de longitude ouest, et je la nommai *Ile de la Résolution*. Je ne pus m'arrêter à l'examiner. Les malades de l'*Aventure* me forçaient de presser ma route vers Taïti, où j'étais sûr de trouver des rafraîchissemens. Dans notre précipitation, nous courûmes un danger dont le jour naissant vint nous avertir à tems. Nous allions voguer à travers des îles basses, ou à moitié submergées, que forme un grand banc de corail de vingt lieues de tour. Nous aperçûmes une très-petite portion de terre, composée d'ilots

rangés le long du côté septentrional. Au milieu, se voit un grand lac, ou goulet de mer, sur lequel nous découvrîmes une pirogue à voile. Je donnai à cette île le nom du capitaine Furneaux; elle gît au $17^{\text{d}} 5'$ de latitude, et $143^{\text{d}} 16'$ de longitude ouest. Ces îles basses et à moitié submergées sont nombreuses dans cette partie de l'Océan. M. de Bougainville leur donne, avec raison, le nom d'*Archipel dangereux*. Elles sont de niveau avec les flots dans les parties inférieures, et élevées à peine d'une verge ou deux dans les autres : leur forme est souvent circulaire; à leur centre, est un bassin d'eau de la mer, et tout autour des côtes, l'eau est d'une profondeur incalculable. Elles produisent peu de chose; les cocotiers sont ce qu'elles offrent de meilleur. Leur stérilité et leur peu d'étendue n'empêchent pas qu'elles ne soient habitées pour la plupart. Il est difficile d'imaginer comment elles ont pu se peupler. Ces Insulaires furent visités par le commodore Byron et le capitaine Wallis; ils redoutent les étrangers, crainte qui vient sans doute de ce qu'ils sont en petit nombre, et de ce qu'ils ont peu d'alimens. On ne connaît ni leurs coutumes, ni leur langage.

Dès que nous eûmes passé toutes ces îles basses, nous cinglâmes à toutes voiles vers Taïti. Le 15, nous aperçûmes l'île d'Osnabruck ou

Maitéa , découverte par le capitaine Wallis. Bientôt après je fis avertir le capitaine Furneaux que mon dessein était de relâcher dans la baie Oaïti-Piha , près de l'extrémité sud-est de Taïti, pour prendre des rafraîchissemens avant d'aller à Matavaï. A six heures du soir, nous vîmes cette île si désirée.

Ses montagnes sortaient du milieu des nuages que doraient les rayons du soleil couchant. Tout le monde , excepté un ou deux matelots qui ne pouvaient marcher , se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant , pour contempler cette terre chérie , et dont l'aspect enchante tous les navigateurs. Quiros , qui appareilla de Lima au Pérou , la découvrit probablement le premier , en 1605. Il aperçut , le 10 février 1606 , une île qu'il nomma *Sagittaria* , et qui sans doute est Taïti. Le capitaine Wallis la nomma *Ile de Georges III* ; c'est à M. de Bougainville qu'est due la connaissance du vrai nom de ce pays. Nous passâmes une nuit qu'embellissait l'idée d'un bonheur qui devait nous faire oublier toutes nos fatigues et l'intempérie du climat austral.

L'aube du jour présenta enfin à nos yeux cette côte délicieuse. Taïti s'offrait à nos regards. La terre exhalait un doux parfum qu'un souffle lé-

ger nous apportait en ridant la surface des eaux. Nous apercevions les montagnes couvertes de forêts, élevant leurs têtes majestueuses. Près de nous se voyait une chaîne de collines, d'une pente douce, et boisées comme les montagnes, que terminait une plaine couverte d'arbres à pain et de palmiers. Tout dormait encore : une paisible obscurité enveloppait ce paysage. Les Insulaires, qui se levaient, animèrent peu à peu cette scène charmante. Bientôt, à la vue de nos vaisseaux, plusieurs lancèrent leurs pirogues en mer, et ramèrent vers nous. Nous les attendions avec joie, et bien loin de penser que nous pus-sions courir un danger sur cette rive fortunée. Nous avions les chaloupes en mer pour remorquer les vaisseaux, et tous leurs efforts ne pouvaient les empêcher d'être portés près du récif.

Pendant ce tems les pirogues des Taïtiens s'approchaient. L'une d'elles arriva aux côtés de la *Résolution* : elle portait deux hommes presque nus, coiffés d'une espèce de turban, et ayant une ceinture autour des reins. Ils agitaient une feuille large et verte, en répétant par acclamations, *tayo, tayo*, expression qui, chez eux, annonce l'amitié. Nous leur jetâmes des présens qui consistaient en clous, en verroteries, en médailles. Ils nous offrirent en retour

une grande tige de plantain (1), symbole de paix, qu'ils nous invitèrent à exposer dans la partie la plus apparente du vaisseau. Elle fut en effet placée sur les haubans du grand mât, et les deux ambassadeurs retournèrent aussitôt à terre.

Bientôt nous aperçûmes une foule de peuple, qui nous regardait des bords de la côte, tandis que d'autres, sur la foi du traité, montaient leurs pirogues et les chargeaient des différentes productions du pays. En moins d'une heure, nous fûmes environnés de cent canots, portant chacun une, deux, trois et quelquefois quatre personnes, venant à nous avec une parfaite confiance, et sans armes. Le mot chéri de *tayo* retentissait de toutes parts, et nous le répétions de tout notre cœur. Nous fîmes différentes acquisitions. Nous achetâmes des noix de cocos, des plantains, des fruits à pain, du poisson, des pièces d'étoffes, des hameçons, des haches de pierre. Les pirogues remplissaient l'intervalle qui se trouvait entre notre bâtiment et la côte; c'était comme une foire d'un nouveau genre. M. Forster fils se procura deux ou trois oiseaux inconnus, et un grand nombre de poissons dont les couleurs étaient d'une beauté remarquable. Il se mit aussitôt à les dessiner.

(1) Espèce particulière de bananes.

La bonté était peinte sur les traits de ces Insulaires. Leur maintien était agréable, et leur teint d'un brun pâle : leur taille ne surpassait pas la nôtre ; ils avaient de beaux cheveux et de grands yeux noirs. On a vu dans les voyages précédens une description de leurs vêtemens. Celui des femmes leur sied beaucoup : il est réellement joli, et plus avantageux à la taille qu'aucune des robes européennes. C'est dommage que les deux sexes, qui croient que le *tatou* (1) les embellit, se défigurent par ces piqures profondes qui les couvrent de taches noires.

Beaucoup de Taïtiens ne tardèrent pas à monter à bord. L'extrême douceur de leur caractère se décelait dans leurs regards et dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient des marques de tendresse et d'affection ; ils nous prenaient les mains ; ils s'appuyaient sur nos épaules ; ils nous embrassaient ; ils admiraient la blancheur de notre corps, et souvent ils écartaient nos habits de dessus notre poitrine, afin de se convaincre que nous étions faits comme eux.

Comme nous demandions les noms taïtiens

(1) Le *tatou*, se *tatouer*. Voyez, sur cet usage, commun dans les îles de la mer du Sud, le premier Voyage, vol. II, pag. 80.

des différens objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans les vocabulaires des premiers voyageurs, plusieurs de ces Insulaires se mirent à nous enseigner leur langue. Ils étaient transportés de joie, quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue n'est plus facile à apprendre que la taïtienne : toutes les consonnes aigres et sifflantes en sont exclues, et presque tous les mots finissent par une voyelle. Il ne faut qu'une oreille délicate pour distinguer dans leurs voyelles des modifications nombreuses et très-importantes. Nous reconnûmes que la plupart de leurs mots, à l'exemple des substantifs des langues orientales, sont précédés d'un article, et que M. de Bougainville avait saisi plus heureusement que nous le vrai nom de cette île, en disant *Taïti* au lieu d'*Otaïti*.

Une pirogue plus grande que toutes les autres, nous amena un homme de plus de six pieds, et trois femmes. Cet Insulaire nous apprit aussitôt qu'il s'appelait *O-Taï*; il paraissait être un personnage de beaucoup d'importance. Il monta sur le gaillard d'arrière, pensant probablement qu'une place où s'asseyaient nos chefs lui convenait. Il était beaucoup plus beau que les autres Naturels. Son teint ressemblait à celui des métis des îles d'Amérique. Ses traits étaient ré-

gouliers; il avait le front haut, des sourcils arqués, de grands yeux noirs, extrêmement vifs, et un nez bien fait. Ses cheveux, aussi noirs que ses yeux, retombaient sur ses épaules en boucles ondoyantes; remarquant que les nôtres étaient en queue, il se servit d'un mouchoir de soie noire que M. Clarke lui avait donné, pour se mettre à notre mode.

Des trois femmes, l'une était son épouse, et les deux autres ses sœurs: les deux plus jeunes qui se nommaient, l'une, *Maroya*, et l'autre, *Maroraï*, prirent beaucoup de plaisir à nous apprendre à prononcer leurs noms. Elles surpassaient O-Taï en beauté, mais étaient plus petites de neuf ou dix pouces. *Maroraï* surtout était d'une figure ravissante, toutes deux avaient un sourire enchanteur. Il nous parut qu'elles n'avaient pas encore vu de gros vaisseaux. Tous les objets excitaient leur admiration. Elles voulurent tout visiter. Elles descendirent dans les chambres des officiers, et en examinèrent les plus petits détails avec beaucoup d'attention. *Maroraï* eut envie d'une paire de draps qu'elle aperçut sur un des lits, et fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son guide. Celui-ci lui demanda en échange quelques faveurs. Elle hésita un instant, et se rendit en feignant de la répugnance; mais au moment où la victime appro-

chait de l'autel de l'hymen, le vaisseau toucha, incident fâcheux qui interrompit la solennité.

Cependant notre position devenait dangereuse, le calme continuait, et nous avions à doubler la pointe occidentale du récif, pour gagner la baie. L'après-midi nous arrivâmes en travers d'une ouverture ou brisant dans le récif, où j'espérais faire passer le vaisseau; mais il n'y avait pas assez d'eau, quoique le flot s'y portât en abondance, et le courant faillit nous être funeste. Les bâtimens, dès qu'ils y entrèrent, furent jetés avec impétuosité vers le récif. Nos prompts manœuvres ne produisaient aucun effet; nous entrevîmes les horreurs du naufrage; nous touchions presque aux brisans, sans pouvoir trouver de fond pour mouiller; aucun moyen ne nous restait à mettre en usage. Heureusement l'*Aventure* vint se placer à notre avant sans se briser, et toutes les chaloupes se hâtant de nous remorquer au large, une légère brise de terre, qui s'éleva au même moment, nous sauva. L'*Aventure* en fut quitte pour perdre ses trois ancres, un de ses cables et deux hansières. Durant tout le tems d'une situation si alarmante, où tout l'équipage travaillait activement, plusieurs Naturels qui étaient sur nos bords et autour des vaisseaux, regardaient notre péril avec une sorte d'insensibilité. Quelques-uns ce-

pendant nous aidèrent de tems en tems à virer le cabestan et à manier les cordages ; mais ils paraissaient agir machinalement. Le soir ils nous quittèrent sans nous donner la moindre marque d'intérêt. La plupart m'avaient reconnu. Plusieurs me demandèrent des nouvelles de M. Banks et de tous ceux qui m'accompagnaient dans ma première expédition, mais aucun ne me parla de Tupia.

La nuit fut orageuse. Un de nos officiers, allant se coucher, trouva que les draps de son lit avaient disparu. La belle Mororaï en avait probablement pris soin, lorsqu'elle se vit délaissée par son amant. Il fallait qu'elle les eût dérobés avec subtilité, car elle avait paru sur le pont, sans qu'on l'eût soupçonnée d'aucun vol. Le lendemain 17, nous mouillâmes dans la baie Oaïti-Piha. Les Naturels encombraient les deux vaisseaux, apportant des noix de cocos, des bananes, des ignames et d'autres racines, que, selon l'usage, ils échangeaient contre des clous et des verroteries. Les cris de cette multitude nous étourdissaient. Leurs pirogues chaviraient à tout moment, mais ils ne s'effrayaient pas, car, hommes et femmes, ils sont tous d'habiles nageurs. M. Forster leur ayant demandé des plantes et d'autres curiosités d'histoire naturelle, ils lui en apportèrent un grand nombre,

quelquefois les feuilles sans les fleurs , et *vice versa*. Il en reçut l'espèce commune de morelle noire , et une belle erythrina ou fleur de corail. Tout en montant sur les ponts , ils volaient différentes bagatelles. On s'aperçut que plusieurs nous dérobaient les noix de cocos qu'ils venaient de nous vendre ; du haut des vaisseaux ils les jetaient adroitement à ceux de leurs camarades qui étaient dans les pirogues , et ceux-ci venaient ensuite nous les faire acheter une seconde fois. Nous chassâmes tous ces filous , après leur avoir infligé le fouet , châtement qu'ils supportèrent avec beaucoup de résignation.

Je débarquai l'après-midi , avec le capitaine Furneaux , pour examiner l'aiguade et sonder les dispositions des habitans. Nous fimes une provision d'eau. Les ponts se remplirent encore aussitôt de Taïtiens , et notamment de beaucoup de femmes , qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots. Quelques-unes d'entre elles , qui probablement n'étaient venues à bord que pour faire ce commerce , ne paraissaient pas avoir plus de neuf ou dix ans ; elles n'avaient encore aucun signe de puberté. Un libertinage si précoce doit influer d'une manière funeste sur toute la population. Je fus frappé de la petite stature de la

classe inférieure du peuple, d'où sortent toutes les prostituées. On y trouve peu d'individus au-dessus d'une taille moyenne; le plus grand nombre était au-dessous : observation qui confirme ce que M. de Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sexes.

En général, leurs traits n'avaient rien de régulier ni de distingué, à l'exception de leurs yeux, toujours grands et pleins de vivacité; mais, un sourire qui leur est naturel, et un continuél desir de plaire, suppléaient tellement en elles à la beauté, que nos matelots, ivres d'amour, en perdaient la raison et poussaient la folie jusqu'à donner leurs chemises et leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement qui dessine la forme d'une gorge charmante et d'un bras voluptueusement arrondi, contribuait d'ailleurs à les enflammer; et le seul spectacle de ces jeunes filles qui, demi-nues et semblables à des nymphes, nageaient avec grace autour des vaisseaux, aurait suffi pour vaincre le peu de résistance qu'un marin oppose à ses passions.

Ces Taïtiennes s'étaient jetées à l'eau pour une cause peu remarquable. Un de nos officiers, placé sur le gaillard d'arrière, donnant des grains de verre à un enfant de six ans qui

était sur une des pirogues, les laissa tomber dans la mer; l'enfant s'y précipita aussitôt, et plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapportés. Voulant à la fois le récompenser et éprouver de nouveau son adresse, nous lui jetâmes différentes bagatelles, qu'il lui fallut gagner de même en plongeant. Cette générosité tenta une foule d'hommes et de femmes, qui firent preuve, au milieu des flots, d'une agilité surprenante. Non-seulement ils rapportaient les grains de verre répandus sur les vagues, mais même de grands clous, que leur poids faisait promptement descendre à une profondeur considérable. Plusieurs restaient long-tems sous l'eau. Rien n'égale surtout la justesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes en usage chez ces Insulaires, les familiarisent dès la plus tendre enfance avec la natation. A la souplesse de leurs membres, à la facilité de leurs mouvemens, on serait tenté de les croire des êtres amphibies.

Je me promenai avec plusieurs personnes à l'est, le long de la côte. Les Naturels nous suivirent en foule, et voulurent absolument nous porter sur leurs épaules, lorsqu'il fallut traverser un ruisseau. Ils nous laissèrent ensuite sous la garde d'un seul des leurs, qui nous mena vers une pointe de terre en friche, où crois-

saient en abondance, parmi des buissons, différentes espèces de plantes. Lorsque nous sortîmes de ces buissons, nous aperçûmes un bâtiment en pierre, dont la forme était celle d'une pyramide tronquée. Sa base était d'environ dix verges. Tout l'édifice consistait en plusieurs terrasses ou escaliers placés les uns au-dessus des autres, tombant en ruine, et couverts d'herbes et d'arbrisseaux. Notre guide nous apprit que c'était le cimetièrre ou le temple de Waheatua, roi actuel de Tiarrabou. A l'entour se voyaient quinze perches minces d'environ dix-huit pieds de long, sur lesquelles étaient sculptées six ou huit figures, dont la grandeur allait toujours en diminuant. Ces figures offraient alternativement les deux sexes, mais celle d'en haut représentait toujours un mâle. Toutes faisaient face à la mer, et ressemblaient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arrière des pirogues, et qui se nomment *E-tée*. Au-delà du Moraï, nous vîmes un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel un treillage de bâtons soutenait des bananes et des noix de cocos, offrande qu'on avait faite au dieu. Nous nous assîmes à l'ombre de ce toit. Notre guide nous voyant fatigués, nous présenta plusieurs de ces bananes, qu'il nous assura être bonnes à manger; et trouvant en effet délicieux ce mets réservé à leur

divinité, nous ne nous fîmes point de scrupule de le partager avec elle.

Cependant les marchés n'étaient remplis que de fruits et de racines. Les Naturels prétendaient que tous les cochons appartenait à Wahea-tua, le *earée* ou roi, et nous n'avions pas encore aperçu ce prince. Les chefs, ou ceux qui se donnaient pour tels, que nous avions eus à bord, n'y étaient venus que pour obtenir des présens, ou pour dérober tout ce qu'ils rencontraient.

Le 18, de grand matin, en commençant nos excursions, nous jouîmes d'une perspective des plus agréables, et qui annonçait la fertilité, l'abondance et le bonheur. La plaine resserrée au pied de plusieurs collines inégales et couvertes d'arbres, se partageait entre elles, formant une vallée longue et étroite, qu'embellissaient des plantations entrecoupées de maisons. Au delà s'élevaient de l'intérieur du pays, des montagnes séparées en différens pics, et l'œil observait avec effroi une pointe dont le sommet, singulièrement courbé, semblait toujours annoncer sa chute prochaine. Un ciel serein, une douce chaleur ajoutaient à la beauté de ce paysage.

Plus nous avançons, plus nous reconnaissons que M. de Bougainville avait justement

comparé ce pays à l'Elysée. Un sentier nous conduisit à plusieurs habitations à demi-cachées sous des arbrisseaux. Les grands palmiers dominaient sur le reste des arbres; les bananiers déployaient leurs larges feuilles. Nous vîmes des branches d'un vert sombre, chargées de pommes d'or, d'une saveur semblable à celle de l'ananas. Les espaces intermédiaires étaient remplis par de petits mûriers, des ignames et des cannes à sucre. Les cabanes des Naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu distantes les unes des autres, et entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le gardenia, le guet-tarda et le calophyllum. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur architecture, que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang (*pandanus, bromelia sylvestris*) formaient la couverture de ces édifices, et le précieux arbre à pain en faisait les colonnades.

Un simple toit suffit pour mettre les Taïiens à l'abri des pluies et des rosées de la nuit; le climat de cette île est peut-être un des plus délicieux de la terre: aussi les maisons sont-elles ouvertes des quatre côtés; quelques-unes seulement, destinées à des opérations secrètes, étaient entièrement fermées par des bambous, réunis par des pièces transversales de bois; ce qui les fait res-

sembler à une vaste cage. Celles-ci ont communément une petite ouverture qui sert de porte d'entrée, et que l'on ferme par une planche.

Devant chaque hutte, des groupes d'habitans étaient couchés ou assis comme les Orientaux, sur une vaste pelouse, ou sur une herbe sèche, passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Quelques-uns se levant à notre approche, se joignaient à la foule qui nous suivait; mais le plus grand nombre, et surtout les hommes d'un âge mûr, restaient dans la même attitude, se contentant de prononcer *tayo*, lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous virent ramasser des plantes, s'empressèrent de nous en cueillir de pareilles, et de nous les offrir.

Les bocages d'arbres à pain étaient remplis de petits oiseaux dont le chant était fort mélodieux. Je ne sais pourquoi l'on pense en Europe que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie; de très-petits perroquets, d'un joli bleu de saphir, habitaient la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre et tachetés de rouge, se montraient plus ordinairement au milieu des bananes, et souvent dans les habitations des Naturels, qui les apprivoisent et font grand cas de leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur,

d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son col d'une blancheur éclatante; un gros coucou et plusieurs espèces de pigeons ou de tourterelles, sautaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre se promenait gravement sur les bords de la mer, mangeant des poissons à coquilles et des vers.

Un beau ruisseau, qui roulait sur un lit de cailloux ses ondes argentées, descendait d'une vallée étroite, et, à son embouchure dans la mer, offrait ses eaux à ceux de nos gens qui étaient à terre pour remplir les futailles. Comme je remontais son courant, je rencontrai une troupe nombreuse de Taïtiens qui suivaient trois hommes vêtus de différentes étoffes jaunes et rouges, et coiffés de jolis turbans de mêmes couleurs. Chacun d'eux avait à la main un long bâton ou une baguette, et le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dit être son épouse. On m'apprit que c'étaient les *Teaponnées*; mais je n'entendais pas assez la langue pour comprendre ce terme, et on ajouta que c'étaient des *Tatano Eatooa*, c'est-à-dire des ministres du dieu et du Moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque tems parmi eux, et comme ils ne firent aucune cérémonie religieuse, je les quittai.

J'eus dans ma chambre, pendant une grande partie du jour, un soi-disant Earée, auquel je

fis, ainsi qu'à tous ses amis, beaucoup de présens. Enfin, on le surprit saisissant des effets qui ne lui avaient pas été donnés. Il les passait en dehors à quelques-uns de ses compatriotes. Ceux qui étaient sur le pont donnèrent lieu à beaucoup d'autres plaintes de la même nature, ce qui me contraignit à les chasser tous du vaisseau. Celui que j'avais dans ma chambre se hâta de prendre la fuite. J'étais si offensé de sa conduite, que, lorsqu'il fut un peu loin, je fis tirer deux coups de fusil par-dessus sa tête. Alors il se jeta à la nage. J'envoyai un bateau se saisir de sa pirogue; mais dès que nos gens approchèrent de la côte, ils furent assaillis de pierres. Comme ils étaient sans armes, je craignis pour eux; je montai un autre bateau afin de les secourir; mais le bruit d'un coup de canon à balles, que je fis tirer le long du rivage, fit enfuir tous les Natures, et j'emmenai sans opposition deux de leurs pirogues. Je les rendis, quelques heures après, à ceux qui vinrent les réclamer, et nous redevînmes tous bons amis.

 CHAPITRE VII.

PROMENADES dans l'île.—Plusieurs Taïtiens visités dans leurs habitations.—Le roi Waheatua. Caractère de ce prince. — Passage à la baie de Matavaï. — Moraï. — Arrivée à la pointe de Vénus. — Le roi O-Too. — Entrevue avec ce prince. — Divers Incidens.

DEUX ou trois Taïtiens s'informèrent enfin de Tupia. Ils ne firent point de question dès qu'ils surent la cause de sa mort, il ne parut pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction s'il fût mort autrement que de maladie. Ils ne parlèrent aussi que fort peu d'Aoutourou, celui de leurs compatriotes qu'avait emmené M. de Bougainville; mais ils ne cessaient de m'entretenir de M. Banks, et d'autres personnes qui étaient de mon premier voyage.

J'appris d'eux que Tootahah, le régent de la plus vaste péninsule de Taïti, avait été tué dans une bataille que les habitans des deux royaumes s'étaient livrée, cinq mois auparavant, et que le prince régnant s'appelait O-Too. Toubouraï-Tamaïdé, et la plupart de nos anciens amis, des environs de Matavaï, avaient péri dans ce com-

bat; mais la paix était rétablie entre les deux états.

Dans une de nos promenades, qui nous avait conduits à visiter une des manufactures du pays, un homme, d'une physionomie douce et prévenante, nous invita à nous reposer devant sa maison. Il se hâta d'étendre des feuilles de bananiers sur une petite cour pavée de larges pierres; il apporta ensuite un petit banc de bois qu'il offrit à celui de nous qu'il jugeait devoir être le principal personnage, et tous les autres s'assirent sur les feuilles. Alors il nous présenta des fruits à pain cuits et un panier de natte de *vee* ou pommes de Taïti. Ces fruits sont exquis. Nous déjeûnâmes avec beaucoup d'appétit. Pour que rien ne manquât à notre repas, notre hôte ouvrit cinq noix de cocos, qui donnèrent une liqueur fraîche et limpide, dont chacun but à son tour. Dans toutes les occasions, les Insulaires nous avaient témoigné de la bienveillance et de l'amitié, mais nous n'avions pas encore vu d'exemple d'une aussi aimable hospitalité. On se doute bien que nous fîmes nos efforts pour la récompenser.

Le 20, nous fûmes de même accueillis par un homme d'un âge mûr. Il était couché négligemment au milieu de l'habitation, et nous invita

à nous asseoir près de lui. Les ongles de ses doigts étaient très-longs, et il en paraissait fier : c'est parmi eux une marque de distinction, parce qu'on ne pourrait les laisser croître de cette longueur si l'on était obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume ; il serait difficile de décider si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. Plusieurs personnes des deux sexes dinaient sous le même toit. Chacune d'elles mangeait séparément ; toutes nous invitèrent à partager leur repas. De là nous nous rendîmes, à travers des arbrisseaux odoriférans, à une autre habitation, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfans et ses deux sœurs, Maroya et Maroraï. L'officier qui avait perdu les draps de son lit, était avec nous ; mais au lieu de les redemander, il essaya de gagner les bonnes grâces de la jolie Taïtienne, qui, de son côté, reçut volontiers les grains de verre, les clous et autres petits présens, mais resta insensible aux sollicitations pressantes de l'amour le plus passionné. Il est à présumer que tenant les draps, et un vif desir de les posséder l'ayant seul déterminée à se prostituer, rien ne l'engageait plus à se livrer aux volages caresses d'un étranger. Sa famille, d'ailleurs, paraissait jouir d'une grande considération, et dans tous les précédens voyages, on

n'avait pas remarqué une pareille dissolution de mœurs parmi les femmes distinguées.

Le même jour, au soir, un Naturel déroba un des fusils de la garde et s'enfuit en l'emportant. Je fis poursuivre le voleur; mais je dois cette justice à ses compatriotes, de dire qu'eux-mêmes ils l'arrêtèrent, qu'ils nous rapportèrent le fusil dérobé, et que, sans leur secours, il nous eût même été impossible de le recouvrer.

Un chef, qui vint me voir le matin du 21, m'offrit une grande quantité de fruits, et entre autres des noix de cocos qu'on avait vidées de leur lait. Il les avait entassées avec tant d'art, que nous fûmes d'abord dupes de la supercherie. Lorsque nous la découvrîmes et qu'on lui en parla, il ne fit paraître aucune émotion; comme voulant vérifier le fait, il en ouvrit deux ou trois; et déclarant alors que nous avions raison, il retourna à terre, d'où il nous envoya des plantains et des bananes.

Ces peuples n'ont pas de besoins qui les assujétissent impérieusement au travail. Souvent nous rencontrâmes des Naturels allant à leurs occupations ordinaires: aussitôt ils se rassemblaient en foule autour de nous, et ne cessaient de nous suivre, au point même quelquefois de négliger leurs repas pour ne pas nous quitter. En général la conduite de ces Insulaires, à notre égard,

était douce , amicale , et même officieuse ; mais ils épiaient toutes les occasions de nous dérober quelques bagatelles , et lorsque nous les regardions avec affection , ils en profitaient pour nous dire d'un ton suppliant : *tayo, poë* (ami , quelque chose). Nos refus ne changeaient rien à la douceur de leurs procédés. Lorsque leurs demandes devenaient trop fréquentes , nous avions coutume de les contrefaire en répétant leurs paroles sur le même ton , ce qui excitait parmi eux de grands éclats de rire. Ils parlaient ordinairement très-haut , et paraissaient s'entretenir de nous. Ils apprenaient nos noms à chaque nouveau venu , les réduisant à un petit nombre de voyelles et de consonnes plus douces ; on lui racontait , pour satisfaire sa curiosité , tout ce que nous avions dit , tout ce que nous avions fait. Il fallait , pour les contenter , qu'ils entendissent un coup de fusil. Nous y consentions , à condition qu'ils nous montreraient un oiseau pour but , mais quelquefois ils nous en indiquaient un éloigné de quatre ou cinq cents verges , ce qui nous embarrassait beaucoup : ils ne pensaient pas que l'effet de nos armes à feu fût borné à un certain espace. Comme il n'était pas prudent de leur faire cette confiance , nous prétendions ne voir l'oiseau que lorsque nous en étions assez près pour le tuer. La première

explosion les remplit d'épouvante. Quelques-uns se laissèrent tomber et ne se relevèrent que pour s'enfuir. Ils se tinrent à l'écart, jusqu'à ce que nous les eussions rassurés par des démonstrations d'amitié ; l'un d'eux alors courut ramasser l'oiseau que nous venions de tuer. Ils se familiarisèrent enfin avec ce bruit, mais il leur causait toujours de l'émotion.

Malgré tout le bon accueil que nous en recevions de toutes parts, ils avaient grand soin de nous cacher leurs cochons ; lorsque nous en demandions, ils paraissaient affligés, et nous assuraient qu'ils appartenaient à Wachatua, leur roi. Cependant nous en voyions un grand nombre autour de chaque habitation. Nous feignîmes de ne pas les apercevoir, et ils nous surent gré de cette extrême délicatesse.

Une autre circonstance augmenta encore l'amitié qu'ils avaient pour nous. Dans une de nos excursions, nous arrivâmes sur un rocher perpendiculaire que festonnaient différens arbrisseaux, et d'où s'échappait un ruisseau en colonnes de cristal. De ce lieu, la plaine se trouvait sous nos pieds, et la mer se découvrait au loin à notre vue : c'était une des plus belles perspectives qui se fût jamais offerte à nos regards. Le bruit uniforme et imposant de la cascade n'était interrompu que par le chant har-

monieux des oiseaux , et l'on y jouissait à l'ombre d'une fraîcheur délicieuse. Nous nous y assîmes pour décrire nos nouvelles plantes avant qu'elles se fussent flétries. Les Taïtiens nous voyant occupés , se reposèrent aussi parmi les arbrisseaux , et nous examinèrent dans un profond silence. Lorsque nous poursuivîmes notre route, M. Hodges, notre dessinateur, chargea un jeune Naturel, d'une physionomie heureuse, de porter son portefeuille rempli de dessins et d'esquisses. Cette marque d'attention enchantait le jeune homme , qui se regarda comme un personnage important. Ses compatriotes virent eux-mêmes dans notre procédé un nouveau témoignage de notre estime pour leur nation , et nous témoignèrent encore plus d'attachement. Ils remarquaient aussi avec plaisir que plusieurs de nous n'avaient pas craint de venir parmi eux sans armes.

Nous entrâmes dans une vaste habitation où nous vîmes une grande famille assemblée. Un vieillard d'une figure imposante était couché sur une natte ; il appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin. Des cheveux blancs couvraient sa tête vénérable ; une barbe épaisse et aussi blanche que la neige tombait sur sa poitrine. La vivacité de ses yeux annonçait la santé. Les rides , symptômes de la vieillesse parmi nous , étaient en petit nombre sur son

visage, car l'inquiétude, la fatigue et le chagrin, qui sillonnent nos fronts de si bonne heure, sont peu ou pas connus de cette nation fortunée. Près de lui, étaient ses petits-fils, jeunes enfans entièrement nus, selon la coutume du pays, et qui jouaient avec le vieillard. Des hommes de bonne mine, de jeunes femmes au maintien gracieux et sans art, entouraient le patriarche, et nous jugeâmes en arrivant qu'ils s'entretenaient entre eux, après un repas frugal. Nous fûmes invités à nous reposer sur des nattes, et nous y consentîmes volontiers. Cette famille n'avait peut-être jamais vu d'étrangers : elle examinait nos vêtemens et nos armes, mais ne s'arrêtait pourtant qu'un moment à chaque objet. Hommes et femmes admiraient la couleur de notre teint, ils nous serraient les mains, et paraissaient étonnés que nous ne nous fissions pas comme eux de petites marques sur la peau, ce qu'ils appellent se *tatouer*. Ils trouvaient aussi fort étrange que nous ne laissassions pas croître les ongles de nos doigts. Ils voulaient savoir nos noms : les ayant appris, ils se plaisaient à les répéter. Ces noms, prononcés à leur manière, différaient singulièrement de leur consonnance européenne ; mais, en revanche, ils étaient devenus plus harmonieux. Forster se prononçait *Matara* ; Hodges, *Oreo* ;

Grindall , *Terino* ; Sparmann , *Pamanee* ;
Georges , *Tecrée*.

Cette excellente famille nous offrit tous les rafraîchissemens du pays. Un des jeunes gens joua d'une flûte de bambou à trois trous ; il soufflait, selon l'usage, avec le nez, tandis qu'un autre l'accompagna de la voix. Toute leur gamme consiste en trois ou quatre notes, qui ne sont ni des tons entiers, ni des semi-tons. Ce concert produisait un bourdonnement monotone et léthargique qui n'avait rien de discordant, mais qui ne pouvait non plus faire aucune impression agréable. Il est étonnant que le goût de la musique étant général par toute la terre, les idées sur l'harmonie diffèrent ainsi chez les diverses nations. Le pinceau de M. Hodges traça cette scène intéressante. Les Naturels le regardaient attentivement dessiner, et paraissaient charmés de trouver de la ressemblance entre ces portraits et quelques-uns d'entre eux. Notre peu de connaissance de leur langue nous priva du plaisir d'avoir avec eux une conversation suivie. Le vieillard, à qui notre présence ne fit point changer d'attitude, nous questionna sur plusieurs points assez peu importans, et auxquels nous répondîmes de notre mieux. Cette visite se termina par divers petits présens de notre

part, et qui furent reçus avec beaucoup de joie.

Ces pauses dans les habitations hospitalières des Naturels, rendaient nos promenades fort agréables. Nous eussions fait ainsi le tour de l'île sans nous fatiguer. Ayant fait encore deux milles vers l'est, nous nous trouvâmes dans un endroit de la côte où la mer forme un petit golfe. Là, environnés de plantations, nous parvînmes à une plaine, au milieu de laquelle nous aperçûmes un Moraï (cimetièrre) composé de trois rangées de pierres en forme d'escalier, chacune d'environ trois pieds et demi de hauteur, et couvertes d'herbes, de fougères et de petits arbrisseaux. Au-dedans d'un enclos oblong, deux ou trois palmiers solitaires et quelques jeunes casuarinas, avec leurs rameaux pleureurs, formaient un tableau d'une touchante mélancolie. Le lecteur a déjà vu une description de ces Moraïs (1). Dans le *tupapow* (hangar), où était exposé le cadavre, couvert d'une étoffe blanche retombant en plusieurs plis, nous vîmes une femme assise et plongée dans une profonde méditation. A notre approche, elle se leva, et ne voulut pas nous permettre d'avancer. L'offre d'un présent ne la toucha point. Les Naturels qui nous ac-

(1) Premier Voyage, tome I, page 347, et tome II, page 34.

compagnaient nous dirent qu'elle dépendait du Morai, et que le cadavre exposé était celui d'une femme, dont peut-être elle achevait les obsèques.

En revenant, nous fîmes emplette de quelques pièces d'étoffe de la fabrique du pays, dont nous nous revêtîmes à la mode de Taïti, ce qui fit un extrême plaisir aux Insulaires. Nous entrâmes dans l'habitation d'un chef, homme très-replet, qui se berçait voluptueusement sur son coussin de bois. Deux domestiques préparaient devant lui son dessert, en mêlant, dans un grand vase de bois, de l'eau, du fruit à pain et des bananes, à une pâte aigrelette qu'ils font avec du fruit à pain fermenté. Le pilon dont ils se servaient était d'une pierre noire polie, qui me parut une espèce de basalte. Pendant ce tems, une femme, assise près du chef, lui entassait dans la bouche des poignées d'un grand poisson bouilli, et plusieurs fruits à pain, qu'il avalait avec un appétit vorace. L'insensibilité était peinte sur son visage, et je jugeai que toutes ses pensées se bornaient au soin de manger. A peine daigna-t-il nous regarder : s'il prononçait quelques monosyllabes quand nous jetions les yeux sur lui, c'était uniquement pour exciter sa nourrice et ses valets à faire leur devoir avec plus de promptitude. La vue de ce glouton diminua

le plaisir dont nous avons joui jusqu'alors en visitant cette île. Jusque-là, nous avons cru avoir enfin trouvé un petit coin de terre où les mœurs simples et hospitalières des anciens patriarches se trouvaient inaccessibles à l'orgueil, à la gourmandise, et toujours ennemies d'une stupide indolence.

Ainsi s'affaiblissait, pour notre imagination, un charme qu'elle ne se lassait point de regretter; mais il lui fut bientôt rendu dans toute sa force par l'invitation affectueuse d'un jeune Taïtien, digne de porter ce doux nom qui ne s'alliait dans notre esprit qu'à des idées aimables. Je veux parler du bon Insulaire que M. Hodges avait chargé de porter son portefeuille, et qui desira vivement de nous recevoir dans son habitation. C'était une case petite, mais où régnait une extrême propreté. Un repas nous y attendait : l'excellent jeune homme avait eu l'attention d'envoyer en avant un de ses camarades pour le faire préparer. Notre hôte courut en arrivant vers un homme et une femme âgés auxquels il nous présenta, et que nous trouvâmes occupés à écarter les rats du milieu du festin : c'étaient son père et sa mère. Ces braves gens témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, et nous prièrent d'accepter leur simple repas, composé d'excellentes noix de cocos et de fruits à pain

parfaitement grillés. Notre appétit égalait notre satisfaction ; nous nous croyions dans la cabane de Philémon et de Baucis. Nous fîmes tous nos efforts pour témoigner notre reconnaissance à ces hôtes respectables : quelques grains de verre et des clous suffirent pour les combler de joie. Notre bon jeune homme nous reconduisit jusqu'à la grève, en nous apportant toutes les provisions que nous n'avions pas consommées. M. Hodges et M. Grindall lui donnèrent une hache et une chemise ; il s'en retourna le soir, fort content de ses richesses.

Voyant que je ne pouvais rencontrer Wahéatua, et que, sans une entrevue avec ce prince, je ne réussirais jamais à me procurer des cochons, je résolus d'appareiller pour la baie de Matavaï, dont les habitans, à mon premier voyage, venaient souvent sur l'*Endeavour*. Deux Naturels, instruits de ce dessein, passèrent la nuit à bord, et ce furent les premiers de cette côte qui y couchèrent. L'un d'eux, Tuahow, connaissait déjà les différens objets qui frappaient d'étonnement ses compatriotes. Il se mit aussitôt à discourir avec nous ; il se réjouit beaucoup d'apprendre que M. Banks et le docteur Solander se portaient bien. Il se fit répéter souvent cette bonne nouvelle, demanda s'ils ne reviendraient pas à Taïti, témoignant un

desir très-vif de les revoir. Nous lui montrâmes ensuite la carte de Taïti, publiée avec mon premier Voyage. Nous ne lui dîmes pas ce que c'était, mais il était trop habile pilote pour ne pas le deviner. Charmé de voir une représentation de son pays, il indiqua sur-le-champ, avec son doigt, la position de tous les whennuas, ou districts, en les nommant en même tems par ordre, ainsi que nous les voyions écrits sur le plan. Lorsqu'il en fut à O-Whaï-Urua, lieu voisin de notre mouillage, il nous tira par le bras pour que nous l'écoutassions attentivement, et nous dit qu'un bâtiment (*pahei*), qu'il appelait *pahei no Peppe*, y avait mouillé pendant cinq jours; que les étrangers avaient reçu dix cochons de ses compatriotes, et qu'un des hommes de l'équipage, qui s'était enfui du vaisseau, vivait actuellement dans l'île. Nous conclûmes de ce récit que les Espagnols avaient envoyé un vaisseau pour reconnaître Taïti, île qui mérite leur attention, à cause de sa proximité des grands établissemens qu'ils ont dans l'Amérique méridionale. Ce qui surprendra nos lecteurs, c'est que le nom même de *Peppe* confirma nos conjectures : quoiqu'il diffère beaucoup d'España, nous présumâmes qu'il en dérivait; on sait que les Taïtiens rendent les noms étrangers absolument méconnaissables. Nous fîmes à Tuahow

plusieurs questions sur ce vaisseau ; mais tout ce qu'il put nous apprendre, c'est que le déserteur accompagnait toujours Wahéatua, et qu'il lui avait conseillé de ne nous vendre aucuns cochons.

Le 22, comme nous ne pouvions mettre à la voile, quelques-uns de nos gens allèrent, suivant l'usage, faire des échanges à terre. Ils rencontrèrent Wahéatua, qui les admit en sa présence sans aucune cérémonie. Le prince, environné de toute sa cour, céda la moitié de son siège à M. Smith, l'un de nos bas-officiers, lui témoignant qu'il désirait parler au capitaine Cook, et qu'il lui vendrait autant de cochons qu'on lui offrirait de haches. Nos gens nous rapportèrent aussi qu'ils avaient vu un homme qui, par les traits et la couleur, ressemblait à un Européen, mais qu'au moment où ils cherchaient à lui parler, il s'était perdu dans la foule. Je ne puis dire si c'était réellement un Européen, ou si, en songeant au récit de Tuahow, la prévention ne les avait pas abusés.

Le soir, on m'apprit que Wahéatua était venu dans notre voisinage, et qu'il demandait à me voir. Je résolus de différer mon départ d'un jour. Dès le lendemain, je me mis en marche à la rencontre de ce prince, accompagné du capitaine Furneaux, de M. Forster et de plusieurs Natu-

rels du pays. Je le trouvai assis en plein air sur un tabouret de bois : ses sujets formaient un cercle autour de lui. Nous nous reconnûmes au premier abord ; nous nous étions vus plusieurs fois en 1769 : il était alors enfant , et s'appelait *Te-Arée* ; il avait pris depuis , à la mort de son père , le nom de *Wahéatua*. Il me fit asseoir sur son siège ; nos messieurs s'assirent à terre près de nous. Il commença par s'informer de plusieurs Anglais qui avaient été de mon premier voyage ; il me demanda ensuite combien de tems je voulais séjourner à Taïti. Je lui dis que je mettrais à la voile le lendemain. Il en parut très-affligé , et m'engagea à rester quelques mois , puis se réduisit à cinq jours ; il me promettait de me fournir pendant ce tems des cochons en abondance. Je me défiai de sa parole , et peut-être que j'eus tort. Je lui présentai une chemise , un drap , une grosse hache , des clous de fiche , des couteaux , des miroirs , des médailles et des grains de verre : mais le présent auquel il parut ajouter le plus de prix , ce fut une aigrette en touffes de plumes rouges , montées sur un fil d'archal. Toute la foule , à la vue de cet ornement , poussa un cri d'admiration. Le capitaine Furneaux et moi , nous reçûmes chacun en retour un cochon.

Wahéatua était roi de Taïti-Etée , ou petite



Taïti. Il était âgé de dix-sept ou dix-huit ans, bien fait, grand de cinq pieds six pouces, et paraissait n'avoir pas encore pris toute sa croissance. Sa physionomie était douce, mais elle manquait d'expression, et annonçait une timidité ou une défiance qui, l'une et l'autre, s'accordent peu avec les idées de grandeur et de majesté. Son teint était assez blanc. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche (*marro*) de la plus belle étoffe, qui retombait jusqu'à ses genoux : du reste, sa tête, ainsi que son corps, étaient à découvert. Plusieurs des chefs ou nobles qui l'entouraient, étaient remarquables par leur haute stature. L'un d'eux, nommé *Tée*, et qui était tatoué sur les bras, sur les jambes et sur les côtés, était d'une énorme corpulence. Le roi montrait pour lui beaucoup de déférence, et le consultait dans presque toutes les occasions. Wahéatua nous reçut avec une gravité qui nous parut étudiée, comme pour donner à la réception plus de dignité. Il ne voulait pas que je m'éloignasse de sa personne, je partageai donc toujours avec sa majesté le tabouret qui lui servait de trône, et que des hommes de sa suite transportaient de place en place. Tous ceux qui nous rencontraient se découvraient les épaules, usage du pays pour rendre les hommages au souverain. Les spectateurs, au

nombre de cinq cents au moins , faisaient tant de bruit , qu'il nous était souvent impossible de nous entendre ; mais quelques officiers du roi criaient d'une voix de Stentor : *mamoo* (silence), et ils accompagnaient cet ordre de plusieurs coups de bâton.

Le roi nous reconduisit jusqu'au rivage. En marchant , il quitta sa gravité , qui ne lui était pas naturelle ; il parla avec beaucoup d'affabilité , même à nos matelots. Il voulut savoir les noms de tous les Anglais qui étaient présents , et demanda si nous avions nos femmes à bord. Comme je lui répondis que non , sa majesté , dans un accès de bonne humeur , nous permit à tous de choisir des compagnes parmi les Taïtiennes. Tant de bonté nous pénétra de reconnaissance , mais nous ne jugeâmes pas à-propos d'en profiter.

D'après le récit de ce prince sur le pahei no Peppe , un vaisseau étranger , quelques mois avant notre arrivée , mouilla dix jours à Whaï-Urua le capitaine fit pendre quatre hommes de son équipage , et un cinquième échappa au supplice par la fuite. Nous demandâmes plusieurs fois , mais inutilement , à parler à cet Européen , qu'ils nommaient *O-Pahootu*. Les officiers de sa majesté nous assurèrent qu'il était mort. Nous avons

su depuis qu'à peu près dans le tems désigné par les Naturels , Domingo Buenechea , parti du port de Callao au Pérou , avait visité Taïti ; mais les particularités de son voyage n'avaient pu encore transpirer. Tée , qui paraissait être le principal conseiller du roi , nous demanda très-sérieusement si nous avions un Dieu dans notre pays , et si nous l'implorions. Quand nous eûmes fait connaître que nous adorions une divinité invisible qui a créé toutes choses , et à laquelle nous adressions nos prières , il parut fort satisfait , et expliqua nos réponses à plusieurs personnes assises autour de lui. Il nous dit ensuite que , sur ce point , les idées de ses compatriotes s'accordaient avec les nôtres.

Pendant cette conférence religieuse , Wahéana s'amusait avec ma montre. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui semblaient marcher seuls , et montré son étonnement du bruit qu'elle faisait (ce qu'il ne pouvait exprimer que par le mot *parou*, elle parle), il me la rendit , en demandant à quoi elle servait. Nous eûmes beaucoup de peine à lui faire entendre qu'elle mesurait le jour , et qu'en cela elle était semblable au soleil , dont lui et ses compatriotes employaient la hauteur pour diviser le tems. Dès que nous lui eûmes

fait cette explication, il lui donna le nom de *petit soleil*, pour nous prouver qu'il nous avait parfaitement compris.

Un de nos soldats de marine joua de la cornemuse. Cette musique, insupportable pour nous, charma les oreilles de sa majesté et celles de ses sujets. La défiance qu'annonçaient les regards du prince à notre première entrevue, s'était dissipée. Sa jeunesse et son bon caractère le portaient à une confiance sans bornes, et il commençait déjà à nous en donner des preuves. Il n'avait plus cette gravité qu'il avait affectée : quelques-unes de ses actions montraient même de la puerilité ; par exemple, il s'amusa à couper, avec une de nos haches, des bâtons en mille morceaux, et à abattre des plantations entières de bananiers.

Le 24, du grand matin, nous mîmes en mer avec une légère brise de terre. Je laissai le lieutenant Pickersgill dans la baie avec le canot, et je le chargeai d'acheter des cochons que plusieurs Taïtiens nous avaient promis de vendre ce jour-là. Il nous en amena huit, qu'il s'était procurés à Oaïti-Peha. Le roi avait été présent au marché, il s'était tenu assis près de nos marchandises de fer, et avait voulu faire lui-même les échanges de part et d'autre. Il avait donné, avec beaucoup d'équité, des haches plus ou

moins bonnes, suivant les différens degrés de grosseur des cochons. Comme la veille, il s'était amusé dans les intervalles à couper des bâtons.

Notre lieutenant revenait accompagné d'O-Rettée et de son frère Taroorée, qui avaient désiré voir nos vaisseaux, et l'avaient très-bien traité à O-Hedéa, district dont le premier était chef. C'est le même O-Rettée qui pria M. de Bougainville d'emmener en France Aotourou, et nous remarquâmes avec étonnement qu'il ne nous parla pas une seule fois de son compatriote. Il feignait même de ne pas entendre lorsqu'on en prononçait le nom. Cela est d'autant plus extraordinaire, qu'il croyait M. de Bougainville et nous du même pays, c'est-à-dire de *Pretane*. C'est ainsi que ces Insulaires appellent notre patrie. Nous essayâmes pourtant d'apprendre à plusieurs Taïtiens quel était le royaume qu'habitait Aotourou; mais jamais ils ne purent prononcer ni *France* ni *Paris*.

Nous distinguâmes peu à peu la pointe de Vénus, connue par les observations qu'on y fit en 1769, et tout le monde convint que c'est, sans aucune comparaison, la plus belle partie de l'île. Elle était couverte d'une foule prodigieuse de Naturels, qui nous regardaient avec attention. Mais dès que nous fûmes à l'ancre dans une belle baie que cette pointe met à l'abri,

le plus grand nombre des Insulaires s'enfuit précipitamment autour de la grève à O-Parée, district voisin, à l'ouest. Nous ne vîmes, dans toute la troupe, qu'un seul homme dont les épaules fussent couvertes, et O-Wahow nous dit que c'était le roi O-Too. Ce prince était grand et d'une taille bien prise : il suivit lentement ses sujets.

Je ne pouvais concevoir la cause de leur frayeur et de leur fuite ; car j'étais connu dans ce canton, et je présumais qu'ils auraient du plaisir à me revoir. Je voulus faire sur-le-champ une visite à O-Too ; mais un chef, nommé *Maritata*, qui était alors à bord, me conseilla de différer l'entrevue jusqu'au lendemain matin ; il promit de m'accompagner, et il tint parole.

La reconnaissance qui se fit entre les Insulaires et plusieurs de nos officiers et de nos matelots, fut très-touchante. Le vieux et respectable O-Whaw, dont M. Hawkesworth cite le caractère paisible et la bienveillance dans la relation du premier Voyage, se rappela tout de suite d'avoir vu M. Pickersgill, et l'appelant par son nom taïtien *Petrodoro*, il compta sur ses doigts que c'était le troisième voyage qu'il faisait dans l'île. En effet, M. Pickersgill, qui m'y avait accompagné en 1769, y avait aussi abordé avec le capitaine Wallis, en 1767. Tous ces

Taïtiens changèrent de noms avec nous, en signe d'amitié; et chacun d'eux se choisit un ami particulier auquel il vouait une déférence spéciale. Nous n'avions pas observé cette coutume aux environs de notre premier mouillage, où les Insulaires nous avaient montré beaucoup de réserve, et quelquefois de la défiance.

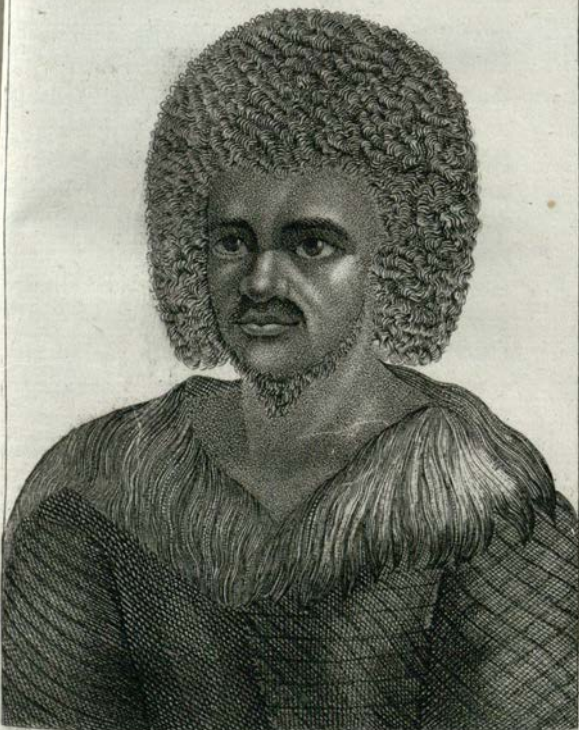
Plusieurs Taïtiens passèrent la nuit à bord, s'entretenant avec les amis qu'ils avaient connus en 1769. Assis aux côtés du vaisseau, ils conversaient de paroles et par signes. Nous les écoutions avec un vif intérêt. Ils racontaient la fin tragique de Tootahah et de ses partisans. Gibson, le soldat de marine qui, lors du premier voyage, avait voulu désertir pour se fixer à Taïti, jouait un grand rôle dans cette conversation, parce qu'entendant le mieux la langue, les Naturels l'aimaient davantage. Le caractère de cet excellent peuple se montrait à nous dans son véritable jour. Jamais on ne trouva une plus douce confiance, une plus franche cordialité. Aussi tous ceux qui les ont visités, ne se sont éloignés qu'à regret de cette côte hospitalière.

Je partis, le 26, pour O-Parée, avec le capitaine Furneaux, M. Forster, et plusieurs de nos officiers. Maritata et sa femme nous accompagnèrent. Dès que nous fûmes dans la pi-

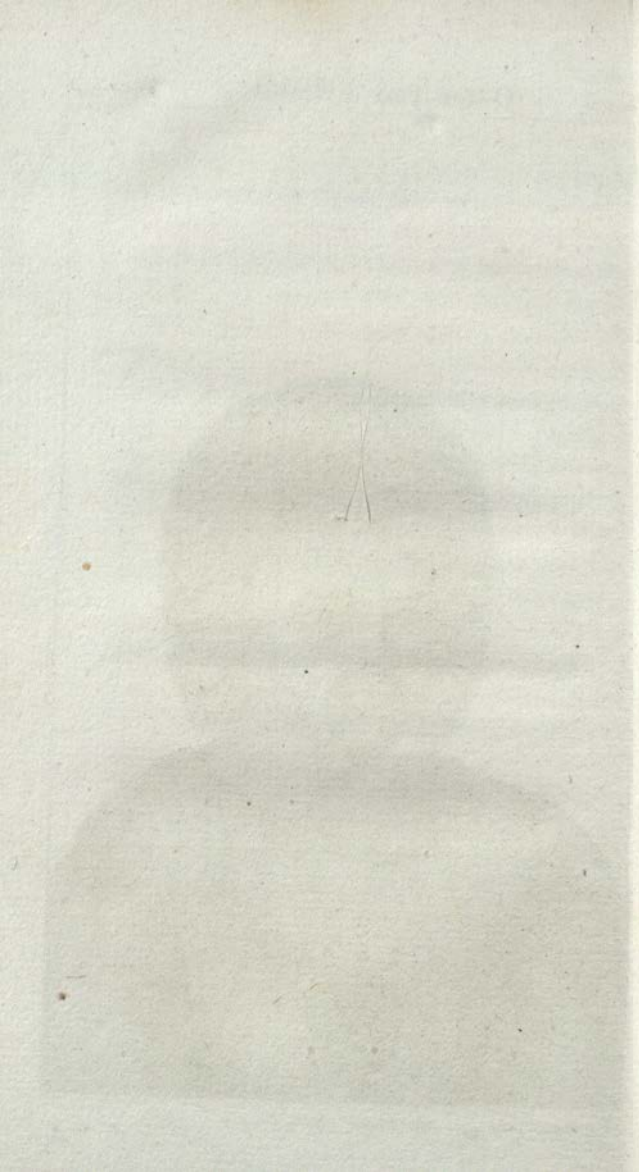
nasse, ils se placèrent sans cérémonie aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes; mais, comme le bateau était encombré au point que nos matelots ne pouvaient manier leurs rames, il fallut en renvoyer une grande partie : ceux qu'on mit dehors en furent tout chagrins, car ils s'étaient fait une fête de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint, et avait un joli abri vert pour nous préserver du soleil. Après avoir traversé la baie, nous suivîmes la côte près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un Moraï de pierres. Je le reconnus pour celui de Tootahah; mais quand je le désignai par ce nom, Maritata m'interrompit, en disant que, depuis la mort de Tootahah, on l'appelait Moraï d'O-Too. Sublime leçon pour les princes! qu'on fait souvenir ainsi pendant leur vie qu'ils cesseront d'exister comme les autres hommes, et qu'après leur mort, le terrain qu'occupera leur cadavre, ne leur appartiendra même pas. Le chef et sa femme découvrirent leurs épaules, marque de respect que les Taïtiens de tous les rangs donnent à un Moraï.

Nous débarquâmes au milieu d'une multitude qui nous accueillit avec des acclamations de joie. On nous conduisit à un groupe de maisons cachées sous des arbres. De là, nous fûmes pré-

sentés à O-Too. Il était assis , les jambes croisées , à l'ombre d'un arbre ; une troupe nombreuse formait un cercle autour de lui. Je lui fis de grands présens , ainsi qu'à toutes les personnes de sa suite , et je ne voulus rien accepter en retour , disant que nos dons étaient absolument de *tayo* (de pure amitié). Ce prince s'informa de Tupia , et de tous les officiers et naturalistes qui étaient du premier voyage , les désignant par leurs noms , quoiqu'il n'en eût connu aucun personnellement : son oncle Tootahah avait alors l'administration de toutes les affaires , et craignait probablement de perdre son crédit parmi les Européens , s'ils venaient à découvrir qu'il n'était pas le plus grand personnage de l'île. J'eus beaucoup de peine à lui faire promettre de venir me voir à bord : il me dit qu'il était *mataou no to poupone* , c'est-à-dire , qu'il craignait les canons. Toutes ses actions annonçaient un caractère faible et timide. Il pouvait être âgé de trente ans. Sa taille était de six pieds ; il était beau , bien fait , et de bonne mine. Ses longues moustaches , ainsi que sa barbe et ses cheveux , extrêmement touffus et bouclés , étaient parfaitement noirs. Son portrait est gravé d'après le dessin de M. Hodges. La même habitude de corps , et une quantité aussi étonnante de cheveux , se retrouvaient dans ses



Il pouvait être âgé de trente ans.....



frères et ses sœurs. Comme les Taïtiennes portent en général les cheveux courts, et que ces princesses les portaient longs, nous pensâmes que c'était un privilège réservé à la famille royale; au moins cette famille n'est-elle pas plus exempte que les autres de se découvrir les épaules en présence du monarque; son père même lui doit cette marque de soumission. Un seul des sujets de sa majesté nous parut n'être pas astreint à l'étiquette, c'était son *hoa* (1). On nous dit que ces officiers étaient au nombre de douze, et qu'ils faisaient leur service par tour.

Nous étions assis parmi les oncles, tantes, cousins et autres parens de sa majesté, qui nous lançaient des regards pleins de tendresse, et nous faisaient mille démonstrations d'amitié, pour obtenir de nous des grains de verre et des clous. Ils ne réussissaient pas toujours. Les femmes âgées joignaient ordinairement la cajolerie à leurs sollicitations: elles nous adoptaient pour leurs fils, et nous disaient ensuite: *Aima poe eatee no te tayo mettua?* (N'avez-vous pas quelque petite chose pour votre bonne mère?) Les jeunes femmes nous appelaient du tendre nom de frère. Tout conspirait pour nous séduire.

(1) Désigné dans le premier Voyage, *Eowa no l'Ea-rée*; il fallait dire: *E-hoa Earée* (l'ami du roi.)

Nous fûmes bientôt récompensés de nos présens : les femmes surtout envoyèrent à l'instant leurs domestiques chercher de grandes pièces de leurs plus belles étoffes , teintes en écarlate , en couleur de rose ou de paille , et parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits , et nous en chargèrent si bien , qu'il nous était difficile de nous mouvoir. Pendant ce tems , notre joueur de cornemuse jetait toute l'assemblée dans le ravissement. Le roi , en particulier , fut si charmé de ses talens , qu'il lui fit donner une grande pièce d'étoffe. Ce spectacle fut interrompu par l'arrivée d'E- Happai (1), père du roi. Ce fut alors que se confirma pour nous l'existence d'un usage bizarre dont nous doutions encore. Nous vîmes un vieillard vénérable se découvrant par respect jusqu'à la ceinture , en présence de son fils. Ces peuples ont aboli la prérogative paternelle , pour ajouter à la dignité royale. Certes , un si grand sacrifice à l'autorité politique , annonce chez eux plus de civilisation que tous nos navigateurs ne leur en avaient supposé.

A mon retour d'O - Parée , je vis les tentes

(1) Nommé Wappai dans la relation du premier Voyage.

dressées. Les observatoires de l'astronome se trouvaient à la place même où nous avons examiné le passage de Vénus, en 1769. L'après-midi, on mit les malades à terre; il y avait vingt scorbutiques de l'*Aventure*, et un seul de la *Résolution*.

Le 27, dès le grand matin, O-Too, accompagné d'une suite nombreuse, vint me voir après m'avoir envoyé une grande quantité d'étoffes, des fruits, un cochon, et deux gros poissons. Je m'avançai au-devant de sa majesté, la priant de venir à bord; mais O-Too n'y consentit qu'après que je me fus enveloppé d'une quantité prodigieuse d'étoffes du pays, ce qui me donnait une grosseur monstrueuse. Alors il y monta, ainsi que sa sœur, un frère plus jeune que lui, et tout son cortége. Je leur fis des présens. Cependant le roi n'avançait qu'avec défiance sur le gaillard d'arrière. Remarquant son incertitude, nous l'embrassâmes, et prîmes tous les moyens capables de le rassurer. Le gaillard était tellement encombré des parens du prince, que je l'invitai à venir dans la salle; mais la descente entre les ponts était selon lui une entreprise si périlleuse, qu'il ne fut pas possible de l'y déterminer. Son frère, qui avait en nous une grande confiance, osa en faire l'essai: il examina l'emplacement, le trouva con-

venable, et vint faire son rapport au roi, qui alors ne craignit plus de descendre. La grande chambre fut bientôt remplie d'Insulaires, au point qu'on n'y pouvait respirer, et comme j'étais toujours affublé de toutes mes étoffes taïtiennes, je suais à grosses gouttes.

Nos chaises parurent un meuble non moins extraordinaire que commode. Je fis servir le déjeuner. Le thé et le beurre reçurent du roi des dénominations fort peu honorables; il s'étonnait beaucoup de nous voir boire de l'eau chaude et manger de l'huile avec du fruit à pain. Il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Ses sujets ne furent pas si réservés.

Un épagneul lui plut. Cet animal était fort beau, quoiqu'il se fût un peu sali à bord par le contact de la poix et de la térébenthine; O-Too témoigna un tel desir de l'avoir, que M. Forster, père, à qui il appartenait, lui en fit présent; aussitôt un gentilhomme reçut ordre d'en avoir soin, et cet officier le porta toujours derrière S. M. Après déjeuner, je pris dans ma chaloupe le roi, sa sœur et autant de monde qu'elle en pouvait contenir, et je les reconduisis à O-Parée. Le capitaine Furneaux avait offert à O-Too un bouc et une chèvre, et nous lui avions très-bien fait comprendre l'utilité de ces animaux; pendant la traversée il nous fit beau-

coup de questions sur la manière de les nourrir et de les soigner. Lorsque nous fûmes débarqués, M. Forster lui montra, à l'ombre de quelques arbres à pain, un petit terrain couvert de graminées, et lui dit que c'était là le pâturage qui leur convenait. A notre arrivée sur la côte, le peuple témoigna par des acclamations la joie qu'il éprouvait de revoir son souverain.

Bientôt une femme âgée et d'un extérieur vénérable, vint à ma rencontre; c'était la mère de Tootahah. Elle me prit par les deux mains, et versa un torrent de larmes, en me disant : *Tootahah, tayo no Toote, matty Tootahah.* (Tootaha, l'ami de Cook, il est mort Tootaha). Je fus si touché de sa douleur et de sa sensibilité, qu'il m'eût été impossible de ne pas mêler mes larmes aux siennes, si O-Too qui survint ne m'eût éloigné d'elle. Je n'obtins de lui qu'avec beaucoup de peine la permission de la revoir, et il fallut pour cela lui donner une hache et plusieurs autres choses.

Nous tardâmes peu à nous rembarquer pour nous rendre à nos tentes, sur la pointe de Vénus. Les Naturels y vendaient à très-bas prix des végétaux de toute espèce. Un panier de fruits à pain, ou de noix de cocos était donné pour un grain de verre. M. Forster père y

retrouva son ami O-Wahow, qui lui offrit des fruits, des poissons, des étoffes et des hameçons de nacre de perle. Ce présent méritait une récompense, mais le généreux Taïtien ne voulut absolument rien recevoir : il dit qu'il faisait ce don comme ami, et sans aucun motif d'intérêt. Tout conspirait dans cette journée à nous donner une idée favorable de ce peuple aimable et hospitalier.

Nous retournâmes dîner à bord. Les ponts furent bientôt remplis de Taïtiens des deux sexes, qui furent partout et commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le soir nous fûmes témoins d'une scène tout-à-fait nouvelle pour ceux qui n'étaient pas encore venus à Taïti. Un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance par nos matelots, restèrent à bord après le départ de leurs compatriotes. Nous avons vu des exemples de prostitution parmi les femmes d'Oaïti-Péha; mais, quel que fût le dérèglement de leurs mœurs, jamais elles ne s'avisèrent de passer la nuit sur le vaisseau. Celles de Matavaï connaissaient mieux le caractère des matelots anglais, elles savaient bien qu'en se livrant sans réserve, elles emporteraient les grains de verre, les clous, les haches, et même les chemises de leurs amans.

La soirée fut consacrée à la joie et au plaisir, aussi complètement que si l'on eût été à Spithéad. Avant qu'il fût tout-à-fait nuit, les femmes s'assemblèrent sur le gaillard, et l'une d'elles joua de la flûte (avec une des narines, selon l'usage), tandis que les autres exécutèrent toutes sortes de danses du pays, la plupart fort indécentes. La simplicité de leur éducation et de leur vêtement, donnait un certain air d'innocence à des actions qui sont réprouvées par nos mœurs.

On ne pourrait, sans injustice, placer ces femmes voluptueuses au nombre des prostituées, dont la conduite licencieuse fait honte aux nations policées de l'Europe; cependant quel contraste entre le déplorable abandon de ces femmes sans pudeur et la touchante sensibilité de la mère de Toutahah! Cette vue contrariait singulièrement toutes les idées d'innocence et de bonheur que nous nous étions formées sur cette île, et que le reste de ses habitans paraissait pourtant confirmer.

Lorsque les danses furent terminées, les nymphes se retirèrent sous les ponts, et celles que leurs amans purent régaler de porc frais, en mangèrent sans réserve, quoiqu'elles eussent refusé auparavant de prendre aucun aliment en présence de leurs compatriotes. La quantité de

porc qu'elles consommaient est prodigieuse, et leur empressement à satisfaire leur appétit, prouve bien qu'elles mangeaient rarement dans leur famille de cette viande délicieuse.

CHAPITRE VIII.

DIFFÉRENTES entrevues. — Frayeur d'O-Too à la vue d'un sabre. — Promenade et divers traits d'hospitalité. — Alarme subite et terreur des habitans. — Mélodie qui charme O-Too. — Excursion botanique. — Nouvelles d'Obéréa. — Noble confiance du chef Pottatow. — Départ. Poréo. — Arrivée à Huaheine. Commerce avec les habitans. — Le vieux roi O-Réo.

LE 28, O-Too me fit une autre visite, et m'offrit de nouvelles étoffes, des fruits et un cochon. Sa sœur et quelques personnes de sa suite montèrent à mon bord; mais le prince et ses officiers se rendirent sur l'*Aventure* pour faire de semblables présens au capitaine Furneaux, qui fut obligé de se laisser affubler comme je l'avais été la veille. Tous ces présens lui furent rendus avec usure de part et d'autre. J'observai, lorsqu'il revint sur la *Résolution*, que ce jour-là son frère, et un ou deux de ses sujets se tinrent couverts devant lui; les autres, dès qu'ils le virent, se dépouillèrent de la partie supérieure de leurs vêtemens, mais aucun ne se leva, ou ne lui donna d'autre marque de respect et de soumission. Toutes les femmes se découvrirent les

épaules devant Tedua Torvrai, sa sœur ; on rendait les mêmes honneurs au jeune Téarée Watow, son frère ; et il nous parut que le titre d'*earée*, commun à tous les chefs de canton et à la noblesse en général, se donne encore par excellence aux personnes de la famille royale.

Je le reconduisis à O-Parée dans ma chaloupe. Les cornemuses, dont il aimait passionnément la musique, et les danses des matelots l'amusement pendant la route ; il ordonna, de son côté, à quelques uns de ses gens de danser : ils ne firent guère que des contorsions ; plusieurs cependant imitaient assez bien ceux des nôtres qui sautaient au son des cornemuses. Je reçus à O-Parée un présent de la mère de Tootahah. Dès que ses regards rencontraient les miens, elle versait des larmes.

Le lendemain, le capitaine Furneaux et plusieurs officiers, m'accompagnèrent, et nous allâmes rendre au roi sa visite. Nous lui offrîmes en présens, différentes choses qu'il ne connaissait pas encore, et entr'autres un large sabre ; la seule vue de cette arme lui causa une telle frayeur, que je ne pouvais lui persuader de l'accepter ni de le ceindre : il ne le laissa que peu de tems à son côté, il me pria bientôt de le détacher, et de permettre qu'on l'ôtât de devant ses yeux.

On nous conduisit au théâtre , où on joua pour nous un *haiya* , ou sorte de pièce dramatique composée de danses et de paroles. Les acteurs consistaient en cinq hommes et une femme , qui n'était pas moins que la sœur du roi. Tout l'orchestre se composait de trois tambours. La comédie dura une heure et demie ou deux heures , et fut assez bien jouée , mais il nous fut impossible d'en deviner le sujet : quelques parties semblaient avoir rapport à la circonstance , car mon nom y était souvent prononcé ; d'autres n'avaient certainement aucun rapport à nous. Ce spectacle , au surplus , ne nous parut différer que par la manière de jouer , de celui que nous avons vu à Uliétéa , dans mon premier voyage. Tedua Torvrai avait un costume de danse extrêmement galant. Nous retournâmes à bord chargés de présents.

Dès la pointe du jour MM. Forster et plusieurs autres de nos messieurs , pénétrèrent dans l'intérieur du pays , pour en examiner les productions. Une rosée abondante , tombée pendant la nuit , avait rafraîchi tous les végétaux , et leur promenade fut extrêmement agréable. Ils furent suivis jusqu'à une rivière large de vingt verges par quelques Naturels qui , pour un grain de verre , les portèrent sur l'autre rive , sans les mouiller. Ils arrivèrent à une petite case ha-

bitée par une pauvre veuve et sa nombreuse famille. Son fils aîné, Noona, jeune homme de douze ans, d'une physionomie heureuse, et qui annonçait beaucoup d'esprit, avait toujours montré un attachement particulier pour les Européens : il nous comprenait à demi-mot, tandis que la plupart de ses compatriotes n'entendaient ni nos gestes, ni les expressions taïtiennes de nos vocabulaires. Il avait promis la veille à MM. Forster de leur servir de guide dans leur excursion. Sa mère, assise sur des pierres devant sa cabane, venait de préparer pour eux des noix de cocos et d'autres rafraîchissemens : elle était environnée de ses fils, dont le plus jeune n'avait pas quatre ans.

Cette femme était assez active ; mais elle paraissait si âgée qu'on avait peine à la croire mère d'un enfant aussi jeune, d'autant plus qu'à Taïti on se marie de bonne heure. Les rides de son front n'étonnèrent plus nos observateurs quand ils virent paraître sa fille aînée qui pouvait avoir vingt-quatre ans. Il est remarquable que les femmes de Taïti diffèrent de toutes celles des pays chauds, en ce qu'elles conservent leur fécondité beaucoup plus long-tems que les nôtres. Cet avantage leur vient de ce qu'elles passent leur vie sans avoir d'inquiétude et sans connaître le besoin.

Un homme robuste, loué pour quelques grains de verre, porta les fruits que la vieille femme voulut donner à nos voyageurs. Il les suspendit, en portions égales, aux deux extrémités d'un fort bâton, qu'il plaça sur son épaule. Le jeune Noona et son petit frère Toparrée, âgé d'environ quatre ans, lessuivirent gaîment. Toute cette famille fut aisément enrichie avec des grains de verre, des clous, des miroirs et des couteaux.

Dans le cours de cette promenade, M. Forster fils recueillit plusieurs plantes nouvelles, souvent au risque de sa vie, parce qu'en visitant le flanc des collines, il se hasardait sur des morceaux de rochers qui souvent se détachaient sous ses pas. Ces messieurs furent partout bien accueillis par les Taïtiens, et, après deux heures de marche, ils arrivèrent à nos tentes sur la pointe Vénus, où le généreux O-Wahow attendait M. Forster père, pour lui offrir un nouveau présent.

Le soir du 30, nous fûmes alarmés par des cris de meurtre, et un grand bruit sur la côte, près du fond de la baie, à quelque distance de notre camp. J'armai sur-le-champ une chaloupe qui se hâta d'aller en connaître la cause. Elle revint bientôt avec trois soldats de marine et un matelot, qui furent aussitôt mis en prison, ainsi que quelques autres qui ne s'étaient pas

trouvés à leur poste. Ils furent punis le lendemain selon qu'ils le méritaient. Je ne découvris pourtant pas qu'ils eussent commis aucun autre délit, au moins ils ne voulurent rien avouer; je pense que les libertés qu'ils prirent avec les femmes occasionnèrent ce désordre. Quoi qu'il en soit, les Naturels furent tellement effrayés, qu'ils quittèrent leurs habitations au milieu de la nuit, et la terreur se répandit au loin sur la côte. O-Too, que j'allai visiter le matin, s'était enfui, ou plutôt s'était caché à plusieurs milles de sa demeure. Il me fit dire, par un ambassadeur, qu'il ne pouvait me donner audience. Ce fut avec beaucoup de peine que je parvins à lui parler. Il se plaignit du désordre de la nuit précédente. Il paraissait tout consterné; et sa mère, qui était présente à notre entrevue, avait les yeux remplis de larmes. Le roi se calma cependant peu-à-peu, et me pria de faire jouer de la cornemuse; cet instrument produisit un effet semblable à celui de la harpe de David, dont la douce harmonie charmait la tristesse, ou appaisait la colère de Saül.

Cette visite devant être la dernière, je voulus joindre un présent à mes adieux. J'offris, entr'autres choses à O-Too, trois moutons du Cap qu'il m'avait demandés quelques jours auparavant. Ce don, qui lui plut beaucoup, ne

pouvait lui être d'une grande utilité, car ces animaux étaient coupés, et on le lui fit remarquer. Cependant nos présens dissipèrent entièrement sa frayeur, et, dans sa joie, il envoya chercher trois cochons : l'un pour moi, un second pour le capitaine Furneaux, et l'autre pour M. Forster. Le dernier était fort petit; nous nous en plaignîmes, en l'appelant *ete*. Alors un Taïtien, pénétrant auprès du roi, se mit à lui parler à ce sujet avec beaucoup de chaleur et de fermeté. Nous crûmes d'abord qu'il combattait la générosité du prince; et, comme il emmena le petit cochon, nous crûmes notre opinion confirmée; mais nous reconûmes qu'un motif contraire l'animait : bientôt après son départ, le petit cochon fut remplacé par deux autres plus gros encore que le mien et celui du capitaine Furneaux.

Nous crûmes devoir récompenser tant de générosité, en donnant des outils de fer et d'autres marchandises aux spectateurs, qui, en retour, nous enveloppèrent de pièces d'étoffes. J'informai ensuite O-Too que je quittais l'île le lendemain : il en parut affligé, et m'embrassa à plusieurs reprises. Aussitôt nous revînmes à bord. Le soir, malgré les événemens de la nuit précédente, le docteur Sparmann et M. Forster voulurent faire encore une excursion dans l'in-

térieur du pays. Ils traversèrent une jolie colline, et descendirent dans une des premières vallées d'O-Parée, où ils remarquèrent un des plus beaux arbres du monde, auquel M. Forster donna le nom de *Barringtonia*. Ses fleurs nombreuses étaient plus larges que les lys, et parfaitement blanches, à l'exception des anthères des étamines, qu'un beau rouge cramoisi faisait ressortir. Les Naturels nomment cet arbre *uddoo*. Ils assurèrent que si l'on en brise le fruit, qui est une grosse noix, et qu'après l'avoir mêlé avec des poissons à coquilles, on le jette dans la mer, il enchante ou enivre les poissons pendant quelque tems, de manière qu'ils viennent à la surface de l'eau, et se laissent prendre à la main. Plusieurs plantes maritimes des climats du Tropique ont cette propriété, notamment les *cocculi indici*, qu'aux Indes Orientales on emploie à cet usage.

Ne voulant pas différer jusqu'à leur retour à bord l'examen d'une plante si extraordinaire, ces messieurs se retirèrent dans une petite maison construite de roseaux qu'entouraient des arbrisseaux odoriférans, et de très-jolis cocotiers. Le propriétaire eut l'attention de faire monter un jeune homme sur un des plus grands palmiers, afin qu'il cueillit des noix; ce qu'exécuta celui-ci avec beaucoup d'adresse. Il atta-

cha à ses deux pieds l'écorce dure d'une tige de bananier, de manière qu'il environnait l'arbre de toutes parts. Ce morceau d'écorce lui servait de point d'appui, tandis qu'il s'élevait avec ses mains, aidé par l'excroissance naturelle de l'écorce du palmier. On pense bien que des préseus reconnurent tant de soins officieux. Nos observateurs remontèrent ensuite la vallée, et gravirent une montagne escarpée. L'Indien qui les accompagnait s'étonna fort, quand il vit qu'épuisés de fatigue, ils s'asseyaient à chaque moment pour reprendre haleine. Il les suivait en respirant lentement, mais palpitant avec force, et tenant sa bouche ouverte. Ils essayèrent de ce moyen, que probablement la nature lui avait indiqué, et reconnurent qu'il valait mieux que les mouvemens fréquens et courts, qui ne donnent jamais une entière respiration.

Du sommet de cette colline, nos messieurs jouirent d'une vue délicieuse : ils apercevaient le récif qui environne Taïti, la baie où mouillaient les vaisseaux, une quantité innombrable de pirogues, et la plaine pittoresque de Matavai. L'île basse, appelée *Tedhuora*, en langue du pays, formait devant eux un petit banc circulaire de rochers, couverts de quelques palmiers, et par-derrrière l'immense Océan termi-

nait notre horizon. Le Taïtien leur indiqua la direction de toutes les îles voisines, qu'ils ne voyaient pas alors. Il dit quelles étaient leurs productions ; si elles étaient hautes ou basses, habitées ou seulement visitées par occasion. Tedhuora, dont je viens de parler, était du nombre de ces dernières : on y va pêcher dans la lagune.

Nos observateurs délibérèrent s'ils ne passeraient pas une nuit sur ces collines ; mais ils ignoraient le tems où les vaisseaux mettraient à la voile, et d'ailleurs ils manquaient de provisions. Leur guide les assura qu'ils ne trouveraient ni habitans, ni maisons, ni alimens sur les montagnes ; ils se décidèrent donc à redescendre, mais ils prirent pour revenir un chemin plus dangereux encore que celui par lequel ils étaient montés. Ils tombaient à chaque instant, et souvent il fallut qu'ils se laissassent glisser. Quand ils furent à mi-chemin de la descente, le Taïtien appela à grands cris de ses compatriotes qu'il voyait dans la vallée ; bientôt plusieurs Naturels accoururent apportant des noix de cocos ; ils avaient eu l'attention d'en laisser d'autres à quelque distance, de peur que les voyageurs ne se fissent mal, en buvant trop de lait tout d'un coup. Suivis de tous ces bons Insulaires, nos messieurs arrivèrent enfin au pied

de la montagne ; et , comme ils allaient traverser la plaine , un habitant qu'accompagnaient ses filles , âgées d'environ seize ans , les pressa de dîner chez lui ; ce qu'ils acceptèrent avec joie , quoiqu'il fallût retourner un peu sur leurs pas.

La maison de leur hôte était placée au haut d'une petite éminence où un ruisseau murmurait doucement sur un lit de cailloux ; des roseaux la fermaient de toutes parts. On étendit pour eux , dans un coin , une très-belle natte par-dessus de l'herbe sèche. Un grand nombre de parens de leur ami s'assirent à l'instant près d'eux ; et sa fille aînée , qui , par l'élégance de ses formes , la blancheur de son teint et l'agrément de ses traits , pouvait être mise au rang des beautés de Taïti , fit tous ses efforts , ainsi que ses jeunes compagnes , pour leur être agréable ; pour les délasser , elles leur frottèrent les bras et les jambes , et pressèrent doucement leurs muscles. Il paraît que cette opération facilite la circulation du sang , ou donne du ton aux muscles fatigués. Nos messieurs s'en trouvèrent fort bien. Le capitaine Wallis parle aussi de son efficacité (1) , pour l'avoir éprouvée. Osbeck , dans son *Voyage à la Chine* , dit

(1) Voyez tome I , page 228.

que les barbiers chinois s'en acquittent aussi avec beaucoup d'habileté. M. Grose, dans son *Voyage aux Indes Orientales*, donne de grands détails sur l'art de pétrir les membres. Cet auteur ingénieux cite même à ce sujet, dans *Martial* et dans *Sénèque*, des passages qui prouveraient que cet usage était connu des Romains :

*Percurrit agili corpus arte tactatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.*

Nos messieurs dînèrent de fort bon appétit, et après avoir passé une couple d'heures avec cette famille hospitalière et distribué beaucoup de présens, ils se remirent en marche. Ils virent, en traversant différens hameaux, les habitans réunis à l'ombre de leurs arbres fruitiers, jouissant de la beauté de l'après-dîner. Ils observèrent dans une maison un homme qui préparait une couleur rouge, destinée à teindre les étoffes. Ils apprirent que le suc jaune d'une petite espèce de figue, qu'on nomme *mattée* dans le pays, et le suc jaunâtre d'une sorte de fougère, d'une liane, ou de plusieurs autres plantes, simplement mêlés ensemble, forment ce cramoisi brillant. Nous avons dit ailleurs (1) com-

(1) Premier Voyage de Cook, tome II, page 98.

ment les femmes répandent cette couleur sur l'étoffe. Enfin ils arrivèrent à nos tentes, et renvoyèrent leur guide, qui leur avait donné toutes sortes de preuves d'attachement et de fidélité. Ce dernier point surtout est remarquable chez un peuple si enclin au vol; la conduite de ce jeune homme était d'autant plus estimable, qu'il avait souvent eu des occasions favorables de s'enfuir avec leurs clous, leurs couteaux, et même un de leurs fusils; il fallait à un Taïtien un grand fonds de probité pour résister à une pareille tentation.

Nos malades étant rétablis, nos futailles réparées, nos provisions faites, je résolus de ne pas différer plus long-tems à remettre en mer. On s'y prépara le 1^{er}. septembre. L'après-midi, M. Pickersgill, que j'avais envoyé deux jours auparavant à Attahourou, en rapporta les cochons qu'on lui avait promis; notre ami, le chef Pottatow, l'accompagnait avec sa femme et quelques autres personnes. M. Pickersgill avait aussi obtenu d'O-Amo deux autres cochons par échange. Il était allé dans la chaloupe jusqu'à Paparra, où il vit Obérea, nommée, dans les premiers Voyages, la Reine de l'Île. Elle paraissait avoir perdu ses dignités depuis le départ du capitaine Wallis: elle était pauvre et délaissée. Elle reconnut aussitôt M. Pickersgill, et

le combla de caresses. Ses premiers mots furent : *Earée mataou ina boa* ; (Earée a peur, vous ne pouvez pas avoir de cochons). Pour moi , ajouta-t-elle , je ne puis plus en offrir à mes amis. Son mari O-Amo , qui l'avait répudiée après le départ de M. Wallis , avait perdu sa souveraineté. Le lendemain , M. Pickersgill arriva à l'endroit où vivait le roi détrôné , avec son fils le jeune Terrideri , et sa concubine , qui était une des plus jeunes et des plus jolies femmes du pays. Cette belle personne donna un cochon à notre lieutenant. Accompagnée de quelques autres Taïtiennes , elle sauta dans notre chaloupe qui s'embarquait , et resta tout le jour avec nos gens , tandis que sa pirogue suivait pour la reconduire à terre. Pendant la traversée , elle montra une étrange curiosité , ce qui fit penser qu'elle voyait des Européens pour la première fois : elle douta qu'ils fussent formés *en tous points* comme ses compatriotes , et elle n'en fut convaincue que lorsqu'elle eut examiné nos gens à toutes les parties de leur corps sans exception.

Voici comment s'était passée l'entrevue entre Pottatow et M. Pickersgill. Le chef indien témoigna à ce dernier le desir de l'accompagner à Matavaï , pour faire une visite au capitaine Cook ; mais il demanda l'assurance de ne pas

être maltraité. M. Pickersgill l'assura qu'il serait très-bien reçu. Pour plus de sûreté, Pottatow tira de dessous son vêtement un petit panache de plume jaune, qu'il fit tenir à M. Pickersgill, tandis qu'il répéta la promesse que Toote (Cook) serait l'ami de Pottatow : il les enveloppa ensuite dans un morceau d'étoffe, et les mit sous son turban. Pottatow fut alors si persuadé de la bonne foi de ses amis, qu'aussitôt il marcha vers notre chaloupe, lui, ses femmes et plusieurs personnes de sa suite, portant deux cochons et une grande quantité d'étoffes. Arrivé au bord de l'eau, la foule qui le suivait le supplia instamment de ne pas se hasarder parmi les étrangers, plusieurs même s'attachant à ses pieds, tâchèrent de le retenir de force. Des femmes tout en larmes, s'écriaient que Toote le tuerait dès qu'il serait à bord; et un vieillard, qui paraissait être un ancien serviteur de la famille, le tira en arrière par un pan de son vêtement. Pottatow fut un instant ébranlé, mais retrouvant bientôt son courage, il repoussa doucement le vieillard, en disant à très haute voix : *Toote aipa matte te tayo* (Cook ne tuera pas ses amis), et il entra dans la chaloupe hardiment et avec un air de dignité qui frappa d'étonnement nos Anglais. C'était un des plus beaux hommes de l'île. Ses traits

avaient tant de douceur et de noblesse, que M. Hodges lui demanda sur-le-champ la permission de le peindre. La stature de son corps était d'une force surprenante; la circonférence d'une de ses cuisses égalait presque celle des reins d'un de nos plus gros matelots. L'ampleur de son vêtement, la blancheur et l'élégance de son turban, donnaient à sa figure une grace nouvelle, et son maintien courageux était d'autant plus remarquable, qu'il faisait un contraste frappant avec la timidité d'O-Too. Polatéhéra, sa première femme, était d'une taille et d'une stature non moins extraordinaire; on ne se lassait point d'admirer son port et sa démarche: lors de la relâche de l'*Endeavour*, en 1769, elle avait voulu être appelée la sœur du capitaine Cook (*tuaheine no Toote*); un jour qu'on lui refusa l'entrée au fort construit sur la pointe Vénus, elle terrassa la sentinelle, et se plaignit à son frère adoptif de l'injure qu'on lui avait faite.

Le vent devint favorable plus tôt que je ne l'avais espéré; je fus obligé de congédier nos amis, mais ils furent contents de notre accueil. Ils nous demandèrent, les larmes aux yeux et d'une manière caressante, quand nous reviendrions? nous leur répondîmes: dans sept mois. Quelques heures avant que nous missions à la

voile, un jeune homme, appelé Poréo, vint me prier de l'embarquer avec nous. J'y consentis, dans l'espoir qu'il pourrait nous être utile. Plusieurs autres s'offrirent de même; mais je les refusai. Poréo me demanda une hache et un clou de fiche pour son père, qui était alors à bord: je les lui donnai. Au moment de l'appareillage, il parut un instant indécis, et ne put s'empêcher de verser des larmes quand il vit la terre s'éloigner. Pour dissiper sa sombre rêverie, on le mena dans la grande salle. Il s'écria que sûrement nous voulions le tuer, et que son père pleurerait sa mort; plusieurs personnes se joignirent à moi pour le consoler; je l'assurai que je lui servirais de père: il nous répondit en nous serrant dans ses bras, et il passa tout à coup d'une extrême affliction à une extrême gaité. Au coucher du soleil, il soupa, et aussitôt après il se coucha sur le plancher; mais voyant que nous ne suivions pas son exemple, il se releva, et attendit que nous allussions nous-mêmes prendre du repos.

Dès que nous fûmes hors de la baie, je fis route vers l'île Huaheine, éloignée d'environ vingt-cinq lieues. Plusieurs de nos gens se plaignaient déjà des femmes de la baie de Matavaï. Ils avaient des symptômes, légers à la vérité, de maladie vénérienne. Le capitaine Wallis a

rejeté, comme un fait positif, sur M. de Bougainville, l'introduction de cette peste à Taïti. Le navigateur français, plus réservé, s'est contenté de dire, dans sa relation, qu'il ne savait pas si cette maladie y existait avant son arrivée. Cette dernière manière de s'énoncer est en effet plus convenable, et justifie l'un sans accuser l'autre (1). Toutes les femmes qui se prostituèrent à l'équipage du capitaine Wallis, pouvaient être saines, et les Naturels avaient même pu craindre de s'exposer à la vengeance de ces étrangers, s'ils leur communiquaient cette terrible contagion. Il paraît d'ailleurs qu'un vaisseau espagnol avait aussi abordé à Taïti, et il faut observer encore qu'il existe chez ces Insulaires plusieurs espèces de lèpre, entr'autres, *l'éléphantiasis*, qu'on a pu confondre avec le mal vénérien.

Nous aperçûmes Huaheine, le 3, au matin. Nous courûmes aussitôt sur le havre d'Owharre. Dès que nos bâtimens furent en sûreté, je débarquai avec le capitaine Furneaux, et nous fûmes très-accueillis des Insulaires. Ils échangeaient des cochons, des volailles, des chiens et des fruits, contre des haches, des clous et des

(1) Ce passage est de M. Forster.

verroteries. J'appris que mon vieil ami O-Réo, le chef de l'île, vivait encore, et qu'il s'empres-
sait de venir à notre rencontre.

Un golfe profond sépare Huaheine en deux péninsules. Ses collines sont moins élevées que celles de Taïti; mais leur aspect annonce des traces volcaniques. Au lever du soleil, nous contemplâmes plusieurs autres des îles de la Société, Uliéta, Otaha et Bolabola. Celle-ci est surmontée d'un pic, dont le sommet présente le cratère d'un volcan. La circonférence de toute l'île n'a que sept ou huit lieues. L'un des Natures, qui vint à notre bord, avait une hernie d'un volume effrayant, qui ne paraissait pas l'incommoder beaucoup; car il grimpa avec une extrême agilité. Ces Insulaires parlaient la même langue, avaient les mêmes traits, et s'habillaient des mêmes étoffes d'écorce d'arbres que les Taïtiens. Ils nous vendirent, entr'autres choses, une douzaine de très-gros coqs, d'un joli plumage; mais ils ne nous apportèrent aucune poule.

Notre ami Poréo vint à terre avec nous. Il avait un habit et de longues culottes de toile. Il portait ma poire à poudre et mon gibier. Il dit qu'il désirait passer pour un de nos gens. En conséquence, il ne parla jamais taïtien; mais il marmottait des mots inintelligibles qui en im-

posaient à la multitude. Pour augmenter l'illusion, il ne voulait pas qu'on l'appelât du nom taïtien de Poiéo, et il en demanda un anglais. Les matelots lui donnèrent aussitôt celui de *Tom*, qui lui plut extrêmement. Nous ne pouvions nous imaginer quel était son but en prenant ce déguisement. Peut-être se croyait-il un personnage plus important sous le costume d'un matelot anglais, que sous celui d'un Taïtien d'une naissance commune.

Le lendemain, tandis que nos échanges se continuaient selon nos desirs, j'allai avec le capitaine Furneaux et M. Forster, faire une première visite à O-réo. Un des Insulaires nous servit de guide; mais il ne nous fut pas permis de sortir de la chaloupe avant de nous être prêtés au cérémonial qui se pratique ordinairement en pareille occasion. Notre bateau s'arrêta devant la maison du chef qui était située près de la côte, et l'on nous apporta aussitôt, les uns après les autres, et avec différentes simagrées d'usage, cinq petits bananiers, arbres qui sont leurs symboles de paix; trois petits cochons, dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de cocos; accompagnèrent les trois premiers présents; un chien fut joint au quatrième: chacun avait son nom particulier, et un sens un peu trop obscur pour que nous l'entendissions.

Enfin, notre ami m'envoya l'inscription gravée sur une plaque d'étain, que je lui avais laissée en 1769; elle était dans le même sac où je la plaçai alors, avec une pièce fausse de monnaie anglaise et quelques grains de verre; ce qui prouvait avec quel soin il avait conservé le tout. Quand les présens furent à bord, notre guide, qui se tenait toujours près de nous, nous pria d'orner trois petits bananiers, de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, etc., ce que nous fîmes à l'instant. Prenant alors en main les bananiers ainsi décorés, nous débarquâmes, et l'on nous conduisit vers le chef à travers une foule immense rangée en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef, puis on nous ôta des mains nos bananiers, et on les posa devant lui l'un après l'autre, ainsi qu'on nous les avait offerts. L'un était pour le dieu ou *Eatoua*; le second, pour *l'earée* (le roi); le troisième était une offrande à *Tiyo* (l'amitié.)

Je voulais ensuite aborder le roi, mais on me dit qu'il allait lui-même s'avancer. Il vint effectivement se jeter à mon cou. Toute étiquette était bannie, des larmes coulaient sur ses joues vénérables, et il se livra à toute l'effusion de sa tendresse. Il me présenta ensuite à ses amis, auxquels je fis des présens. J'offris à O-Réo ce que

j'avais de plus précieux ; je le regardais comme un patriarche. Il me donna en retour un cochon, une grande quantité d'étoffes, et me promit de pourvoir à tous nos besoins. On verra qu'il tint sa parole. Nous prîmes enfin congé de lui, et nous retournâmes à bord. Peu après, M. Pickersgill revint aussi avec quatorze cochons. Les échanges sur la côte, et le long du vaisseau, nous en procurèrent à peu près autant, et en outre des volailles et des fruits. Ces cochons étaient les animaux les plus stupides de leur espèce, mais leur chair était exquise.

Notre vieil ami vint me voir le lendemain 5, dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans. Il m'apporta encore des provisions ; et, de mon côté, je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présens. Sa généreuse prévoyance était infatigable : il portait l'attention jusqu'à m'envoyer régulièrement chaque jour, pour ma table, les meilleurs de ses fruits, avec des racines tout apprêtées. De son côté, le lieutenant Pickersgill rassembla cent trente-huit cochons.

MM. Forster et Sparmann se rendirent par terre à la maison d'O-Réo. Dans cette promenade, ils virent un grand nombre de cochons, de chiens et de volailles. Les poules couraient

à leur gré au milieu des bois, et se juchaient sur des arbres fruitiers. Les cochons erraient aussi en liberté; mais de vieilles femmes en prenaient des soins particuliers: une d'elles en nourrissait un petit avec une pâte aigrelette et fermentée de fruits à pain, appelée *mahei*; elle avait la patience de lui présenter un appât pour saisir l'occasion de lui jeter elle-même les boulettes dans le gosier. Tous étaient ainsi nourris et caressés par les femmes. Nos messieurs furent témoins d'un exemple plus ridicule encore d'affection pour les animaux. Une femme peu âgée présentait ses mamelles pleines de lait à un petit chien accoutumé à la têter. Ce spectacle les surprit, et ils ne purent s'empêcher de témoigner le dégoût qu'il leur inspirait; mais ils reconnurent ensuite que cette femme, qui avait perdu ses enfans, avait recours à cet expédient pour dessécher ses mamelles. Les Américaines qui ont trop de lait, employent le même moyen, et cet usage exista autrefois en Europe. Les chiens de toutes ces îles sont courts: leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul; ils ont la tête large, le museau affilé, les yeux très-petits, les oreilles droites, les poils un peu longs, lisses, durs et de différentes couleurs; mais ils sont plus communément blancs et bruns. Ils aboyaient rarement, mais

ils grondaient quelquefois , et montraient pour les étrangers beaucoup d'aversion.

Nos messieurs remarquèrent quelques-uns des oiseaux qu'ils avaient déjà vus à Taïti , entr'autres, un martin-pêcheur au ventre blanc et un héron gris. Quelques Insulaires attachent une idée religieuse à ces oiseaux : ils les appellent *eatoos*, nom qu'ils donnent à leurs dieux. Le plus grand nombre cependant les voyait tuer sans donner de marques de mécontentement, et engageaient même nos chasseurs à les en délivrer. Il nous serait difficile d'expliquer cette contradiction, ainsi que plusieurs autres relatives aux institutions civiles, politiques et religieuses de ces peuples. Nous ne sommes restés que peu de tems parmi eux, et nous n'avions qu'une connaissance très-imparfaite de leur langage. Il est cependant certain qu'ils ne placent pas ces oiseaux au nombre de leurs dieux, car ils reconnaissent que les divinités sont invisibles; mais j'avoue en même tems que ce nom d'*eatoos*, par lequel ils les désignent, suppose en eux pour ces volatiles, un sentiment bien différent de toutes les idées simplement superstitieuses que les vieilles femmes d'Angleterre attachent aux hirondelles et à quelques autres oiseaux.

 CHAPITRE IX.

HABITANS d'Huaheine. — Attentat commis contre la personne de M. Sparmann. — Douleur d'O-Réo à cette nouvelle. Il se livre au pouvoir des Anglais. — Vaine désolation de ses sujets. Recherche du coupable. — Départ. — Embarquement d'Omaï. — Relâche à Uliétea.

MESSIEURS Forster et Sparmann arrivèrent à midi à la maison d'O-Réo. Ils le trouvèrent entouré d'un grand nombre des principaux personnages de l'île. Ces Insulaires ressemblent parfaitement aux Taïtiens, mais les femmes ne sont ni plus blanches, ni plus belles, ainsi qu'on l'a prétendu dans les premiers Voyages. Elles ne demandaient pas avec autant d'importunité des grains de verre et des présens; elles n'étaient pas non plus si empressées d'accorder leurs faveurs aux nouveaux venus. Quelques-unes cependant, à notre débarquement et à notre départ, prirent des postures lascives, mais avec une sorte de réserve, si on les compare à cette *Ooratooa* qui, lors de notre première arrivée à Taïti, levait ses vêtemens depuis les genoux

jusqu'à la ceinture. Les habitans d'Huaheine sont aussi moins hospitaliers. Ils nous regardaient avec indifférence. Ils ne connaissent presque pas l'usage taïtien des présens réciproques ; dans nos excursions, ils ne nous fatiguaient point de leur présence. L'explosion et les effets de nos armes à feu ne les frappaient ni de crainte ni de surprise.

Ils ne nous donnèrent pas toujours des marques de bienveillance et de bon naturel. Un habitant accompagna le docteur Sparmann dans une de ses promenades, et lui montra beaucoup de fidélité ; mais plusieurs autres ne pouvaient nous inspirer trop de méfiance. Le 6 au matin, je me rendis à terre, et j'appris qu'un Insulaire s'était comporté envers nos gens avec insolence et malhonnêteté. On me montra cet homme tout barbouillé de rouge et complètement équipé de son accoutrement de guerre ; il tenait une massue dans chaque main ; comme il menaçait avec ces deux armes à la fois, je les lui arrachai, mais il fallut pour cela me battre avec lui, et enfin tirer mon épée : je les brisai devant ses yeux, et le forçai d'abandonner la place. Tous ses compatriotes convinrent que c'était un méchant homme, et qu'il n'avait que ce qu'il méritait.

M. Sparmann ayant imprudemment pénétré

seul dans l'intérieur du pays, deux Naturels l'invitèrent à s'avancer plus loin. Ils lui firent plusieurs protestations d'amitié ; mais, profitant d'un moment où il n'était pas sur ses gardes, ils arrachèrent de sa ceinture une dague, la seule arme dont il se fût muni, et ils lui en donnèrent un coup sur la tête, à l'instant où il se baissait pour s'armer d'un caillou.

Ce coup le jeta à la renverse ; ils lui déchirèrent une veste de satin noir, et enlevèrent par lambeaux une partie de ses vêtemens. Il parvint cependant à se débarrasser de leurs mains, et s'enfuit vers la grève ; mais des ronces embarrassèrent ses pieds, et les Indiens l'atteignirent. Ils lui assenèrent alors, sur les tempes et sur les épaules, un grand nombre de coups qui l'étourdirent. Ils lui relevèrent sa chemise sur la tête ; et, comme des boutons la retenaient aux poignets, ils se préparaient à lui couper les mains : heureusement il ouvrit la manche avec ses dents, et les voleurs prirent la fuite avec leur butin. Deux Naturels le voyant ainsi dépouillé, le couvrirent aussitôt de leurs vêtemens d'étoffes, et le menèrent à la place du marché, où se trouvait un grand nombre d'Insulaires.

Tous s'enfuirent dès que M. Sparmann parut. Le docteur m'ayant informé de ce qui lui était

arrivé, je rappelai les Indiens, et les assurai que je ne me vengerais point sur les innocens; mais j'allai sur-le-champ me plaindre à O-Réo de cet outrage, et j'emmenai l'homme qui était revenu avec M. Sparmann, afin qu'il appuyât mon témoignage. Dès que le chef eut entendu les détails de cette affaire, il pleura et poussa des cris de douleur. Il fit ensuite des reproches amers à son peuple; et, autant que nous pûmes le comprendre, il leur représenta de quelle manière amicale je l'avais traité dans ce voyage, ainsi que dans le précédent. Il se fit répéter quels objets on avait volés à M. Sparmann, promit de ne rien négliger pour les retrouver, et se levant, il me pria de l'accompagner à mon bateau. Ses sujets craignirent pour sa sûreté; ils employèrent toutes sortes de raisonnemens pour le détourner d'un dessein qui leur semblait téméraire. Il entra cependant sur mon bord, malgré toutes leurs prières affectueuses. M. Forster offrit de rester à terre comme ôtage. Le chef s'y opposa, et se contenta de prendre un de ses parens avec lui.

Dès que les Insulaires virent leur chef bien-aimé absolument en mon pouvoir, ils jetèrent un grand cri. Un chagrin inexprimable était peint sur toutes les figures : tous fondaient en larmes, se répandaient en instances, en suppli-

cations ; ils tentèrent même d'employer la force pour l'arracher de nos mains. Je souffrais de les voir dans une si cruelle inquiétude ; je joignais mes prières aux leurs , tout fut inutile : O-Réo insista pour que je m'embarquasse près de lui ; et lorsque j'eus cédé , il donna l'ordre de prendre le large. Sa sœur , aussi courageuse que lui , fut la seule personne qui ne s'opposa point à son départ. Comme son intention était de poursuivre les voleurs , nous marchâmes par eau aussi loin que la côte le permit. Ayant débarqué , nous entrâmes dans l'intérieur des terres , et nous parcourûmes quelques milles. O-Réo nous servait de guide , et questionnait tous ceux qu'il rencontrait. Il nous fit donner un léger rafraîchissement de noix de cocos , à une maison sur le bord du chemin , et voulut poursuivre sa route ; je m'y opposai , craignant qu'il ne nous conduisît à l'extrémité la plus éloignée de l'île : les bagatelles volées ne valaient pas la peine que nous prenions. Je le priai seulement d'envoyer secrètement quelques Insulaires à la recherche des voleurs , car je reconnus qu'ils étaient si bien instruits de notre marche , qu'en les suivant à l'autre bout de l'île , il nous eût été difficile même de les apercevoir.

D'ailleurs , je me proposais d'appareiller le lendemain matin , et cette perquisition nous causait

un grand tort en arrêtant toute espèce de commerce. Il était donc indispensable de retourner sur nos pas. Nous trouvâmes, en arrivant à notre bateau, la sœur d'O-Réo et plusieurs autres Insulaires, qui s'étaient rendus par terre au rivage. Sur-le-champ, nous partîmes pour le vaisseau, sans même proposer au chef de nous accompagner; mais il persista dans la résolution de nous suivre, et se rembarqua avec nous, malgré l'opposition et les prières de ses sujets. Sa sœur imita son exemple; il ne fut pas arrêté par les larmes et les supplications de sa fille. Cette jeune personne, âgée d'environ seize ou dix-huit ans, dans l'accès de sa douleur, se faisait des blessures à la tête avec des coquilles, et sa mère fut obligée de les lui arracher des mains.

Le chef accepta notre dîner, et s'assit à notre table. Je payai ensuite, par mes libéralités, la confiance qu'il avait eue en moi, et je le mis à terre, ainsi que sa sœur, au milieu de son peuple qui l'attendait avec impatience, et qui pleura de joie en revoyant son roi; plusieurs de ses sujets l'embrassèrent dans les transports de leur allégresse. Tout respirait alors la paix et le contentement. La foule accourait de toutes parts avec des provisions. On nous apporta la dague de M. Sparmann avec un pan de son habit, et l'on nous assura que nous recevriions le reste le len-

demain. Différens objets qu'on avait aussi volés à quelques-uns de nos officiers, nous furent de même rapportés.

Ainsi se termina cette journée tumultueuse, qui prouve que les droits de l'amitié sont sacrés parmi ces peuples. Les torts de quelques individus ne peuvent faire supposer une intention généralement reprehensible : dans toutes les sociétés, il se trouve des caractères vicieux. La majorité de ces Insulaires expia la faute des coupables, et reconnut, ainsi que le chef, qu'ils avaient violé les droits de l'hospitalité : nous étions, O-Réo et moi, de véritables amis; nous avons accompli toutes les cérémonies en usage dans le pays; il lui semblait que personne ne pouvait briser un lien si respectable. Il me parut que c'était là son grand argument, lorsqu'il refusait de céder aux sollicitations de ses sujets. Voici en substance ce qu'il leur disait : «O-Réo (c'est ainsi qu'il m'appelait toujours) et moi, sommes amis; je n'ai rien fait pour perdre son affection, pourquoi n'irais-je pas avec lui?» Certes, il n'avait rien à craindre en effet. Je n'avais pas dessein de lui faire aucun mal, ni de le retenir un moment de plus qu'il ne voudrait rester; mais lui et ses snjets étaient excusables d'ignorer mes intentions. Ceux-ci voyaient bien que, dès qu'une fois leur chef serait en mon

pouvoir, toutes les forces de l'île ne suffiraient pas pour l'en arracher, et qu'il leur faudrait me donner, pour sa rançon, tout ce qu'il me plairait d'exiger. Ils avaient donc de justes raisons d'inquiétudes pour sa sûreté et pour la leur.

Le matin du 7, tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai, avec le capitaine Furneaux et M. Forster, faire une visite d'adieu à O-Réo. Nous lui offrîmes en présent des choses utiles. Je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déjà si bien conservée, et j'y ajoutai une autre petite planche de cuivre sur laquelle étaient gravés ces mots : *Les vaisseaux de Sa Majesté Britannique la Résolution et l'Aventure mouillèrent ici en septembre 1773.* Je renfermai le tout dans un sac; il me promit d'en prendre soin, et de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Nous nous quittâmes en nous donnant des marques d'un véritable attachement. O-Réo ne nous parla pas, dans cette entrevue, des habits de M. Sparmann; à peine fûmes-nous de retour à bord, qu'il vint me dire que les voleurs étaient pris, et qu'il désirait que nous allassions à terre, ou pour les punir, ou pour être témoins de leur châtement; mais cela était impossible, la *Résolution* se mettait sous voile, et l'*Aventure* était déjà hors du havre. Le chef nous accompagna plus d'une

demi-lieue en mer ; il me fit encore de tendres adieux : il s'en alla sur une pirogue , manœuvrée par un seul homme et par lui-même : toutes les autres étaient parties. Je regrettai de n'avoir pu voir de quelle manière ils punissent les coupables.

Avant de quitter cette île , le capitaine Furneaux consentit de recevoir sur son bord un jeune homme nommé Omaï , natif d'Uliétea , où il avait eu quelques biens que les Insulaires de Bolabola venaient de lui enlever. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien , qui ne pouvait , selon moi , donner une idée juste des habitans de ces îles heureuses. Les Naturels du premier rang sont beaucoup plus beaux et plus intelligens ; ils ont aussi un meilleur maintien que la moyenne classe du peuple. Cependant , bien qu'Omaï eût un teint plus rembruni que les éarées et les bourgeois , qui , comme dans tous les autres pays , mènent une vie plus voluptueuse et sont moins exposés à la chaleur du soleil , je ne sais pas si aucun autre Naturel eût donné , par sa conduite , une satisfaction plus générale. Il a une très-bonne tête , de la pénétration , de la vivacité et des principes honnêtes. Son maintien intéressant le rendit agréable à la meilleure compagnie de Londres. Un noble orgueil lui apprit à éviter la société des personnes

d'un rang inférieur. Comme tous les jeunes gens, il est soumis à l'empire des passions, mais il a trop de jugement pour s'y livrer avec excès. Je ne lui crois point de répugnance pour le vin et les liqueurs fortes : s'il se trouvait dans un repas où celui qui boirait le plus serait le plus accueilli, je pense qu'il tâcherait aussi de mériter des applaudissemens ; mais il a heureusement remarqué que le bas peuple seul boit immodérément ; et comme il a étudié avec soin les manières, les inclinations et la conduite des personnes de qualité qui l'honoraient de leur protection, il s'est montré sobre et retenu. Je n'ai pas ouï dire que, pendant les deux années qu'il a passées en Angleterre, il se soit une seule fois pris de vin.

Aussitôt son arrivée à Londres, le comte Sandwich, premier lord de l'Amirauté, l'emmena à Kew, où il le présenta au roi, qui l'accueillit avec bonté. Omai conçut dès-lors, pour cet aimable prince, un sentiment profond de reconnaissance et de respect, et je suis certain qu'il le conservera toute sa vie. Il a été fêté par la première noblesse d'Angleterre, et jamais on n'a eu la plus légère occasion d'avoir pour lui moins d'estime. Milord Sandwich, M. Banks et le docteur Solander, ont été ses principaux protecteurs : ces deux derniers s'acquittaient de leur dette personnelle, envers un habitant des îles de la mer du Sud, et le premier lord de

l'Amirauté avait sans doute cru devoir se charger de la reconnaissance de tous les navigateurs anglais qui ont été accueillis dans cette contrée hospitalière. Il est à remarquer que, bien qu'Omaï ait vécu en Europe dans un cercle continuel d'amusemens, son retour dans sa patrie n'a jamais cessé d'être son plus doux espoir : il n'était pas impatient de partir, mais plus le moment s'en approchait, plus il montrait de contentement. Il s'est embarqué avec moi sur la *Résolution* à mon troisième Voyage. Il est parti comblé de présens, pénétré de reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'on a eues pour lui, et après avoir subi avec succès l'inoculation de la petite-vérole (1).

Lorsqu'il partit de Huaheine, il paraissait un homme de basse extraction : il n'osait aspirer à ma compagnie, et préférait celle de l'armurier et des matelots. Mais quand il fut arrivé au Cap, où je l'habillai à l'européenne, et le présentai aux personnes de distinction, il déclara qu'il n'était pas *towtow*, nom que l'on donne chez

(1) Omaï a été en cela plus heureux que son compatriote Aotourou, qui, amené en France par M. de Bougainville, y avait reçu à peu près la même éducation et qui a succombé à cette même maladie, comme il retournait dans son pays natal.

lui à la dernière classe du peuple, et il prit le titre d'*houà*, ou officier du roi. On a imaginé mille histoires fabuleuses sur cet Indien. On a dit entre autres qu'il était *prêtre du soleil*, sacerdoce qui n'a jamais existé dans son île. Il a passé pour très-stupide chez les uns, pour très-intelligent chez les autres. La langue de son pays n'ayant point de consonnes sifflantes, et terminant tous les mots par une voyelle, n'avait pas disposé son organe à la prononciation anglaise. On a fort injustement regardé ce manque d'habitude comme un défaut physique. Il a d'ailleurs imité facilement les manières polies de la cour, et montré beaucoup d'esprit et d'imagination. Pour donner une idée de son intelligence, il suffit sans doute de dire qu'il a fait des progrès étonnans dans le jeu d'échecs.

L'extrême quantité d'objets qui, tous à la fois, frappèrent ses sens, l'empêchait de songer à ce qui pouvait être utile à ses compatriotes ou à lui-même. Il n'a pu embrasser, d'une vue générale, tout notre système de civilisation, et en détacher ce qui était applicable au perfectionnement de son pays. Sans cesse entraîné de jouissance en jouissance, il manquait de tems pour penser à l'avenir; et, comme il n'avait pas le génie ou les talens supérieurs de Tupia, son entendement a fait peu de progrès. Ce qu'on

aura peine à croire, c'est qu'il n'a jamais formé le moindre desir de s'instruire de notre agriculture, de nos arts et de nos manufactures; il faut dire aussi que personne n'a cherché à exciter en lui ce goût utile. Il a prouvé, lors de son départ, que toutes les scènes de débauche dont il avait été le témoin, n'avaient pas corrompu les bonnes qualités de son cœur. Il a emporté toutes sortes d'habits, d'ornemens et de bagatelles; enfin, tout ce qu'inventent chaque jour nos besoins factices. Son jugement était encore dans l'enfance: comme les enfans, il desirait tout ce qui l'amusait et produisait sur lui des effets inattendus. C'est pour satisfaire ses goûts puérils qu'on lui a donné une orgue portative, une machine électrique, une cotte de mailles et une armure complète. Si nous ne renvoyons pas à sa patrie un citoyen parfaitement imbu de nos connaissances les plus précieuses, au moins pouvons-nous espérer que les Insulaires de Taïti nous devront quelques avantages dans la possession des différens animaux domestiques que leur portent ceux de nos vaisseaux qui partent pour de nouvelles découvertes. L'utilité des bœufs, des vaches et des moutons ajoutera peut-être à leur aisance et à leur bonheur.

Aussitôt le départ du chef, nous fîmes voile pour Uliétea, où je projetais de rester quelques

jours. Nous arrivâmes en travers du havre d'Ohamanéno, à la fin du jour. Dès que les Naturels de ce dernier pays nous virent à l'ancre, une foule de pirogues, chargées de cochons et de fruits, nous entourèrent. Nous refusâmes les cochons, parce que nous en avions plus que les bâtimens ne pouvaient en contenir. Il fallut cependant en accepter plusieurs, parce que les Naturels les plus distingués, qui en avaient amené de petits, avec du poivre, ou de la racine d'éavao, et de jeunes bananiers, les montaient de force dans la *Résolution*, ou, si nous refusions de les prendre à bord, les déposaient malgré nous dans nos chaloupes.

J'ai oublié de dire qu'à Huaheine on s'était beaucoup informé de Tupia; mais ici chaque Insulaire demandait de ses nouvelles, et voulait savoir comment il était mort. L'île d'Uliétea, que l'on nomme aussi *O-Raietéa*, ressemble beaucoup à celle de Taïti: elle est environ trois fois plus grande qu'Huaheine; ses plaines sont beaucoup plus larges et ses collines plus élevées. Un chef, appelé Oruwherra, natif de l'île voisine de Bolabola, vint à bord sur une pirogue; il était robuste, mais il avait les mains très-petites, les bras tatoués de figures bizarres, et en outre de grandes raies noires transversales sur la poitrine, le ventre et le dos: ses

reins et ses cuisses étaient absolument noirs; il tenait des branches vertes, et il offrit à M. Forster un petit cochon que plusieurs personnes de l'équipage avaient déjà dédaigné d'accepter. Dès qu'il eut reçu en retour quelques outils de fer, il s'en retourna à terre, et renvoya bientôt à son nouvel ami une seconde pirogue chargée de noix de cocos et de bananes. Ses domestiques ne voulurent emporter aucun présent. Nous fûmes très-sensibles à cette marque de bonté.

L'après-midi, un second chef de la même île vint à bord, et changea de nom avec M. Forster. Il s'appelait *Hérea*; c'était un homme remarquable par son extrême corpulence. Il n'avait pas moins de cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, et une de ses cuisses en avait trente-un trois-quarts. Il faut expliquer comment ces deux chefs, originaires de Bolabola, pouvaient avoir de l'autorité et des possessions à Uliétea.

On lit, dans mon premier Voyage, qu'O-pooni, roi de Bolabola, avait conquis les îles d'Uliétea et d'Otaha, que renferme le même récif, et celle de Mowrua, qui est située à environ quinze lieues à l'ouest. Les guerriers qui servirent sous lui reçurent de très-vastes possessions pour leur récompense, et un grand nombre de ses sujets s'établirent dans les îles

conquises. Oo-Ooroo, roi d'Uliétéa, fut cependant conservé sur le trône, mais on borna son pouvoir au district d'Oopoa. Opooni, ayant placé à Otaha un vice-roi nommé Boba, qui était son proche parent, la plupart des Naturels s'étaient retirés à Huaheine et à Taïti, préférant un exil volontaire à la honte de se soumettre au conquérant, et nourrissant l'espoir de délivrer un jour leur pays. Il paraît que ce motif engagea Tupia et Omaï, tous deux originaires d'Uliétéa, à s'embarquer sur nos vaisseaux. Ils ont toujours témoigné l'un et l'autre le desir de se procurer une grande quantité d'armes à feu. Tupia aurait peut-être exécuté son plan; mais Omaï n'avait pas assez de pénétration pour acquérir une idée complète de nos guerres, et en faire profiter ses compatriotes. Cependant, ce projet de soustraire son pays au joug du peuple de Bolabola, remplissait tellement sa pensée, qu'il a souvent dit en Angleterre que si nous ne l'aidions pas dans son entreprise, il empêcherait ses compatriotes de nous fournir des rafraîchissemens.

Le lendemain, nous fîmes une visite de cérémonie à O-Réo, chef de cette partie de l'île. Nous le trouvâmes assis dans sa maison au bord de l'eau. Il nous reçut avec beaucoup de cordialité, et témoigna du contentement de me revoir. Il me demanda la permission de changer

de nom , et j'y consentis. Il me parla de Tupia , et de tous nos messieurs de la première expédition , dont il se rappela fort bien tous les noms. Nous nous fîmes l'un à l'autre divers présens. Ce chef était d'une taille moyenne , mais très-gras. Sa physionomie était pleine d'esprit ; homme franc et sans façon , il badinait et riait avec nous du meilleur cœur du monde : sa femme était âgée , mais son fils et sa fille ne paraissaient avoir que douze ou quatorze ans ; celle - ci était très-blanche , et avait des manières extrêmement engageantes. Lorsque sa voix douce et agréable sollicitait quelque chose , il était impossible de lui rien refuser.

Le bas peuple nous témoigna plus de familiarité et de confiance qu'à Huaheine. L'après-midi , M. Forster tua des martins-pêcheurs , et comme je me promenais avec O-Réo et sa famille , nous le rencontrâmes au moment où il venait de tirer le dernier. Le chef ne remarqua pas l'oiseau qu'il tenait à la main ; mais sa fille déplora la mort de son Eatua , et s'enfuit. Sa mère et la plupart des femmes qui l'accompagnaient , parurent aussi affligées de cet accident. Le chef , en montant sur son bateau , nous supplia d'un air fort sérieux de ne pas tuer les martins-pêcheurs et les hérons de son île ; mais il nous per-

mit en même tems de tirer tous les autres oiseaux. Nous n'avons pu découvrir le motif de leur vénération pour ces deux espèces particulières.

CHAPITRE X.

SPECTACLES dramatiques d'Uliétea. — Malice faite à une Indienne. — Alarme des Insulaires. — Fuite de Poréo. Haiva de l'île d'Otaha. — Départ. — Embarquement d'Ædidée. — Quelques nouveaux détails sur toutes les îles. — Erreur rectifiée, concernant les femmes.

LE 10, après le déjeuner, le chef fit représenter pour nous un *haiva*, ou drame du pays. L'orchestre était composé de trois tambours; il y avait sept acteurs, et une actrice, qui était la fille du chef. La seule partie amusante de la pièce fut un vol exécuté fort adroitement par deux personnes. Prises sur le fait, elles combattirent contre un double nombre de gardes, qui cependant furent repoussées, et laissèrent les larrons emporter leur butin en triomphe. Je m'attendais à un tout autre dénouement; car on m'avait dit en entrant qu'on devait jouer *Teto* (c'est à dire *le Voleur*), et j'avais compris que le vol serait puni de mort, ou au moins d'une bonne bastonnade, châtiment qu'ils infligent pour ce délit.

Le soir, en nous promenant, nous apprîmes

des Insulaires, qu'à l'ouest d'Huaheine, et à peu de distance, gisent neuf petites îles, dont deux sont inhabitées. M. Forster fils se rendit à l'une d'elles, et y trouva plusieurs nouvelles plantes dans les vallées; du reste, il n'y découvrit rien de fort remarquable. A son retour, il débarqua à l'aiguade, et rencontra un petit *tou-papou*, ou hangar, sous lequel un cadavre était exposé sur des tréteaux : un bocage épais de différens arbres touffus l'environnait de tous côtés. Ce mort était là dans une sorte d'abandon assez extraordinaire. M. Forster ne fut pas moins surpris de voir tout autour le terrain jonché de crânes et d'ossements.

Je reçus le 11, dès le grand matin, la visite d'O-Réo, et de son fils, jeune homme d'environ douze ans. Ce dernier m'amena un cochon et des fruits. Je lui donnai une hache, une chemise, et quelques autres présens de ce genre, qui lui inspirèrent beaucoup d'orgueil. Après dîner, Oo-Ooroo, le principal chef de l'île, me fit une visite, et nous fut présenté par O-Réo. Le lendemain, nous eûmes encore un spectacle dramatique. Ces peuples aiment passionnément ces divertissemens. La pièce se joua sur un terrain d'environ vingt-cinq verges de long et de dix de large, renfermé entre deux édifices parallèles. L'un était un bâtiment spacieux, capa-

ble de contenir une grande multitude de spectateurs, et l'autre n'était qu'une hutte étroite que soutenait une rangée de poteaux, elle était ouverte d'un côté, mais parfaitement fermée d'ailleurs avec des nattes et des roseaux. L'un des angles était natté de toutes parts : c'est là que s'habillaient les acteurs. Toute la scène était tapissée de trois larges nattes bien travaillées, et dont les bords étaient rayés en noir. Dans la partie ouverte de la petite hutte, étaient placés trois tambours de diverses dimensions, c'est-à-dire trois troncs de bois, creusés et couverts d'une peau de goulou, que quatre ou cinq hommes battaient sans cesse de leurs doigts seulement et avec une adresse étonnante. Nous étions depuis quelque tems assis à l'amphithéâtre parmi les plus belles femmes de l'île, quand les actrices parurent. L'une était Poyadua, fille du chef O-Réo; l'autre était remarquable par les graces de sa taille, l'agrément de ses traits, et surtout par la fraîcheur de son teint. Leur costume différait beaucoup de leur habillement ordinaire : il consistait en une pièce d'étoffe brune de la fabrique du pays, ou de drap bleu européen, serré avec soin autour de la gorge; une espèce de panier, ou vertugadin, recouvert de quatre bandes d'étoffes, alternativement rouges et blanches, était placé sur leurs hanches, d'où

tombait, jusqu'aux pieds, une toile blanche formant un ample jupon, qui traînait de tous côtés à terre. Le cou, les épaules et les bras, étaient découverts; mais elles avaient sur la tête une espèce de turban, haut d'environ huit pouces, et fait de plusieurs tresses de cheveux, qui, roulées en cercle les unes sur les autres, s'élargissaient vers le sommet : au milieu de cette coiffure, était une cavité profonde remplie d'une quantité prodigieuse de fleurs odorantes de *gardenia*, ou de jasmin du Cap : tout le devant du bonnet était embelli de trois ou quatre rangs de petites fleurs blanches, disposées en étoiles, et qui, sur leurs cheveux très-noirs, produisaient le même effet que des perles.

Elles se mirent à danser au son des tambours, et guidées, probablement, par un vieillard qui dansait avec elles en chantant. Leurs attitudes et leurs gestes, fort variés, allaient quelquefois jusqu'à l'obscénité; mais ils n'étaient pas de cette indécence grossière que les chastes yeux des Anglaises contemplent à l'Opéra. Le mouvement de leurs bras était extrêmement gracieux, et l'action continuelle de leurs doigts avait quelque chose de très-élégant : ce qui déranga nos idées de grace et d'harmonie, c'était leur bizarre coutume de tordre la bouche. Elles la contournaient d'une si-étrange manière, qu'il nous fut impossible



Cette danseuse dont le teint frais avait été.....

de les imiter. C'étaient de véritables mouvemens convulsifs.

Elles dansèrent environ dix minutes, et se retirèrent ensuite dans la partie de la maison où elles s'étaient habillées; alors cinq hommes revêtus de nattes prirent leur place et jouèrent un drame, composé d'une danse assez déshonnête, et d'un dialogue cadencé, qui paraissait lié à leurs actions. De tems en tems ils criaient tous ensemble en prononçant les mêmes paroles. Un acteur s'agenouilla, un autre le battit, lui arracha la barbe; et on traita de même deux autres, mais le cinquième le saisit et le frappa d'un bâton. Tous alors se retirèrent, et les tambours donnèrent le signal du second acte de la danse, que les deux femmes exécutèrent à-peu-près de la même manière que le premier. Les hommes reparurent de nouveau. Les femmes les remplacèrent, et finirent le quatrième acte. La seconde fille d'O-Réo excita par son jeu l'admiration des spectateurs, quoiqu'elle se fût fatiguée la veille à danser le matin et le soir.

L'après-midi, Oo-Ooroo, roi d'Uliétéa, vint, avec O-Réo et plusieurs femmes me faire une visite. Ils nous amenèrent Taïna-Maï, cette dansense dont le teint frais avait été particulièrement remarqué. Elle nous parut encore plus jolie qu'avec son costume de théâtre. Ses che-

veux retombaient en boucles ondoyantes, et formaient la plus jolie coiffure qu'ait jamais inventée l'imagination d'un peintre; ses yeux étaient pleins de feu et d'expression. Son sourire était enchanteur. M. Hodges voulut faire son portrait; mais elle était si vive et si remuante qu'il ne put y bien réussir. Le dessin qu'il en donna est infiniment au-dessous des charmes de l'original. Nos nobles hôtes nous quittèrent au coucher du soleil; seulement quelques femmes du peuple restèrent sur nos ponts, où elles ne furent pas moins complaisantes pour les matelots, que les Taïtiennes ne s'étaient souvent montrées en pareille occasion. Il est remarquable que ces prostituées avaient beaucoup de vanité: elles ne se donnaient jamais d'autre nom que celui de *tedua* (lady), titre qui dans ces îles ne s'accorde qu'aux princesses. Nos matelots, qui n'entendaient pas la langue, croyaient que leurs belles portaient toutes le même nom, ce qui occasionna plusieurs méprises fort plaisantes.

Le 14, je fis dire à O-Réo, que projetant de dîner avec lui, je desirais qu'il fit apprêter deux cochons à la manière de son pays: il donna des ordres en conséquence, et à une heure, les officiers et les *midshipmen* des deux vaisseaux, M. Forster le fils et moi, nous emportâmes du poivre, du sel, des couteaux et quelques bou-

teilles de vin. En arrivant à la maison du chef, nous trouvâmes la nappe mise, c'est-à-dire, le plancher couvert de feuilles vertes. Nous nous assîmes tous en cercle. Bientôt des domestiques apportèrent les deux cochons sur leurs épaules et les jetèrent sur les feuilles. Ils étaient si chauds, qu'on pouvait à peine y toucher. La table était en outre garnie de fruits à pain chauds, de plantains, et d'une grande quantité de cocos qui devaient nous servir de verres. Chacun étant prêt, on se mit à manger sans façon; et il faut le dire en l'honneur de leur cuisine, jamais on n'a rien mangé de plus propre et de mieux apprêté. Quoique les cochons fussent servis entiers, que l'un pesât cinquante à soixante livres et l'autre le double, toutes les parties en étaient également bien cuites et d'un goût exquis. Le chef, son fils et quelques-uns de leurs amis dînèrent avec nous; on envoyait des morceaux à d'autres personnes assises par derrière, car nous étions environnés d'une grande foule, et l'on peut vraiment dire que nous dînâmes en public.

Les gens du peuple nous demandaient des morceaux d'un ton suppliant. Les hommes mangeaient avec appétit ce qu'on leur donnait, mais les femmes enveloppaient soigneusement leurs tranches, et ne les portaient à leur bouche que

quand elles étaient seules. L'importunité de leurs demandes, et les regards envieus que jetaient les chefs, si ces malheureux obtenaient quelque chose, nous convinrent que ces alimens ne sont destinés qu'aux riches. O-Réobut, comme toutes les fois qu'il avait dîné avec nous, un verre de Madère, et n'en fut point incommodé. Lorsque nous fûmes levés, le bas peuple se précipita pour recueillir les petits morceaux qui étaient tombés; pour cela il fouilla entre les feuilles avec le plus grand soin. Cette circonstance prouverait encore que les pauvres mangent rarement de ces mets; mais je suis porté à croire qu'il existe chez ces peuples un usage de ne laisser rien perdre de tout ce qui peut être mangé.

Les matelots de la chaloupe prirent le reste de notre dîner, et avec l'aide des Naturels, qui à leur tour les environnèrent en foule, ils dévorèrent tout. Les Indiens répétaient envers eux les mêmes sollicitations qu'ils avaient employées envers nous, mais nos marins ne furent généreux qu'en faveur du beau sexe, et se livrant à toute la brutalité de leur caractère, pour chaque morceau qu'ils donnaient, ils faisaient mettre les femmes entièrement nues.

Poréo, le Taïtien qui s'était embarqué avec nous, ne fut pas aussi réservé ici qu'il l'avait été

à Huaheine : il amena dans ma chambre une de ses nouvelles connoissances , et ils s'assirent pour fabriquer une boisson enivrante qu'ils font avec le poivre. Poréo en but environ une pinte, et en moins d'un quart-d'heure il fut mort ivre. Il resta immobile , étendu sur le plancher ; son visage était enflammé, ses yeux semblaient prêts à lui sortir de la tête. Un sommeil de quelques heures lui rendit la raison ; et en la recouvrant , il fut tout honteux. La plante de poivre passe , chez ces peuples , pour un signe de paix ; c'est peut-être parce que, s'enivrer ensemble suppose que l'on est en bonne intelligence. Les vieillards qui ont beaucoup fait usage de ces boissons fortes , ont les yeux rouges , la peau écaillée et des taches rouges sur toutes les parties du corps. Nous pensons que la plante du poivre engendre la lèpre.

Nous eûmes encore l'après-midi le divertissement d'un *haiva*. On nous permit d'entrer derrière la scène, et nous vîmes les actrices s'habiller. Nous leur donnâmes des grains de verre , mais nous voulûmes les placer nous-mêmes : nous les arrangions avec coquetterie ; elles furent enchantées de nos soins.

Parmi les spectateurs , se trouvaient les plus jolies femmes du pays ; l'une d'elles avait le teint le plus blanc que j'aie aperçu dans toutes

ces îles. Ses grands yeux et ses longs cheveux noirs, formaient un si charmant contraste avec sa couleur, qu'elle excita notre admiration. Sa beauté lui attira d'abord un grand nombre de présens, ce qui ne fit qu'acroître en elle le desir d'en obtenir. Elle ne cessa de nous importuner, tant qu'elle crut qu'il nous restait la moindre chose. S'apercevant qu'un de nos messieurs tenait à sa main un petit cadenas, elle le lui demanda vivement, et à plusieurs reprises. Enfin il consentit à le lui donner, et le mit à son oreille, assurant que c'était là sa véritable place. Cet ornement d'un nouveau genre la charma pendant quelques minutes; lui trouvant trop de pesanteur, elle pria celui à qui elle en était redevable de l'ouvrir et de l'ôter, mais il jeta la clef au loin, en disant que si elle en était embarrassée, elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même, et que c'était un juste châtement de son importunité.

Notre Indienne fut inconsolable. Elle s'adressa en pleurant à chacun de nous, mais nous ne pouvions lui rendre le service qu'elle nous demandait. Elle eut recours au chef, qui, ainsi que sa femme, son fils et sa fille, joignirent leurs instances aux siennes. Enfin on trouva une petite clef qui ouvrit le cadenas, et mit un terme aux lamentations de la jeune personne. Cette malice

de notre part produisit un bon effet, et guérit les femmes de l'île de la honteuse habitude de mendier.

Le lendemain, à notre grand étonnement, aucun Insulaire ne vint à bord. Deux hommes de l'*Aventure* ayant, contre mes ordres, passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les Naturels les avaient dépouillés, et qu'ils craignaient que je ne vengeasse cette insulte. Impatients d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes, le capitaine Furneaux et moi, à la maison d'O-Réo. Ce chef s'était enfui avec sa famille; et tout le voisinage était, en quelque sorte, désert. Enfin, les deux hommes de l'*Aventure* reparurent, et nous dirent que les Indiens les avaient traités civilement, mais qu'ils ne pouvaient rendre raison de leur fuite précipitée.

Le petit nombre des Naturels qui osèrent s'avancer vers nous, assurèrent cependant que nos fusils avaient tué ou blessé un grand nombre de leurs compatriotes; ils nous indiquaient même en quels endroits du corps les balles étaient entrées. Ces récits me donnèrent de l'inquiétude sur l'équipage de nos bateaux que j'avais envoyés à Otaha; je craignais qu'il ne se fût élevé quelque trouble dans cette île. Je résolus de voir le chef lui-même. Je montai la chaloupe

avec un des Naturels, et je marchai le long de la côte au nord, vers l'endroit où l'on me dit qu'il s'était retiré. Je l'aperçus bientôt sur une pirogue; il débarqua avant que je pusse l'aborder; lorsque nous eûmes mis à terre il s'était déjà enfoncé dans l'intérieur des terres; une foule immense d'Insulaires nous fit cependant un bon accueil, un Indien s'offrit même à me porter sur son dos. Cependant, comme j'étais absolument sans armes, je remontai à bord de la chaloupe, et continuai d'avancer; mais elle échoua à quelque distance de la côte; alors une femme, respectable par son âge et par son extérieur, vint à notre rencontre. C'était l'épouse du chef. Elle se jeta dans mes bras, et versa tant de larmes qu'il me fut impossible d'en obtenir une seule parole. Je lui donnai le bras, et descendis à terre.

Poréo, qui avait inutilement voulu m'en empêcher, et qui était extrêmement effrayé, s'approchant aussitôt d'un de mes domestiques, lui rendit la poire à poudre qu'il avait portée jusqu'alors, et dit qu'il allait revenir. Nous l'attendîmes long-tems, et nous fûmes enfin obligés de retourner à bord sans lui. Nous ne l'avons pas revu depuis. Les Naturels nous donnèrent peu d'éclaircissemens sur sa fuite; et, pour ne point les alarmer, non-seulement je ne fis au-

cune recherche , mais je n'en parlai même plus.

Je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison , et entouré d'un grand nombre d'Insulaires. Dès que je l'abordai , il me serra dans ses bras et fondit en larmes : toutes les femmes et plusieurs hommes pleurèrent aussi ; aucun d'eux ne voulait parler : enfin , à force de les questionner , j'appris que l'absence de nos bateaux les alarmait ; ils pensaient que ceux de nos gens qui les montaient avaient déserté des vaisseaux , et que j'emploierais des moyens violens pour les recouvrer. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendraient , ils parurent très-joyeux , et convinrent unanimement que personne n'avait été blessé , ni de leur côté , ni du nôtre. Nous reconnûmes ensuite la vérité de ce dernier aveu. Je n'ai jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette consternation universelle. Quand je m'en retournai , les Naturels qui m'accompagnaient annonçaient à tous leurs compatriotes qu'ils rencontraient , que la paix était faite. La tranquillité fut en effet rétablie , et , le lendemain matin , les Indiens se rendirent aux vaisseaux comme à l'ordinaire.

Nos bateaux revinrent l'après-midi chargés de provisions. Ils avaient débarqué dans une belle baie sur la côte orientale appelée *O-Hamène*. En allant chez le chef , nommé *O-Tàh*,

nos messieurs rencontrèrent une foule de peuple , qui se rendait à un haiva. Ils trouvèrent l'Earée , vieillard vénérable , assis sur une selle de bois , dont il offrit la moitié à M. Forster père. Trois jeunes filles , dont la plus âgée n'avait que dix ans , et la plus jeune n'en avait que cinq , ouvrirent la danse , au son de trois tambours. Dans l'intervalle , trois hommes jouèrent une espèce de pantomime qui représentait des voyageurs endormis , et des voleurs qui dérobaient adroitement leurs effets.

Pendant la pièce , la foule s'ouvrit pour laisser passer plusieurs Insulaires qui s'avancèrent deux à deux vers la maison , et qui s'arrêtèrent à l'entrée. Leur habillement était fort soigné. Ils avaient des ceintures rouges autour des reins. Leur tête était parée de bandes de cheveux tressés. Toute la partie supérieure de leur corps était nue et ointe d'huile. O-Tah les appelait *Odawiddée* (parens) , et nos messieurs les prirent pour des pleureurs. L'entrée fut couverte d'une étoffe , qu'on ôta bientôt pour la donner aux tambours. L'un de ces derniers eut une querelle avec un autre Indien , et ils se prirent aux cheveux ; on les remplaça aussitôt , pour que le spectacle ne fût pas interrompu , et les deux champions furent chassés. Les *Odawiddée* reparurent vers la fin de la danse , et

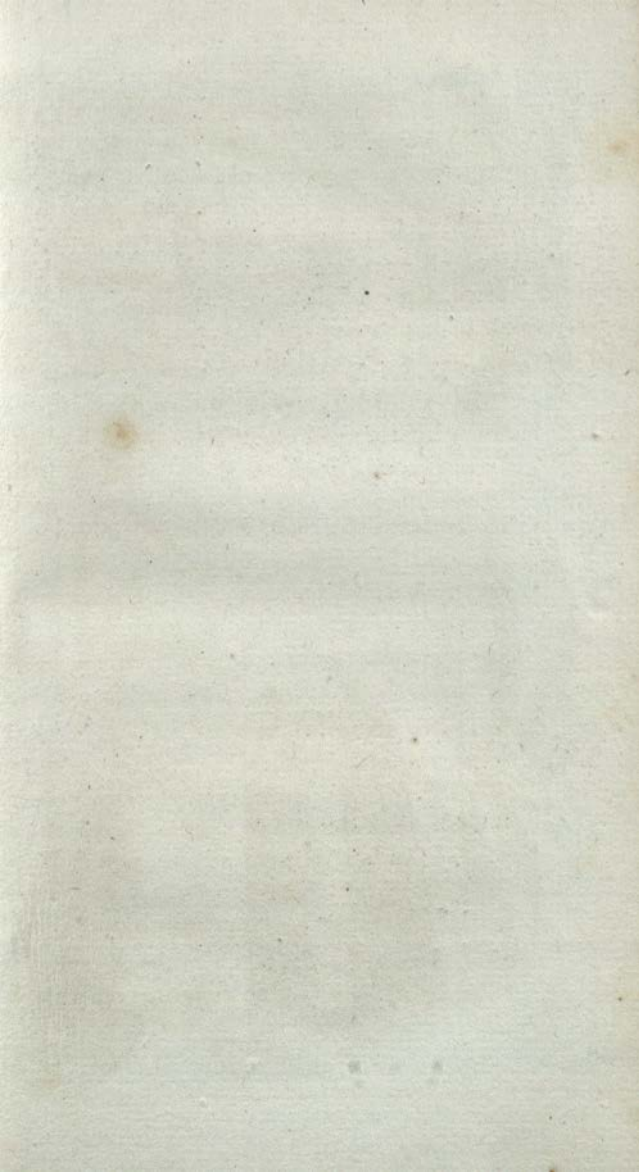
l'assemblée leur fit encore un passage ; mais ils restèrent debout , sans remplir aucun cérémonial.

Un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte , devant la maison du chef ; dans l'une d'elles était un corps mort , dont on faisait les obsèques. Nos messieurs couchèrent à bord des bateaux. Le lendemain ils doublèrent la pointe septentrionale de l'île , toujours accompagnés d'O-Tah. Ils allèrent dîner un peu au-delà au sud , près de la maison du grand chef de l'île , nommé *Boba* , qui la gouvernait en qualité de vice - roi d'Opooni , roi de Bobabola. On leur vola un sac qui contenait des clous , quelques miroirs et des grains de verre. Les officiers feignirent de vouloir user de représailles , et enlevèrent un cochon , des nacres de perle et des étoffes. Ils se divisèrent ensuite en plusieurs troupes , qui s'avancèrent dans le pays pour faire des saisies plus considérables. Le vieux chef O-Tah les suivit , tout effrayé. M. Pickersgill enleva deux boucliers et un tambour. O-Tah les quitta le soir , mais il revint bientôt avec le sac volé , et la moitié de tout ce qu'il contenait. Le reste fut retrouvé le lendemain , caché dans des buissons. Nos messieurs restituèrent alors tout ce qu'ils avaient pris , et récompensèrent l'amitié du vieux chef.

Ils remarquèrent au fond d'une baie appelée *A-poto-poto*, une des maisons les plus vastes de toutes celles des îles de la Société ; elle paraissait plutôt un bâtiment public, élevé pour servir d'asile aux voyageurs, comme les caravansérails de l'Orient, qu'une habitation particulière.

Je me décidai, le 17, à remettre en mer le lendemain, et j'en informai le chef, qui me promit de me voir encore avant mon départ. Nous démarrâmes à quatre heures; et dès qu'il fut jour, O-Réo, son fils, et quelques-uns de ses amis nous amenèrent plusieurs pirogues chargées de cochons. Nous en avons à bord des deux vaisseaux au moins trois ou quatre cents. La fille d'O-Réo, qui jusqu'alors n'avait pas osé nous faire de visite, vint cette fois pour demander la couverture verte de ma chaloupe. Je lui fis beaucoup de présens; mais je ne pus lui accorder ce qu'elle souhaitait.

Nous reçûmes des Insulaires, à notre départ, toutes sortes de marques d'affection, et nous vîmes encore des larmes couler. Ces peuples ont beaucoup de sensibilité. Plusieurs Indiens s'offrirent pour remplacer Poréo; je n'en reçus qu'un de dix-sept à dix-huit ans, nommé *Ædidee*; il était natif de Bolabola, et proche parent d'Opooni. D'abord je ne le crus guère capa-





J'y brouwâ un Tupapou, sur lequel étoit un caducée.....

ble de renoncer à la vie douce que mènent, sur ces îles, les personnes de son rang; je lui peignis les fatigues et les peines auxquelles il s'exposait en quittant son pays: je lui parlai de la rigueur du climat, de la mauvaise qualité des alimens; mais rien ne put changer sa résolution, et ses amis se joignirent à lui pour me prier de l'agréer. Ceux-ci, en venant lui faire leurs derniers adieux, lui apportèrent des étoffes; et, pour ses provisions de mer, du *mahei* (fruit à pain fermenté) qu'ils aiment beaucoup, et qui est une substance extrêmement nourrissante.

Dès que nous fûmes sortis du havre, nous aperçûmes une pirogue conduite par deux hommes qui nous suivaient; je mis à la cape pour les attendre. Ils m'apportaient, de la part d'O-Réo, des fruits grillés et des racines. Je ne les renvoyai pas sans m'être montré reconnaissant de tant d'attention, et je cinglai à l'ouest. J'ai omis sur toutes ces îles quelques particularités intéressantes, et j'aurai aussi quelques erreurs à rectifier. Je commencerai par une remarque sur leurs cérémonies religieuses.

Tous ces Insulaires font des sacrifices humains. J'allai, un jour, avec le capitaine Furneaux à un *morai* de Matavaï; j'y trouvai un *tupapow*, sur lequel étaient un cadavre et des viandes. Je proposai diverses questions; je de-

mandai, par exemple, si les plantains étaient destinés à l'Eatua, et si on lui sacrifiait des cochons, des chiens, des volailles, etc. Un des Indiens qui annonçait de l'intelligence et du bon sens, me répondit qu'oui. Je m'informai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'Eatua? Il répondit: *taata eno*, c'est-à-dire, les méchants hommes, *tiparrahi*, en les battant jusqu'à la mort. Il me fit pourtant entendre qu'il y avait une exception pour ceux qui pouvaient offrir des cochons à l'Eatua. Toutes ses réponses nous convinquirent que ces peuples, en certaines occasions, jugent nécessaire d'immoler des victimes humaines, et qu'ils choisissent surtout les malfaiteurs pauvres de la classe inférieure de la nation. Omaï m'a appris depuis qu'ils sacrifient des hommes à l'Être - Suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solennelles, se retire seul dans le sanctuaire, et y passe quelque tems. Lorsqu'il en sort, il annonce au peuple qu'il a vu le grand dieu et conversé avec lui, que l'Eatua demande en sacrifice la vie de telle personne; et l'infortuné qu'il désigne est aussitôt immolé, victime du ressentiment du grand-prêtre qui exerce ainsi ses vengeances personnelles.

La liqueur qu'ils font avec la plante appelée

ava-ava s'exprime de la racine, et non des feuilles, comme le dit M. Hawkesworth, dans la relation de mon premier Voyage. La manière de la préparer est fort dégoûtante pour un Européen. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient bien broyées; elles les crachent ensuite dans le même plat de bois ou dans un autre vase. Lorsqu'une quantité suffisante est ainsi préparée, on y met plus ou moins d'eau, suivant que la racine est plus ou moins forte, et le jus est passé à travers une étoffe fibreuse dans laquelle on la presse. La liqueur est alors potable. Elle se fait toujours au moment où on veut la boire. Les Naturels ont coutume de mâcher cette racine, comme les Européens mâchent le tabac, et ils avalent leur salive.

Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti et des îles de la Société, comme prêtes à accorder leurs faveurs au premier venu qui veut les payer, ont été très-injustes envers elles. C'est une erreur que je me plais à détruire. Il est aussi difficile dans ce pays que dans aucun autre, d'avoir des privautés avec les femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, si l'on en excepte les filles du peuple; il en est même parmi ces dernières beaucoup qui sont chastes. Il est vrai qu'on y trouve des prostituées, ainsi que par-

tout ailleurs ; telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux , ou dans notre camp sur la côte ; mais un étranger qui arrive en Angleterre , pourrait , avec justice , accuser d'incontinence toutes nos femmes , d'après celles qui viennent à bord des vaisseaux dans les ports , ou qu'il verrait dans les bagnes de Covent-Garden ou de Dury-Lane. Je conviens , cependant , que les Taïtiennes sont toutes fort adonnées à la coquetterie , et qu'elles se permettent beaucoup de libertés dans leurs propos : il n'est donc pas étonnant qu'on ait suspecté leurs mœurs.

 CHAPITRE XI.

TRAVERSÉE à l'île de Middelbourg — Beauté de cette île. Détails sur ses habitans. Massues, arcs, liqueur enivrante. — Passage à l'île d'Amsterdam. Réception. — Description d'un temple d'une forme remarquable.

J'AI dit qu'en quittant Uliétéa, je portai le cap à l'ouest. Je voulais sortir de la route des premiers navigateurs, entrer dans le parallèle des îles de Middelbourg et d'Amsterdam, et y toucher, si je le trouvais convenable, avant de me rendre à la Nouvelle-Zélande. Toutes les nuits je mis en panne, de peur de passer quelques terres sans les voir. Un mois de séjour à Taïti avait suffi pour nous remettre entièrement des fatigues de notre première campagne, qui avait été fort pénible. Nous étions tous bien portans, pleins de courage; il n'y avait pas un seul scorbutique sur les deux vaisseaux, et nous emportions des provisions de toute espèce pour long-tems.

Dès que nous fûmes au large, OEdidée, le jeune Insulaire que nous avions pris sur notre bord, fut très-attaqué du mal de mer. Cependant, comme nous regardions le pic élevé de

Bolabola, il eut assez de force pour s'écrier : « Je suis né sur cette île , et je suis proche parent d'Opooni , le grand roi qui a conquis Otaha et Uliétéa. » Le lendemain , notre jeune ami retrouva son appétit : il mangea un morceau d'un dauphin qu'un matelot avait pris ; on lui proposa de le faire cuire , mais il le préféra cru. On lui donna un vase rempli d'eau de mer , dans lequel il trempa son mets , comme dans une sauce. Avant de s'asseoir pour prendre son repas , il eut soin de couper deux petits morceaux de poisson , et autant du mahei dont il mangeait en place de pain ; il les offrit à l'Eatua , en prononçant quelques paroles qui nous parurent une courte prière. Deux jours après , il fit la même cérémonie en mangeant du goulu de mer , également cru.

Nous aperçûmes , le 23 , quatre îlots réunis par des brisans , que je nommai *Ile Hervey* , en l'honneur du capitaine de ce nom , un des lords de l'Amirauté , et maintenant comte de Bristol. Le premier octobre , nous vîmes l'île de Middelbourg , et en même tems une autre terre dans le nord nord ouest. Le lendemain matin nous trouvâmes entre ces deux îles un beau canal , large de deux milles. Bientôt les habitans lancèrent une pirogue à la mer , et ramèrent de notre côté. Un Indien arriva à bord , et nous présenta

une racine de poivre dont il toucha nos nez en signe d'amitié ; il s'assit ensuite sur le pont, sans proférer un seul mot. Je lui donnai un clou, et aussitôt il le tint élevé au-dessus de sa tête, en prononçant *sagafetai*, mot, qui sans doute, exprimait sa reconnaissance. Cet Indien était nu jusqu'à la ceinture, d'où une pièce d'étoffe, semblable à celles de Taïti, mais de couleur brune, et enduite d'une forte colle qui la rendait roide et imperméable à la pluie, lui tombait jusqu'aux genoux ; ses traits étaient doux et réguliers, ses cheveux noirs, frisés en petites boucles, et brûlés à la pointe. Tout son corps était tatoué à la manière des Taïtiens. Il garda le silence pendant long-tems, mais d'autres Insulaires, qui arrivèrent ensuite, furent plus communicatifs, et après la cérémonie de toucher les nez, ils parlèrent un langage inintelligible pour nous.

La bonne opinion que je conçus de ces Indiens, me détermina à relâcher dans leur île. Nous fûmes bientôt environnés de pirogues qui apportaient des étoffes, des outils, etc., pour les échanger contre nos marchandises. Ils faisaient beaucoup de bruit. Chacun d'eux, en montrant ce qu'il avait à vendre, jetait des cris pour attirer des acheteurs. Plusieurs vinrent sur le pont ; et un entr'autres, que je reconnus pour

chef. Je me conciliai son amitié par plusieurs petits présens ; il se nommait *Tioony*. Je m'embarquai sur deux chaloupes , et me fis accompagner de ce chef. A notre arrivée sur la côte, une foule immense d'Insulaires poussa des cris de joie. Il n'y en avait pas un seul qui eût un bâton ou une autre arme à la main , signe certain de leurs dispositions pacifiques. Ils se serraient de si près autour de notre bâtiment pour faire des échanges , que nous fûmes quelque tems avant de trouver place pour notre débarquement. Ils paraissaient plus empressés à donner qu'à recevoir ; ceux qui ne pouvaient s'approcher assez, nous jetaient, par-dessus la tête des autres, des balles entières d'étoffes, et se retiraient sans rien demander ou rien attendre. Un grand nombre d'hommes et de femmes absolument nus, et nageant autour de nous, élevaient d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de nacre de perle, et tout ce qu'ils voulaient vendre. Enfin, le chef nous fit faire un passage. Les Indiens nous portèrent sur leur dos hors de nos chaloupes. *Tioony* nous conduisit ensuite à son habitation, située à peu de distance de la mer, dans une prairie agréable. De jolies plantations, qu'on voyait de tous côtés, annonçaient la fertilité et l'abondance. Le plancher était couvert de nattes. Dès que nous

y eûmes pris place, les Naturels s'assirent tous en dehors, formant un cercle autour de nous. Je fis jouer de la cornemuse. De son côté, le chef ordonna à trois jeunes femmes de chanter. Comme je leur offris à chacune un présent, toutes les autres se mirent à les imiter. Leur chant est musical et harmonieux. Nous le trouvâmes plus savant que celui des Taïtiens.

Le chef nous conduisit enfin dans une autre de ses habitations, où il nous offrit à boire de la liqueur extraite devant nous, du jus de l'*ava*. On nous avait présenté d'abord des morceaux de racine à mâcher; mais nous n'avions pas jugé à propos de prendre part à cette opération, et d'autres s'en acquittèrent pour nous. Dès que la liqueur fut préparée, ainsi que je l'ai déjà expliqué, on fabriqua, avec des feuilles vertes, des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte, et chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai; ce genre de préparation avait tout-à-coup éteint la soif de nos messieurs, mais leurs tasses furent bientôt vidées par les Indiens. Je remarquai que ces Insulaires ne se servent pas deux fois de la même coupe; deux personnes ne burent jamais dans la même.

Nous reconnûmes, en examinant ce beau pays, que ses habitans sont plus actifs et plus

industrieux que ceux de Taïti. Ils nous suivaient, si nous les invitations à nous accompagner. Nous pouvions marcher nos poches ouvertes, à moins qu'il n'y eût des clous; ce dernier objet a tant de charmes à leurs yeux, qu'il les exposait toujours à la tentation. Tous leurs jardins sont séparés par des portes composées de plusieurs planches, et soutenues par des gonds. Leurs arts, leurs manufactures et leur musique, sont plus perfectionnés que dans les îles de la Société; mais les Taïtiens ont plus d'étoffes, plus d'opulence et de luxe, des habitations plus spacieuses et plus commodes. Si les habitans de Middelbourg n'ont pas reçu les dons de la nature avec autant de profusion que les Taïtiens, ils en jouissent peut-être avec plus d'égalité.

Ces Indiens nous comblèrent de caresses; les hommes nous baisaient les mains, et les femmes nous souriaient de la manière la plus aimable et la plus affectueuse. Ces peuples ont le corps bien proportionné; ils ont les contours fort agréables: ils sont cependant plus musculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font plus d'usage de leurs forces dans les travaux de l'agriculture et des arts. Leurs traits sont plus oblongs, leur nez est plus aquilin, leurs lèvres sont moins grosses. La taille des femmes est

inférieure de quelques pouces à celle des hommes ; mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes de la classe commune de Taïti, et des îles de la Société. Leurs jambes sont également trop fortes et leurs pieds trop grands ; mais de la tête à la ceinture, elles pourraient servir de modèle aux artistes. Leurs bras et leurs mains sont dans les plus belles proportions. Nous ne vîmes pas ici cette différence de teint et d'embonpoint qui, à Taïti, nous indiquaient les personnes d'un rang élevé. Le chef, qui nous vint voir à bord, avait le même habillement que le peuple ; rien ne le distinguait : nous ne reconnûmes sa supériorité qu'à l'obéissance avec laquelle on exécutait ses ordres.

Leur peau était piquée et noircie, comme celle des autres Insulaires des mers du Sud ; mais nous fûmes très-surpris de voir qu'ils fussent tatoués aux parties les plus délicates et les plus sensibles du corps : une telle opération doit être fort pénible, et même fort dangereuse. Quelques hommes avaient un morceau d'étoffe autour des reins ; presque tous un coquillage de nacre de perle, attaché à un collier, et pendant sur leur poitrine. Les hommes avaient aussi des colliers formés de plusieurs rangs de petits coquillages entremêlés de graines, ou de dents de poissons. La plupart avaient les oreilles percées

chacune de deux trous , remplis de cylindres régulièrement peints et vernissés de différentes couleurs.

Les peignes dont ils se servent sont très propres , et surchargés d'ornemens. Ils sont composés de petites dents plates d'environ cinq pouces de long , d'un bois jaune , pareil au buis , et jointes ensemble par un tissu élégant de fibres de noix de cocos. Nous vîmes chez eux beaucoup de ces petits bancs que nous avons remarqués à Taïti , et qui servent de coussins. Ils ont aussi une grande quantité de vases plats , dans lesquels ils mettent leurs alimens , et de spatules destinées à fouetter la pâte du fruit à pain. Ils possèdent des massues de toutes les formes , et la plupart si pesantes , que nous ne pouvions les soulever d'une main ; la plupart sont ciselées et sculptées , et présentent un travail qui a dû exiger une patience extraordinaire. Leurs lances sont aussi très-soigneusement façonnées.

La construction de leurs arcs et de leurs traits est toute particulière. L'arc est long de six pieds , et à peu près de l'épaisseur du petit doigt : lorsqu'il est relâché , il forme une légère courbure ; sa partie convexe est canelée d'un sillon profond dans lequel on place la corde. Ce sillon est quelquefois assez large pour contenir le trait fait de bambou , long de six pieds , et d'un bois

dur à la pointe. Quand ils veulent bander l'arc, au lieu de le tirer de manière à augmenter sa courbure naturelle, ils le tirent en sens contraire, de façon qu'il se courbe de l'autre côté. Ainsi, la corde n'a jamais besoin d'être tendue : le trait acquiert une force suffisante par le changement de la position naturelle de l'arc, et le recul n'est jamais assez violent pour faire mal au bras. Nos matelots ne connaissant point le mécanisme de ces arcs, en brisèrent plusieurs, parce qu'ils voulaient les tirer dans le même sens que tous les autres.

Plusieurs habitans que nous rencontrâmes étaient couverts de lèpres affreuses. Nous en vîmes un dont le dos et les épaules étaient rongés par un large ulcère cancéreux. Nous aperçûmes aussi une femme dont le visage, à demi-rongé, n'était pas moins dégoûtant : il n'y avait plus qu'un trou à la place de son nez ; ses joues et ses yeux étaient à demi-putréfiés. Cependant ces infortunés paraissaient peu affligés de leur état, ils faisaient des échanges avec autant d'ardeur que les autres, et ne craignaient point de nous offrir des provisions auxquelles ils avaient touché.

Nous retournâmes dîner à bord avec le chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien, quoique nous eussions du porc frais rôti. Après dîner,

MM. Forster et Sparmann, et quelques-uns de nos officiers et *midshipmen*, allèrent se promener dans l'intérieur du pays. Ils arrivèrent, à travers de riches plantations et des bocages délicieux, à une petite montagne sur laquelle s'élevaient deux huttes; des bambous, plantés en terre à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline, et sur le devant étaient plusieurs casuarinas (arbres à massue), ainsi nommés, parce qu'ils fournissent des armes à tous les Insulaires de la mer du Sud. Les Naturels qui servaient de guides, ne voulaient point s'en approcher: nos messieurs avancèrent seuls, et regardèrent dans les huttes avec beaucoup de peine, parce que l'extrémité du toit n'était pas à plus d'une palme au-dessus du terrain. L'une renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu; l'autre était vide. Ainsi, le casuarina est consacré aux cimetières, à Middelbourg, comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues et touffues, dont les feuilles clair-semées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques, autant que le cyprès.

Dans toute leur promenade, nos messieurs ne rencontrèrent que quelques Insulaires qui passèrent près d'eux sans trop les regarder. L'explosion de nos fusils n'excitait ni leur admira-

tion ni leur crainte. Les femmes étaient en général réservées, et repoussaient avec dégoût les entreprises indécentes de nos marins. Quelques-unes cependant se montrèrent moins cruelles, et les appelèrent par des gestes très-lascifs.

On nous conduisit, le capitaine Furneaux et moi, à la maison du chef, où l'on nous offrit des rafraîchissemens. Tioony consentit de bon cœur à nous faire voir l'intérieur des terres; il nous mena dans plusieurs plantations bien disposées, et enfermées par des haies de roseaux très-bien construites. Nous les trouvâmes en bon ordre, et agréablement diversifiées par des arbres fruitiers et des racines. Le chef eut grand soin de nous dire que presque tout cela lui appartenait. Des cochons et de très-grosses volailles, les seuls animaux domestiques que nous vîmes, couraient près de quelques-unes des maisons, mais il ne paraissait pas disposé à nous en vendre. Aucun Indien ne nous offrit non plus en échange des fruits ou des racines, ce qui me décida à quitter cette île, pour aller relâcher à celle d'Amsterdam. Le soir tout le monde revint à bord. Nos gens étaient enchantés du pays et de l'accueil hospitalier de ses habitans. Je fus fâché que la saison ne me permît pas de rester plus long-tems parmi eux.

Le lendemain, 3 octobre, tandis que les vais-

seaux mettaient sous voile , j'allai à terre avec le capitaine Furneaux et M. Forster, prendre congé du chef. Il vint à notre rencontre sur le rivage , et nous étant assis sur l'herbe, nous passâmes environ une demi-heure ensemble, au milieu d'une foule prodigieuse d'Insulaires. Après lui avoir présenté un cadeau très riche, et entr'autres choses, différentes graines de jardin, je tâchai de lui faire comprendre que nous allions partir, ce qui parut ne lui causer aucune émotion. Il monta dans notre chaloupe, afin de nous reconduire au vaisseau ; mais voyant que la *Résolution* était sous voile , il appela une de ses pirogues, et retourna à terre. Lorsqu'il était sur notre bord, il échangeait des hameçons contre des clous, et s'appropriait à lui seul tout le commerce ; mais quand il était à terre, je ne l'ai jamais vu faire le moindre échange.

Dès que je fus à bord, je dirigeai sur l'île d'Amsterdam. Les Insulaires furent si peu intimidés en nous voyant, que trois pirogues vinrent à notre rencontre à moitié chemin, entre les deux îles. Ils firent des efforts inutiles pour atteindre la *Résolution*: nous ne diminuâmes pas de voiles, et ils ne réussirent pas mieux à monter sur l'*Aventure*. Nous examinâmes de loin, à l'aide de nos lunettes, l'aspect de cette île. Sa plus haute élévation au-dessus de la mer ne

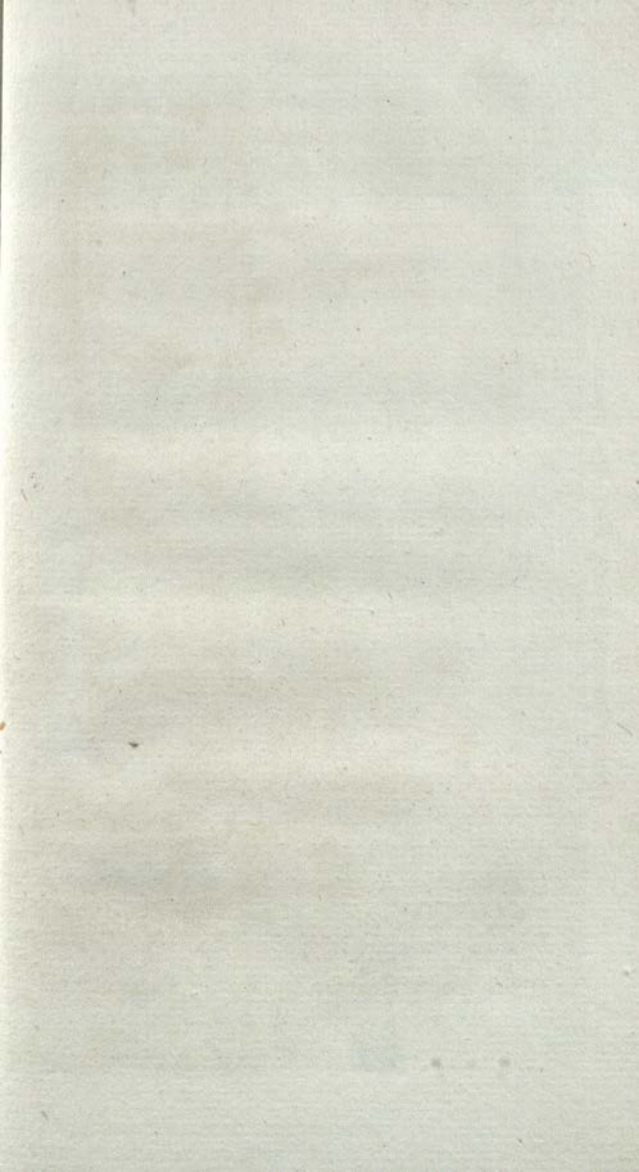
semblait pas être de plus de six ou sept verges perpendiculaires.

Nous aperçûmes quatre Naturels courant le long de la grève, et déployant de petits pavillons blancs, que nous jugeâmes être des symboles de paix. Nous leur répondîmes en hissant le drapeau de Saint-Georges. Trois Insulaires de Middelbourg qui, je ne sais comment, étaient restés à bord, nous quittèrent en ce moment, et regagnèrent la côte à la nage. Ils ne savaient pas que je voulusse toucher à cette île, et sans doute qu'ils n'avaient pas envie de demeurer avec nous.

Dès que nous fûmes en vue de la côte occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune de trois hommes, vinrent au-devant de nous. Les Indiens s'avancèrent hardiment sous les flancs des vaisseaux, nous présentèrent quelques racines d'ava, et montèrent ensuite à bord sans autres façons; ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île. Nous mouillâmes dans la rade de Van-Diémen. Une foule d'Indiens remplit nos bâtimens. Ils apportaient des étoffes, des nattes, des outils, des armes et des ornemens, pour lesquels nos matelots donnaient jusqu'à leurs habits. Comme l'équipage se fût bientôt ressenti des suites d'un pareil engouement, je

défendis d'acheter aucun objet de curiosité, et cet ordre produisit un bon effet : les Naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apportèrent des bananes, des noix de cocos, des volailles et des cochons. M. Forster acheta plusieurs jolis perroquets, des pigeons et des tourterelles très-bien apprivoisées. OEdidée, de son côté, fit emplette de plumes rouges, qu'il nous assura avoir une valeur extraordinaire à Taïti et aux îles de la Société. Les habitans les portaient ordinairement attachées à leurs tabliers de danse, ou à des diadèmes de feuilles de bananier. OEdidée nous fit entendre, avec une sorte de ravissement, que la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois doigts, suffirait pour payer le plus gros cochon de son île.

Je descendis à terre, accompagné du capitaine Furneaux, de M. Forster, de plusieurs officiers, et d'un chef indien, nommé Attago, qui s'était attaché à moi dès le premier moment de son arrivée à bord. J'ignore ce qui lui fit reconnaître que j'étais le commandant ; mais il fut à peine sur le pont, qu'il me distingua parmi tous nos messieurs, et me fit divers présens. Pour nous donner un plus grand témoignage d'amitié, nous échangeâmes mutuellement nos noms.





Attago nous conduisit vers une crique étroite où nous débarquâmes à pied sec sur la grève, en présence d'une foule nombreuse d'Indiens. Nous n'en fûmes pas reçus moins amicalement que nous l'avions été à Middelbourg. Nous distribuâmes beaucoup de présens, surtout à ceux qu'Attago désignait. Je reconnus dans la suite que ceux-ci étaient d'un rang supérieur au sien.

Après quelque tems passé à l'ombre d'un arbre, nous témoignâmes le desir d'examiner l'intérieur des terres. Le chef nous comprit aussitôt, et nous conduisit par un sentier qui débouchait dans une vaste prairie. A l'un des côtés se voyait une espèce de temple, construit sur un tertre, à environ seize ou dix-huit pieds au-dessus du niveau ordinaire. Ce monument d'une forme oblongue, est entouré d'une muraille et d'un parapet de pierre, de trois pieds de haut. A partir de cette muraille, le tertre, qui s'élève insensiblement, est tapissé de verdure. Au sommet se trouve le temple, de la même forme que la montagne, d'environ vingt pieds de long sur quatorze ou seize de large.

Avant d'arriver en haut, chacun s'assit sur le gazon, à environ cinquante ou soixante verges de la façade du temple. Trois vieillards en sortirent et vinrent se placer entre nous et la porte d'entrée; là, ils commencèrent une

harangue , que je pris pour une prière , car , en prononçant , ils se tournaient directement du côté du temple. Cette invocation dura environ dix minutes. Ensuite , les prêtres s'assirent parmi nous , et nous leur fîmes des présens. Sur notre desir de voir l'intérieur du temple , mon ami Attago se leva , nous y fit entrer sans montrer la moindre répugnance , et nous donna pleine liberté d'en observer toutes les parties.

Nous trouvâmes sous le vestibule deux escaliers de pierre , qui conduisent au sommet de la muraille : la montée du temple est douce ; tout autour est un chemin sablé. Du reste , ce temple est construit comme les habitations , de poteaux et de solives , et couvert de feuilles de palmier. Les bords du toit descendent à environ trois pieds de terre ; cet espace est garni de grosses nattes serrées , de feuilles de palmier , et ressemblant à une muraille. Le plancher était couvert d'un beau gravier , excepté dans le milieu , où l'on voyait un carré oblong de cailloutages bleus , plus élevé d'environ six pouces. Deux figures grossièrement sculptées en bois , et chacune d'environ deux pieds de longueur , occupaient les deux coins. Je ne voulus pas y toucher , dans la crainte d'offenser les Insulaires , je demandai à Attago si c'étaient des *eatuas*. J'ignore s'il me comprit , mais à

l'instant, il les mania, et les retourna avec aussi peu d'attention, que s'il eût touché des morceaux de bois ordinaires; ce qui me convainquit que ces figures ne représentaient pas la divinité. J'étais curieux d'apprendre s'ils enterraient leurs morts, et je fis plusieurs questions à Attago; mais nous nous comprenions trop imparfaitement l'un et l'autre, pour que je pusse recueillir sur ce sujet un renseignement précis: en touchant à cette île, nous ne savions pas un mot de la langue des Naturels; Omaï et OEdidée étaient alors aussi embarrassés que nous, mais je reviendrai sur cette matière.

Avant de sortir du temple, nous crûmes devoir enrichir l'autel d'une offrande; et nous laissâmes sur les cailloux bleus, des médailles, des clous, et plusieurs autres choses semblables, que mon ami Attago prit à l'instant, et mit dans sa poche. Quelques-unes des pierres de la muraille qui enfermaient cette montagne, avaient neuf ou dix pieds de haut sur quatre de long, et environ six pouces d'épaisseur. Il est inconcevable qu'ils aient pu tailler de pareilles pierres dans des rochers de corail. Ce tertre se trouvait au milieu d'une espèce de bosquet, ouvert seulement du côté qui faisait face au grand chemin, et au champ de gazon sur lequel le peuple était assis. Cinq avenues aboutissaient

à la prairie. Parmi les arbres de plusieurs espèces qui composaient les bosquets , nous remarquâmes l'*étoa* ou arbre à massue, et un petit palmier très-commun dans le nord de la Nouvelle-Hollande. Ce temple était appelé dans leur langue *a fia-tou-ca*.

Nous fûmes ensuite conduits dans la campagne , et nous nous crûmes transportés dans les plaines les plus fertiles de l'Europe. Il n'y avait pas un pouce de terrain en friche ; les chemins n'occupaient de place que ce qu'il en fallait ; les haies ne prenaient pas quatre pouces chacune , et cet espace n'était même pas entièrement perdu , car on y voyait encore des arbres ou des plantes utiles. Partout où les chemins se réunissaient , nous trouvions un *a fia-tou-ca* , comme celui que j'ai décrit , avec cette différence , qu'ici le tertre était palissadé tout autour , au lieu d'être enfermé par une muraille de pierre. Nous arrivâmes enfin à un de ces temples , plus grand que tous les autres , et près duquel un vieux prêtre m'adressa encore un discours. Il faisait une pause à chaque sentence , jusqu'à ce que , par un mouvement de tête , je lui donnasse un signe d'approbation. Je ne compris pas un seul mot de cette harangue. Quelquefois même il paraissait ne savoir que dire , ou peut-être la mémoire lui manquait. Ces orateurs avaient

toujours un homme pour les souffler. J'ai su depuis que ce saint homme prenait tous les soirs une ample dose de la liqueur enivrante d'eau de poivre ; aussi était-il maigre : sa peau était écaillée , il avait le visage ridé et les yeux rouges. Il paraissait jouir d'une grande autorité, et il était toujours suivi d'un grand nombre de domestiques , chargés de remplir ses coupes. Je remarquai qu'il gardait pour lui nos présents , au lieu qu'Attago et plusieurs autres chefs donnaient à leurs supérieurs tout ce qu'ils recevaient de nous.

CHAPITRE XII.

VISITE d'un vieux chef. — Aventure de M. Wales. — Idées religieuses de ces peuples. — Joie d'Attago à la vue d'un chien. — Roi de l'île. Sa stupidité. — Divers incidens. — Départ. — Coup d'œil général sur les Iles des Amis. Leurs habitans. Habillemens, mœurs, caractère, arts, amusemens, usages singuliers.

APRÈS ces diverses excursions, nous emmenâmes Attago dîner à notre vaisseau. Dès que nous sûmes à bord, il nous arriva sur une pirogue un vieil Indien qu'Attago nous dit être un homme d'un rang très-distingué. Ce chef étant monté sur le pont, je le fis asseoir à table à côté de moi. Nous reconnûmes alors toute sa dignité; Attago ne voulut ni s'asseoir, ni manger devant lui; il alla à l'autre extrémité de la table, où, sans être aperçu du vieux chef qui était presque aveugle, il s'assit, et mangea le dos tourné. Lorsque le vieillard nous eut quittés, Attago revint prendre sa place, acheva son dîner, et but deux verres de vin.

J'allai par hasard avec mon ami Indien au lieu de mon débarquement; je trouvai M. Wales

dans une situation triste , mais pourtant assez plaisante. Les chaloupes ne pouvant s'approcher du rivage , parce qu'il n'y avait pas assez d'eau, il avait ôté ses souliers et ses bas pour passer à gué ; dès qu'il fut sur la grève , il se disposait à les remettre ; mais , au même instant , un Indien les lui arracha , et se jeta au milieu de la foule. M. Wales ne pouvait poursuivre , pieds nus , le voleur sur les rochers aigus de corail que forme la côte. Heureusement qu'Attago découvrit le filou , et fit rapporter les effets dérobés.

M. Forster admira, dans une promenade, l'industrie et l'élégance que déploient les Insulaires dans leur culture , ainsi que la propreté et la régularité de tous leurs ouvrages. Il lui parut qu'ils jouissaient du même degré de bonheur que les habitans de Middelbourg. Il arriva au milieu d'une plaine verdoyante , qu'enfermaient de toutes parts des arbres et des arbrisseaux touffus , surtout des casuarinas, des pandangs , et des palmiers-sagou sauvages. D'un côté était une allée de barringtonias en fleurs , aussi gros que les chênes les plus élevés : c'était un cimetière. Un Naturel montrant à M. Forster que son petit doigt avait été coupé , lui fit entendre clairement qu'à la mort de leurs *maduas* ou parens, ils sont dans l'usage de se mutiler les

mains. D'après les renseignemens qu'il se procura sur les idées religieuses de ces peuples, il ne lui parut pas qu'ils fussent idolâtres; ils reconnaissent un Être-Suprême qui est invisible.

Les vaisseaux étaient sans cesse entourés de pirogues, et les Naturels nageaient tout autour. Une multitude de femmes se jouaient dans l'eau comme des êtres amphibies; on les persuada aisément de monter toutes nues, à bord. Elles ne se montrèrent pas plus chastes que les prostituées de Taïti et des îles de la Société. Les matelots profitèrent de ces dispositions, et renouvelèrent à nos yeux les scènes des temples de Chypre. Les habitantes d'Amsterdam se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe, ou quelques grains de verre. Cette immoralité n'était pourtant pas générale, et nous avons lieu de croire qu'il ne s'y trouvait pas une seule femme mariée. Il est inconcevable que tant de nations permettent aux femmes non mariées de se livrer indifféremment aux desirs d'une multitude d'amans. Les opinions sur le sexe ont toujours beaucoup différencié entr'elles. En quelques parties de l'Inde, les hommes du premier rang croiraient s'avilir s'ils épousaient une vierge; les Turcs, les Arabes, les Tartares et les Russes attachent au contraire une grande importance à la virginité des femmes,

tandis que les habitans du Malabar en font hommage à leur idole. Aucune de ces femmes ne voulut rester à bord après le coucher du soleil.

Le 5, Attago ayant vu par hasard un chien de Taïti courir sur le pont, ne put cacher sa joie ; il posa ses mains sur sa poitrine, et se tournant vers moi, il répéta près de vingt fois le mot *goorée* (1). Nous fîmes très-surpris qu'il connût le nom d'un animal qui n'existe pas dans son pays. Sans doute, la tradition l'a transmis chez ces peuples, dont les ancêtres sont probablement sortis de îles voisines ; quelque accident aura détruit dans leur île la race de ces quadrupèdes, ou peut-être enfin ont-ils des relations avec d'autres pays qui en possèdent. Nous donnâmes à Attago un chien et une chienne, présent qui le transporta de plaisir.

Le 6, je ne m'opposai plus à ce que nos gens achetassent les curiosités qui leur conviendraient. Je fus étonné de l'empressement des matelots à acquérir tout ce qu'ils voyaient. Les Naturels se moquèrent d'eux, et leur offrirent de troquer des morceaux de bois et des pierres. Un jeune homme plus malin mit des excréments hu-

(1) Les Taïtiens nomment un chien *O-Orée*, et les Zélandais l'appellent *Goorée*.

mains , au bout d'un bâton , et les présenta à ceux qu'il rencontrait. —

Sur ces entrefaites , un Indien s'étant introduit dans la chambre du *master* , enleva quelques livres et autres objets ; on le découvrit comme il regagnait sa pirogue : il se vit obligé de se jeter à l'eau. Les matelots firent de vaines tentatives pour le saisir ; il plongeait toujours sous la chaloupe , et enfin détachant le gouvernail il vint à bout de s'échapper. D'autres Naturels commirent aussi des vols très-hardis : l'un d'eux prit sur le canot la jaquette d'un matelot , et l'emporta malgré les soins de nos gens. Il fallut le poursuivre et faire feu sur lui. Il ne se fût même pas dessaisi de sa proie , si son débarquement n'eût pas été intercepté par ceux de nos travailleurs qui étaient à terre. Les autres Indiens , réunis en grand nombre , ne firent aucune attention à tout ce qui se passait ; ils ne furent pas alarmés quand on tira sur leur compatriote.

Le 7 , comme je me proposais d'appareiller le lendemain , j'allai rendre visite au vieux chef , lorsque les officiers , qui étaient à terre , me dirent qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus , m'avait demandé. On jugeait de l'importance de ce personnage au respect extraordinaire que le peuple lui témoignait. Tous en l'approchant se pros-

ternaient le visage contre terre , et mettaient leur tête entre ses pieds ; aucun n'osait passer devant lui sans sa permission. M. Pickersgill, et un autre de nos messieurs, le prirent par le bras , et le conduisirent à la place du débarquement. Il s'appelait Ko - Hag - Hee - Too - Fal-lango (1). Je ne puis dire si c'était son nom ou son titre , mais on m'assura qu'il était *areeké* (2) ou roi.

Je le trouvai assis avec une gravité si stupide et si sombre , que je le pris pour un idiot , que le peuple révérait d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai , je lui parlai , mais sans qu'il daignât faire à moi la moindre attention. J'allais le quitter lorsqu'un Naturel , jeune et intelligent , accourut et me fit entendre que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. J'offris donc en présent à cet automate ce que je destinai au vieux chef : une chemise , une hache , un morceau d'étoffe rouge , un miroir , quelques clous , des médailles et des verroteries. Il les reçut , ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne et autour de lui , sans rien perdre

(1) Dans ces îles et à la Nouvelle-Zélande, *ko* est l'article, comme l'*o* ou l'*e* à Taïti.

(2) Les Taïtiens disent *earée*.

de sa gravité, sans prononcer un mot ou faire le moindre mouvement; c'était une vraie statue : je le laissai dans la même position quand je le quittai. J'arrivais à peine au vaisseau lorsqu'on vint me dire qu'il avait envoyé au rivage beaucoup de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte : elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames et fruits à pain, et en un cochon rôti d'environ vingt livres. Les Insulaires dirent que c'était un présent de l'*areeké* de l'île, à l'*areeké* du vaisseau.

Le lendemain, tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai reconnaître les dons de ce roi immobile et pourtant libéral; j'étais accompagné du capitaine Furneaux et de M. Forster. En débarquant, nous trouvâmes Attago qui nous servit de guide. Dès qu'il vit paraître le monarque et sa suite, il s'assit sous un arbre et nous pria de l'imiter. Le roi s'assit également sur un coteau à environ douze ou quinze verges de nous, et pendant quelques minutes nous nous regardâmes en silence les uns les autres. Nous allâmes enfin, le capitaine Furneaux et moi, saluer S. M., et nous nous plaçâmes près d'elle. Je lui offris une chemise blanche que je lui mis sur le dos, quelques aunes d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, et des

cordons de grains de verre. Le roi nous montra la même stupidité que la veille ; il laissait tomber ses bras languissamment , il ne les éleva pas même lorsque nous lui passions la chemise. Ce prince était jeune , ce qui rendait sa gravité factice encore plus ridicule. Il nous quitta sans avoir paru même s'apercevoir de notre présence.

Attago nous conduisit à un autre cercle , où étaient assis le vieux chef et plusieurs respectables vieillards des deux sexes ; entr'autres le vieux prêtre , qui , grace à la force du sommeil sur le jus de l'ava , marchait beaucoup mieux le matin que le soir. Nous avions épuisé presque tous nos présens en faveur du roi ; cependant après une perquisition exacte dans nos poches et dans le sac de nos trésors , que je faisais toujours porter devant moi , nous nous vîmes encore à même de distribuer des largesses. Le vieux chef bien différent du roi , avait un air de dignité qui inspirait le respect : il était grave sans être stupide , il plaisantait d'une manière aimable , s'efforçant d'être compris de nous et de nous comprendre. Le prêtre fit de nouveaux frais d'éloquence , qui malheureusement furent encore perdus pour nous , et je pourrais ajouter pour tous les assistans , car nous remarquâmes qu'en

général le peuple prêtait fort peu d'attention à tous ces discours de circonstances.

Je comblai de présens mon ami Attago. A notre départ, il me pressa beaucoup de retourner dans son île, et d'y porter des étoffes, des haches et des clous. Il me pria en particulier, à plusieurs reprises, de lui apporter un habillement complet pareil au mien : j'avais mon uniforme. Ce bon Insulaire me fut très-utile en plusieurs occasions : tous les matins il venait au vaisseau, et ne nous quittait que le soir. Il était toujours prêt, soit à bord, soit à terre, à me rendre tous les services qui dépendaient de lui. Il m'en coûtait peu pour récompenser ses soins et son zèle.

Tasman est le premier qui découvrit ces îles en 1643, il les appela Amsterdam et Middelbourg; mais les Naturels donnent à la première le nom de *Tongataboo*, et à la seconde celui de *Eaoo-Vée*. Elles sont situées au $21^{\text{d}} 27'$ et $21^{\text{d}} 3'$ de latitude méridionale, et d'après des observations faites sur les lieux, entre $174^{\text{d}} 40'$ et $175^{\text{d}} 15'$ de longitude occidentale. Middelbourg ou Eaoo - Vée, la plus méridionale, a environ dix lieues de tour : elle est si élevée, qu'on l'aperçoit de douze lieues.

La réception amicale qu'on a presque tou-

jours faite aux étrangers, dans toutes les îles dépendantes du groupe découvert par Schouten et Tasman, leur a mérité le nom d'*Iles-des-Amis*. Les chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux îles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance et de Horn; mais ces agressions furent peu considérables, quoique le navigateur hollandais les ait cruellement vengées. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs îles à 6^d au sud de celles que Schouten avait visitées, et il y fut reçu avec toutes les marques possibles de paix et de bienveillance. Les îles, qu'en 1767, le capitaine Wallis a nommées îles de Boscawen et de Keppel, sont probablement les îles des Cocos et des Traîtres; son équipage ne fit d'autre mal aux Naturels, que de les effrayer par l'explosion d'un coup de fusil. M. de Bougainville vit quelques-unes des îles qui sont le plus au nord de ce groupe; il leur donna le nom d'*Archipel des Navigateurs*, et avec raison, puisque plusieurs vaisseaux les avaient déjà rencontrées. Depuis le voyage de Tasman, aucun autre Européen n'avait touché à l'île d'Amsterdam. Ainsi durant un espace de cent trente ans, ces peuples n'ont changé ni de mœurs, ni d'habillemens, ni de caractère. Ces Indiens avaient encore des clous, qui probablement étaient de ceux que Tasman

leur avait apportés. Nous en avons acheté un très-petit, presque rongé par la rouille : on le voit maintenant au Muséum de Londres, sur un manche de bois ; il leur servait, je crois, de gouge ou de vrille. Nous avons aussi rapporté de petits pots de terre, tout-à-fait noirs, et couverts de suie en dehors : je les avais d'abord pris pour des monumens du voyage de Tasman, mais je reconnus dans la suite que les Insulaires les fabriquent eux-mêmes.

Le gouvernement de ces peuples ressemble beaucoup à celui de Taïti : leur areeké a sous lui des chefs ou gouverneurs, qui peut-être sont les seuls propriétaires de certains districts. Il est une troisième classe de chefs, qui jouissent d'une assez grande autorité : mon ami Attago était de cette dernière. Il est probable que toutes les terres appartiennent en propre à des particuliers qui ont des serviteurs ou des esclaves. On ne peut vraisemblablement supposer que tout y soit en commun ; l'intérêt étant le principal ressort de l'industrie, peu d'hommes se donneraient la peine de cultiver et de planter, s'ils ne s'attendaient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu souvent au marché des troupes de six, huit ou dix Insulaires, qui à mesure qu'ils vendaient, remettaient à un homme ou à une femme, qui les surveillait, tout ce qu'ils recevaient

en échange. Il est donc vrai de dire que ces Indiens gagnent leur pain à la sueur de leur front, mais aucun d'eux ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie; la joie et le contentement sont peints sur toutes les figures. L'aisance et la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple, tous peuvent satisfaire les besoins qu'ils éprouvent, et ils vivent sous un climat où le froid et la chaleur sont également tempérés. La seule chose que la nature ne leur offre qu'avec une sorte d'épargne, c'est l'eau douce; comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils sont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons aperçu qu'un puits à Amsterdam, et pas un seul ruisseau courant.

Ils ont deux espèces de pirogues, des doubles et des simples: ces dernières ont toutes des balanciers; elles marchent quelquefois à la voile, mais communément avec des pagaies, dont la pale est courte, mais plus large dans la partie du milieu. Les deux bâtimens, qui composent la double pirogue, ont chacun environ soixante ou soixante-dix pieds de long, et quatre ou cinq de large au centre. Chaque extrémité se termine presque en pointe. Elles plongent dans l'eau sans danger de se remplir; rien ne peut les faire couler à fond, tant qu'elles tiennent en-

semble : aussi ne sont-elles pas seulement des bâtimens de charge , elles servent aux longues navigations. La voile est de nattes. Les cordages se placent exactement comme les nôtres ; quelques-uns ont quatre ou cinq pouces d'épaisseur. Sur la plate-forme est un petit hangar ou hutte , qui met l'équipage à l'abri du soleil et de la pluie.

Les ouvrages fabriqués par ces Indiens annoncent beaucoup d'industrie et une patience admirable. Leurs outils sont de pierres , d'os , de coquillages , comme dans les autres îles. Quoiqu'ils connaissent peu l'utilité du fer , ils préfèrent cependant les clous aux grains de verre et à d'autres bagatelles ; quelques-uns , mais en très-petit nombre , donnaient un cochon pour un grand clou , ou pour une hache. Les vieux habits , les chemises , les morceaux de draps d'Europe , bons ou mauvais , avaient plus de prix à leurs yeux que les meilleurs instrumens tranchans que nous pouvions leur offrir. Ces Insulaires ont les traits réguliers ; ils sont vifs , gais et animés. Je n'ai rencontré nulle part des femmes d'une gaîté plus franche ; elles venaient causer familièrement avec nous ; dès que l'on parut les écouter , elles ne s'embarrassaient pas qu'on les comprît ou non. En général , elles étaient modestes et décentes.

Nous conviendrons avec Schouten, Tasman et M. de Bougainville, que ces peuples ont une forte propension au vol. M. Forster fils, et le docteur Sparmann, étant allés se promener dans le bois, l'explosion de leurs fusils attira près d'eux trois Naturels qui se mirent à leur parler paisiblement. Pendant que le docteur fouillait un buisson dans lequel sa baïonnette était tombée, un des Insulaires, entraîné par une tentation irrésistible, saisit les armes de M. Forster, et lutta en s'efforçant de les lui arracher; les deux autres s'enfuirent, ne voulant pas être complices de cette attaque. En combattant, les champions s'embarassèrent les pieds dans un arbrisseau, et tombèrent tous deux; mais l'Indien, voyant qu'il ne gagnait rien, et que M. Sparmann accourait au secours de son compagnon, se leva le premier, et prit la fuite. Ces messieurs avaient commis une imprudence en se séparant; il faut aussi observer que parmi ces Insulaires, comme dans toutes les autres sociétés humaines, il y a des exceptions au caractère général: au moins n'avons-nous eu à redouter ce vice que dans quelques individus.

Leurs cheveux sont communément noirs, et surtout ceux des femmes. Ils font usage d'une poudre qui les teint en blanc, en rouge ou en bleu. Les deux sexes les portent courts, et la

plupart les relèvent avec un peigne : ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très-près ; on leur laisse seulement une touffe au sommet de la tête , et de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent leur barbe avec deux coquilles : ceux-ci sont tatoués depuis le milieu de la cuisse jusqu'au-dessus des hanches ; les femmes ne le sont que sur les bras et sur les doigts , et même très-légèrement. Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte qui entoure la ceinture , et retombe au-dessus du genou. Ils ne couvrent point la partie supérieure du corps.

J'ignore quels sont les amusemens de ces Indiens , dans leurs heures de loisir ; nous n'avons vu chez eux que peu de divertissemens. Les femmes nous égayaient par des chansons assez agréables ; elles battaient la mesure en faisant claquer leurs doigts ; leur voix est fort harmonieuse. Je n'ai remarqué dans ces Iles que deux instrumens de musique : une grande flûte de bambous , dont ils jouent avec le nez , comme à Taïti , mais à quatre trous , tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux ; et une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale , placés les uns près des autres , comme ils l'étaient à la flûte dorique des Anciens : l'extrémité ouverte de tous ces roseaux , dans la-

quelle ils soufflent avec la bouche , est à égale hauteur , ou sur la même ligne. Nous leur avons vu aussi des tambours qui ressemblent à un tronc d'arbre creux , et ne produisent qu'un bruit sourd et fort peu musical.

Ils ont cependant quelques amusemens , qui consistent à montrer une très-grande dextérité. M. Forster , dans une de ses promenades , arriva près d'un groupe de personnes de différens âges , et qui paraissait composé de plusieurs familles. Quelques femmes chantaient ; mais une jeune fille , d'une physionomie charmante , et dont les longs cheveux noirs et bouclés retombaient avec grace sur ses épaules , paraissait surtout fixer l'attention de la société et la distraire. Elle jouait avec cinq gourdes , de la grosseur d'une petite pomme , et parfaitement rondes , qu'elle jetait sans cesse en l'air , l'une après l'autre , et avec tant d'adresse que , pendant un quart-d'heure , elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir.

Leur manière de saluer est , comme à la Nouvelle-Zélande , de faire toucher leur nez à celui de la personne qu'ils abordent. Ils ont , pour remercier , un usage qui n'est pas moins singulier , c'est d'élever au-dessus de leur tête ce qu'ils viennent de recevoir ; mon ami Attago fut représenté dans cette attitude : je venais de

lui donner un clou. Dès leur bas-âge, ces Indiens sont exercés à la pratique de cette coutume, et la mère a soin d'élever la main de l'enfant qui a reçu quelque présent. Cette politesse est générale toutes les fois qu'ils acceptent : les Indiens ne manquaient jamais de placer sur leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous leur en eussions fait cadeau ; ce signe faisait connaître que le marché était irrévocablement conclu.

J'ai eu occasion de dire quelques mots de leur coutume de se mutiler les mains à la mort de leurs parens et de leurs amis. Elle est commune à tous les rangs, à tous les âges et à tous les sexes ; elle n'est pas particulière à ces peuples : on la retrouve chez les Hottentots, les Guaranos du Paraguay et chez les Californiens.

Omaï et OEdidée n'entendirent d'abord rien à la langue des habitans de Middelbourg et d'Amsterdam ; mais, en y faisant attention, ils reconnurent qu'elle n'était qu'un dialecte de la leur ; la différence d'idiome entre les îles de la Société et celles des Amis n'est pas plus grande que celle qu'on remarque en Angleterre entre deux provinces situées sur des points opposés.

 CHAPITRE XIII.

PASSAGE à la Nouvelle-Zélande. — Tempête. — Séparation des deux vaisseaux. — Relâche de la *Résolution* dans le Déroit de la Reine-Charlotte — Commerce avec les habitans. — Antropophages. — Départ.

NOUS cinglâmes au sud avec un bon vent frais, dans l'intention de toucher à la Nouvelle-Zélande, et de renouveler, dans le Déroit de la Reine-Charlotte, notre provision d'eau et de bois, pour tenter ensuite de nouvelles découvertes au sud et à l'est. Dans l'après-midi, nous aperçûmes l'île *Pylstart*, plus remarquable par sa hauteur que par son circuit. Son nom, qu'elle tient des navigateurs hollandais, signifie, dans leur langue, *flèche en queue*, et a rapport à la multitude d'oiseaux du Tropicque qu'ils y virent. Un de ces oiseaux a effectivement la queue terminée par deux longues plumes, qui lui ont fait donner par les Français le nom de *paille en queue*.

Nous arrivâmes, le 21, à cinq heures du matin, en vue de la Nouvelle-Zélande. Il y

avait quatre mois que nous l'avions quittée. Nous voyions les huttes et les forteresses des Naturels, semblables aux aires que les aigles construisent sur la cime des rochers. Dès que nous eûmes rallié l'*Aventure*, nous fîmes voile pour le Cap Kinnapers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, et nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures.

La première pirogue qui nous aborda n'avait à son bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poisson pour des pièces d'étoffes et des clous. La seconde était montée de deux Indiens, que leurs vêtemens et leur démarche annonçaient être des chefs. Je donnai à celui qui me parut le plus distingué, des cochons, des poules, des semences et des racines. Il ne croyait sans doute pas d'abord que je voulus en les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment où il ne douta plus que ces présens ne fussent pour lui; mais tous ces objets lui firent moins de plaisir qu'un grand clou que je lui donnai ensuite. En s'éloignant, il considérait cependant avec plaisir les cochons et les poules. Il rangeait ces animaux les uns à côté des autres, et veillait à ce qu'on ne les lui enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun; s'il tient parole, et qu'il en ait soin, l'île entière pourra

bientôt s'en trouver peuplée. Il emmenait deux truies, deux verrats, quatre poules et deux coqs.

Ces Insulaires n'avaient pas oublié l'*Endéavour*. Leurs premiers mots furent, *mataou no te pou pou*. (Nous avons peur des canons.) L'un d'eux était élégamment vêtu en étoffe de lin de la Nouvelle Zélande. Ses cheveux, arrangés suivant la dernière mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés et garnis de plumes blanches. Il portait, à chaque oreille, un pendentif de peau d'albatrosse, non dépouillée de son duvet blanc; tout son visage était tatoué en lignes courbes et spirales. M. Hodges fit son portrait.

Notre habitant de Bolabola, OEdidée, qui ne comprit pas d'abord, comme Tupia, la langue des Zélandais, apprenant de nous que ce peuple n'a point de noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au chef; mais, quand nous l'assurâmes que le climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui présenta que les ignames, et lui fit sentir en même tems par une harangue, tout le prix des cochous, des volailles et des semences qu'il recevait de nous. Le Zélandais, par reconnaissance, nous laissa sa hache de bataille qui était toute neuve. Ces deux Indiens, avant de s'é-

loigner, nous donnèrent le spectacle d'un haiva, ou danse guerrière. Ils frappèrent du pied, ils agitèrent leurs massues et leurs piques, faisant des contorsions, tirant la langue et hurlant d'une manière épouvantable.

L'après-midi le vent fraîchit ; des grains violens nous firent perdre notre petit mât de perroquet, et durant la nuit, que nous passâmes à la cape, ils s'accrurent au point de nous réduire à nos deux basses voiles. Le 23, le ciel s'éclaircit ; mais le 24, nous fûmes assaillis par un vent encore plus impétueux. Les vagues s'élevaient comme des montagnes. Après avoir été battus de la tempête pendant deux jours, nous arrivions à la vue du port, lorsqu'un ouragan terrible nous chassa au large ; il dura tout le jour sans interruption. Nous roulions çà et là à la merci des flots ; souvent nous embarquions de grosses lames, qui tombaient sur les ponts avec une vitesse prodigieuse, et détruisaient tout ce qu'elles rencontraient. Les yeux n'apercevaient qu'une scène générale de bouleversement et de confusion (1). L'Océan nous présentait un as-

(1) Toute cette description est extraite de la relation de M. Forster fils. Il ne serait pas probable que Cook se fût amusé à décrire une tempête ; ce n'était pour lui qu'un spectacle ordinaire.

pect non moins terrible qu'imposant. Tantôt portés au sommet d'une vague immense et subitement élançée, nous contemplions une vaste étendue que sillonnait un nombre infini de canaux roulant leurs ondes avec rapidité ; tantôt une lame se brisait subitement sous le vaisseau, et le plongeait dans une vallée profonde, tandis qu'une nouvelle montagne, dont la cime écumeuse et chancelante se repliait sur nos têtes, menaçait de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs : l'eau remplissait les lits ; le rugissement épouvantable des vagues, le craquement des couples et le roulis n'étaient tempérés que par les juremens continuels des matelots, dont les voix rauques semblaient plus fortes encore que les vents et la mer en fureur. Accoutumés aux dangers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtait point leurs blasphêmes : rien ne peut être comparé à l'horrible énergie de leurs imprécations.

A minuit, le vent diminua, et nous parvîmes enfin à gouverner vers la terre, dont la tempête nous avait écartés. Mais l'*Aventure* se trouvait en arrière, et nous ne la revîmes point. Nous allâmes inutilement à sa recherche jusqu'au 3 novembre, et pensant alors qu'elle était entrée dans le détroit, nous nous décidâmes à

relâcher dans l'anse du Vaisseau, d'où nous étions partis le 7 juin.

La plupart des habitans qui vinrent nous visiter, étaient de notre connaissance. Teiratu se présenta un des premiers ; mais il portait alors de vieux habits ; ce n'était plus ce chef qui, lorsqu'il nous prononçait, le 4 juin, une longue harangue, était vêtu de nattes brodées en peau de chien. D'orateur, de chef de guerriers, il était devenu simple pêcheur. Nous eûmes de la peine à le reconnaître dans cette métamorphose. Je lui fis cependant rendre quelques honneurs, et on lui donna des clous. Il résolut de s'établir près de nous, pour être des premiers à commercer avec nous, et peut-être pour nous voler plus facilement.

OEdidée se promena avec nous au milieu des forêts touffues de ce pays. Il fut surpris d'y trouver un grand nombre d'oiseaux, dont le chant est agréable et le plumage très-joli. Nous en tuâmes plusieurs ; notre Indien qui, de sa vie, n'avait manié d'armes à feu, en abattit un du premier coup : les sens de ces peuples n'ont pas été, comme les nôtres, affaiblis par mille accidens, et sont beaucoup plus sûrs.

Le 5, des habitans nous volèrent un sac d'habits, que nous eûmes peu de peine à re-

couvrir ; mais cette aventure avertit l'équipage de se tenir sur ses gardes. Nous vîmes la plus jeune des deux truies que le capitaine Furneaux avait laissées à l'anse des Cannibales , dans notre dernière relâche. Elle boitait d'un pied de derrière ; elle était du reste en bon état , et très-apprivoisée. Si nous comprîmes bien les signes des Insulaires , le verrat et l'autre truie n'avaient point été tués , et on les gardait dans un endroit séparé ; de manière que ces hommes ignorans , en tenant ces animaux à l'écart , et peut-être se les partageant comme des dépouilles , empêchent la propagation de l'espèce. Nous apprîmes aussi que les deux chèvres que nous avions laissées au haut du détroit , avaient été tuées par Goubiah , qu'ils traitèrent de vieux coquin. Tous nos efforts pour peupler cette terre d'animaux utiles , étaient donc reudus infructueux par ceux mêmes qui devaient en tirer tout l'avantage.

Nous allâmes examiner nos plantations. Comme les semences avaient été abandonnées aux soins de la nature , nous les trouvâmes dans un état florissant , à l'exception des patates qui , pour la plupart , avaient été déterrées. L'hiver est fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande , puisqu'il y épargnait des plantes qui meurent chez nous au mois de janvier et de février.

Les radis et les navets étaient déjà en graine. Les plantes indigènes n'étaient pas aussi avancées. Les arbres et les arbrisseaux commençaient seulement à reverdir ; mais le lin , dont les Naturels font leurs cordages , était en fleur. M. Forster s'occupa aussitôt de décrire cette plante, qui mérite d'être universellement connue.

Je me rendis le lendemain à l'anse qu'habitaient les Insulaires , pour y jeter la seine. Je leur donnai un verrat , une jeune truie , deux coqs et deux poules , que nous avions amenés des îles. N'ayant pas été plus heureux dans notre pêche que la première fois , nous achetâmes des Naturels une assez grande quantité de poissons. En faisant cette emplette , je remarquai que les Indiens étaient fortement tentés de fouiller dans nos poches , et qu'ils retiraient d'une main le poisson qu'ils nous avaient donné de l'autre. Un des chefs entreprit de faire cesser ce scandale ; et avec des yeux où se peignait la colère , il feignit de vouloir écarter la foule. Je louai sa conduite ; mais en même tems je l'observai si bien , que je le surpris à voler mon mouchoir. Je le lui laissai cacher dans son sein , sans paraître m'en apercevoir , et déclarai ensuite ce que j'avais perdu. Il feignit d'abord d'ignorer le vol , protesta de son innocence ; et comme je demandai bien décidément le mou-

choir, il finit par me le rendre en riant, et jouant si bien son rôle, qu'il me fut impossible de me fâcher contre lui. Nous restâmes bons amis, et il vint même dîner à bord. Vers ce même tems, nous eûmes la visite de plusieurs Insulaires d'un autre district, qui vinrent sur quatre pirogues chargées de poisson et d'autres articles qu'ils échangèrent contre nos marchandises. Ces nouveaux venus prirent leurs quartiers dans notre voisinage. Le lendemain, de très-bonne heure, ils décampèrent avec six de nos petites futailles, et ils furent suivis de tous ceux que nous avions trouvés dans cet endroit à notre arrivée. Ceux-ci laissèrent derrière eux quelques-uns de leurs chiens, et le verrat que je leur avais donné le jour précédent. Nos futailles furent la moindre perte que nous causa la retraite de ces habitans; nous regrettions surtout le poisson qu'ils nous fournissaient en abondance et à peu de frais. Ils avaient sans doute dérobé nos pièces à eau pour leurs cercles de fer; et il est à remarquer qu'un seul jour de pêche leur eût valu en fer travaillé pour leur usage, trois ou quatre fois la valeur de celui qu'ils avaient pris; mais ces peuples sont incapables de réfléchir: ils aiment mieux un clou, que l'espérance certaine d'en avoir quatre.

Les habitans revinrent le 10, et continuèrent

leur trafic. Les matelots renouvelèrent avec les Zélandaises leurs anciennes amours. L'une d'elles, jeune fille d'une figure intéressante, et nommée *Toghéérée*, était chaque jour offerte en mariage, par ses parens, à un des contre-mâtres que les Naturels affectionnaient particulièrement, parce qu'il leur témoignait de l'intérêt et de l'attachement. Telle est la reconnaissance des peuples sauvages. *Toghéérée* n'était pas moins fidèle à son mari que si c'eût été un Zélandais; elle repoussait impitoyablement les sollicitations des autres matelots, en disant qu'elle était *tirra tane* (mariée).

Malheureusement cette aimable personne était, comme toutes les Zélandaises, remplie de vermine. Notre Anglais crut pouvoir se dispenser d'amener sa conquête à bord. Il allait la voir à terre, et seulement pendant le jour. Il la régala de biscuit pourri, qu'elle aimait beaucoup. *OEdidée*, notre Insulaire de Bolabola, était si habitué dans sa patrie à satisfaire tous les desirs de la nature, qu'il ne craignait pas de s'y livrer à la Nouvelle-Zélande, quoiqu'il vît très-bien que les femmes n'y valaient pas celles de son pays. La force de l'instinct l'emportait sur sa délicatesse. Faut-il s'en étonner, lorsque des Européens civilisés lui en donnaient l'exemple?

Sa conduite envers les Zélandais prouve son bon cœur. Il eut bientôt découvert combien leur existence est misérable , en comparaison de celle des Insulaires des îles du Tropique, et il témoigna souvent de la pitié, en faisant l'énumération de tout ce qui leur manquait. Il distribuait des racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaisseau, et toujours il m'accompagnait lorsque j'allais ensemer un terrain dans ce havre.

Le 15, nous fîmes en pure perte une course fatigante, dans l'espoir de découvrir l'*Aventure*. Nous avions gravi une des montagnes qui dominent la partie orientale du détroit; mais parvenus au sommet, l'horizon se trouva tellement embruni, que la vue ne s'étendait pas à plus de deux milles. M. Forster profita de cette promenade pour joindre quelques plantes à sa collection. Je commençai dès lors à désespérer de revoir le vaisseau du capitaine Furneaux, et je ne pouvais concevoir ce qu'il était devenu. J'avais pensé jusque-là qu'il avait gagné quelque port du détroit; mais il n'était pas possible qu'il fût douze jours dans notre voisinage, sans qu'on le vît, ou qu'on entendit ses signaux.

Les Naturels nous vendirent des filets, avec lesquels nous primes assez de poissons. Ils étaient faits de feuilles fendues, séchées et battues, et du lin indigène de la Nouvelle-Zélande. Le

chanvre qu'en tirent les habitans avec leurs instrumens grossiers , est blanc , doux , luisant et très-fort. Celui qu'on a travaillé en Angleterre , après notre retour , avait presque le lustre de la soie. Nulle plante ne promet autant d'avantages à l'Europe ; elle n'exige presque aucun soin de culture.

Le 22 , nous eûmes le malheur de perdre le béliet ; il avait été tout à coup attaqué d'une maladie qui approchait de la rage. Je pensai qu'elle provenait de l'herbe qu'il avait mangée , ou peut-être de la piqure des orties , qui croissent en abondance aux environs de notre débarquement. Dans un de ses accès , il courut tête baissée se précipiter dans la mer : il revint d'abord , et parut même soulagé ; mais quelques jours après , il disparut : il s'était probablement noyé dans un second accès. Sa perte me mit dans l'impossibilité de peupler cette contrée d'animaux de cette espèce. La chèvre avait mis bas quelque tems avant notre arrivée , mais ses chevreaux étaient morts.

Le même jour , en retournant au vaisseau , nous rencontrâmes sept ou huit pirogues qui arrivaient du nord , et qui , sans faire aucune attention à nous , allèrent directement à l'ause de l'Indien , tandis que les autres vinrent à bord avec une grande quantité de vêtemens et d'ar-

mes de toute espèce, qu'ils nous vendirent pendant cette relâche : nous ne les avons jamais vu si bien vêtus. Leurs femmes étaient venues la veille nous témoigner de l'inquiétude sur leur absence. Comme ils revenaient coiffés avec soin et les joues peintes en rouge, nous ne doutâmes plus qu'ils ne fussent allés combattre ; car, dans cette circonstance, ils se parent autant qu'il leur est possible. Je crains bien que notre présence n'ait ranimé entre les tribus de malheureux différends. Nos officiers demandaient à acheter plus d'armes et d'ornemens que ces habitans n'en pouvaient fournir, et ils les tentaient en leur montrant des pièces d'étoffe qui étaient à leurs yeux d'un grand prix. Cette vue, en enflammant leurs desirs, les aura portés à courir dépouiller leurs voisins des richesses que recherchaient les étrangers. La grande quantité d'objets de toute espèce qu'ils étalèrent alors, sembla prouver qu'ils venaient d'user de cet infâme moyen de nous satisfaire. Quelques officiers, qui les visitèrent le lendemain dans leurs maisons, y virent des os humains.

Le 23, ils trouvèrent au milieu de la plage la tête et les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu. Son cœur était enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une grande pirogue.

Un de nos messieurs acheta cette tête, et l'apporta à bord. Un morceau de la chair fut grillé et mangé par un Indien, en présence de tous les officiers et de la plus grande partie de l'équipage. J'étais alors à terre : à mon retour, je vis cette tête mutilée, dont les restes annonçaient un jeune homme de moins de vingt ans. Ce spectacle me saisit d'horreur et d'indignation contre ces cannibales. Considérant enfin que c'était un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colère, et je voulus être témoin d'un fait que tant de gens révoquent en doute ; j'ordonnai qu'on fit rôtir un morceau de cette chair, et qu'on le portât sur le gaillard d'arrière. Ce mets détestable fut à peine offert aux antropophages, qu'un d'eux le dévora avec une avidité extraordinaire. Cette scène révoltante fit évanouir quelques personnes de l'équipage. OEdidée, qui était à bord, en fut tellement affecté, qu'il resta immobile d'étonnement et d'horreur. Revenu de cet état de stupeur, il fondit en larmes, et accabla les Zélandais de reproches amers, en leur déclarant qu'il n'était ni ne serait jamais leur ami ; il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Pour n'omettre aucun détail sur un fait de cette importance, j'ajouterai que cette tête fut cédée à M. Pickersgill pour un clou, et qu'elle

est maintenant déposée à Londres dans le cabinet de M. John Hunter, membre de la Société Royale.

Le 24, à quatre heures du matin, nous démarrâmes. Dès que nous eûmes quitté la grève, les Naturels y coururent, et voyant un tas de mauvais biscuit, que nous avions jeté comme corrompu, ils se précipitèrent dessus, et le mangèrent avec avidité, quoique nos cochons eussent refusé d'y toucher. Ils n'y furent pas portés par la faim, puisqu'ils avaient en abondance du poisson frais, et qu'ils nous en vendaient chaque jour assez pour notre consommation. Leur goût était donc différent du nôtre, et d'ailleurs ce pain avait, pour ces hommes habitués à se nourrir de poisson, le mérite de la nouveauté.

Avant de faire voile, j'écrivis sur un billet l'époque de notre dernière arrivée dans le détroit, le jour de notre départ, la route que je me proposais de tenir, et toutes les instructions que je jugeai nécessaires au capitaine Furneaux, s'il relâchait dans ce havre. Je mis le papier dans une bouteille que j'enterrai au pied d'un arbre, au milieu du jardin qui est au fond de l'anse, de manière qu'il pût être trouvé par cet officier; mais je n'osais espérer qu'il arrivât à sa destination. Je ne pus me résoudre à quitter la côte avant d'avoir fait de nouvelles recherches. Dans

cette vue, je cinglai vers le cap Téterawhitte, et parcourus divers points jusqu'au cap Palliser, tirant des coups de canon de demi-heure en demi-heure; mais tous nos soins furent sans succès.

 CHAPITRE XIV.

RECHERCHE d'un Continent dans la mer Pacifique australe. — Etonnement d'Edidée en voyant la neige et les glaces flottantes. — Navigation périlleuse. — Maladie alarmante du capitaine. — Marche rétrograde. — Arrivée à l'île de Pâques ou terre de Davis. — Ressemblance de ses habitans avec ceux de Taïti. — Mode des femmes. Coiffure des deux sexes. Usage bizarre. — Filouteries.

LA disparition de l'*Aventure* heureusement ne découragea personne : l'équipage cingla avec autant de sécurité vers le pôle austral, que si une flotte eût marché de conserve avec nous. Le 26 novembre, je pris mon point de départ du cap Palliser, et je gouvernai au sud un peu à l'est. Les passe-pierres, les veaux marins, les poules du port Egmont, les albatrosses, les pintades, environnaient chaque jour notre vaisseau. Le 6 décembre, à huit heures et demie du soir, nous nous trouvâmes aux antipodes de nos amis de Londres, et par conséquent à la plus grande distance possible d'eux. Chacun donna au souvenir de sa patrie un tendre soupir : nous étions peut-être les seuls Européens qui fussions par-

venus à ce point. On dit vulgairement en Angleterre que sir François Drake a *passé sous l'arche du milieu du pont de Londres*; mais c'est une erreur, puisqu'il longea la côte d'Amérique. Cette fausse opinion vient sans doute de ce qu'il a passé les *perioeci*, ou le 180^d de longitude dans le même cercle de latitude septentrionale sur la côte de la Californie.

Le 8, nous cessâmes de voir les pingoins et les veaux marins; le 10, à midi, nous étions par 59^d de latitude australe, sans avoir rencontré de glaces, quoique l'année précédente, à la même époque, nous en eussions trouvé entre le 50 et le 51^d. Cette différence provenait peut-être d'un changement dans la direction du vent et des courans. Le 12, étant par 62^d 10' de latitude sud, et 172^d de longitude ouest, nous vîmes la première île de glace; le 13, le thermomètre se tint à 51^d, et nous ciuglâmes à l'est, avec une brise fraîche; il tomba une quantité prodigieuse de neige. OEdidée, qui n'avait rien vu de semblable dans son pays, admira beaucoup ce phénomène. J'essayai de lui faire comprendre la cause de cette congélation; mais ses idées restèrent obscures sur cette matière; après avoir long-téms considéré ce qu'il appelait des *pierres blanches*, et en avoir vu fondre *miraculeusement* dans ses mains, il dit

qu'il les nommerait de la *pluie blanche*, lorsqu'il serait de retour dans son île.

Les premières glaces passèrent sans qu'il les vît, parce qu'il était fort matin ; mais deux jours après on en rencontra un énorme morceau dont l'aspect le frappa. Le lendemain, lorsqu'il en découvrit une immense plaine, il crut que c'était une terre, et témoigna un grand plaisir. Nous lui dîmes qu'il se trompait, et qu'il ne voyait autre chose que de l'eau douce. Il fallut pour le convaincre, lui montrer la glace qui s'était formée sur le pont dans les futailles. Il prit son parti en disant que pour distinguer ce nouvel objet, il lui donnerait le nom de *terre blanche*. Il avait rassemblé à la Nouvelle-Zélande, un certain nombre de baguettes qui, rassemblées une à une en faisceau, lui tenaient lieu de journal. Il en avait posé une pour chaque île qu'il avait vue et visitée depuis son départ des Iles de la Société ; sa collection montait alors à neuf ou dix, dont il se rappelait très-bien les noms, et la *Terre-Blanche*, ou *Whennua-Téatea*, était la dernière.

Il demandait souvent combien nous avions encore de pays à voir pour arriver en Angleterre. D'après quelques noms que nous lui dîmes, il fit un paquet séparé, qu'il diminuait à chaque île avec autant de soin qu'il augmentait

le premier. La triste uniformité de cette partie de notre voyage le rendait impatient d'en voir la fin ; les provisions salées, et la froideur du climat contribuèrent aussi à le dégoûter. Son occupation ordinaire était de détacher huit ou dix plumes rouges des tabliers de danse qu'il avait achetés à Tongatabboo, et de s'en faire un panache. Il passait le reste de son tems à se promener sur le pont, à causer avec les officiers, ou à se chauffer dans ma chambre. Ce fut pour nous une occasion d'acquérir de nouvelles connaissances sur son pays et les îles voisines.

Plus nous avançons au S. - E. $\frac{1}{4}$ E., plus le nombre des îles de glace s'accroissait autour de nous. Le 15, nous en avons dépassé dix-sept, sans compter toutes les glaces flottantes. Celles-ci en plusieurs endroits étaient empilées. Ailleurs on voyait des coupures dans la plaine, et au-delà une mer unie. Je crus qu'il serait dangereux de la traverser, parce que le vent ne nous aurait pas permis de revenir par le même chemin. Le tems était d'ailleurs extrêmement brumeux par intervalles : je fus contraint de m'éloigner promptement de ces glaces flottantes, qui sont encore plus périlleuses que les grandes îles.

Nous eûmes à peine dirigé au N. E. que nous nous vîmes enfermés, et obligés de revirer en forçant de voiles. En sortant d'un danger, nous

tombions dans un autre. Nous fûmes souvent sur le point de nous briser contre les grandes îles qui de tous côtés s'offraient devant nous. Ces rochers de glace se présentaient sous toutes sortes de formes, en pyramides, en obélisques, en clochers. Toutes les montagnes étaient d'une élévation considérable, très-étendues et parfaitement unies au sommet. La rigueur excessive du froid et l'humidité firent mourir les colombes et les pigeons que nous avions achetés sur les îles de la Société, et sur celles des Amis, ainsi que des oiseaux chanteurs que nous avions eu beaucoup de peine à prendre vivans à la Nouvelle-Zélande.

Arrivé par $159^{\text{d}} 20'$ de longitude ouest, et 66^{d} de latitude sud, je me décidai à revirer de bord, mais, le 19, un beau tems me fit de nouveau porter au sud; le 20, je passai une seconde fois le cercle antarctique ou polaire, et je continuai d'avancer au S. E. jusqu'à six heures du lendemain matin. Le tems était alors obscurci par une brume épaisse; nous rencontrâmes tout-à-coup un groupe de très-grosses îles de glaces et beaucoup de morceaux flottans, dont nous eûmes toute la peine du monde à nous débarrasser; mais le 23, nous en découvrîmes une quantité si prodigieuse, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du sud à l'est, et obs-

truaient entièrement notre passage. Nous étions alors par $67^{\text{d}} 20'$ de latitude et $137^{\text{d}} 12'$ de longitude. Le froid était si vif, que nos bateaux furent huit heures à ramasser quelques morceaux de glaces pour nous procurer de l'eau douce. Nos cordages étaient aussi durs que du fil d'archal, nos voiles semblaient être de bois ou des plateaux de métal. Toutes les manœuvres devenaient impraticables. Je me hâtai de remettre le cap au nord, ne voyant pas de possibilité à m'avancer plus loin, et ne pouvant espérer de trouver une terre dans ces parages. Nous prîmes deux peterels antarctiques. Je remarquai qu'ils avaient davantage de plumes que tous ceux que nous avions jusque-là rencontrés : tant la nature a pris soin de les vêtir conformément au climat qu'ils habitent. Nous vîmes aussi des albatrosses, couleur de chocolat. Nous n'avons trouvé de ces oiseaux que parmi les glaces, ce qui ferait conjecturer qu'il existe une terre au sud.

Plusieurs personnes avaient des rhumatismes, des maux de tête; d'autres, les glandes enflées, et des fièvres catarrhales. M. Forster, père, gardait le lit. Le 24, comme nous avancions au N. E., nous nous vîmes environnés de près de cent îles de glaces. C'est ainsi que nous passâmes le jour de Noël, à peu près de la même manière

que l'année précédente. Il fut cependant célébré selon la coutume. Les matelots eurent double portion de pouding : ils burent toute l'eau de vie qu'ils avaient épargnée depuis plusieurs mois pour cette solennité : tant qu'il leur en resta, on peut dire qu'ils *firent Noël en bons Chrétiens*. Tels sont les plaisirs de ces hommes voués à passer leur vie, isolés en quelque sorte de la société civile, et continuellement occupés à braver la mort qu'ils ne craignent plus à force de l'avoir aperçue. Ils se consolent en s'enivrant.

Tant que nous restâmes sous la zone-torrïde, nous n'eûmes presque point de nuit, nous écrivions à minuit à la lueur du soleil. Cet astre était si peu de tems au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très-fort ne cessa pas de nous éclairer. OEdidée pouvait à peine en croire ses sens. Nous voulûmes lui expliquer ce phénomène, mais il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée, et du jour perpétuel. C'est ainsi que les premiers Vénitiens qui reconnurent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe, s'étonnèrent que le soleil ne quittât point l'horizon. Ils racontent qu'ils ne pouvaient distinguer le jour de la nuit, que par l'instinct d'un oiseau de mer qui allait se jucher sur la côte

pendant quatre heures. Comme nous étions éloignés de terre, cette indication nous manqua.

Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant, mais plusieurs personnes en offraient des symptômes. M. Forster, fils, était de ce nombre. Je leur fis boire, deux fois par jour, du moût de bière très-chaud, et leur interdis les viandes salées. La langueur était générale, la pâleur de tous les visages semblait nous menacer des suites les plus funestes. J'étais moi-même d'une excessive maigreur et sans appétit. Cet état devenait d'autant plus insupportable à l'équipage, qu'il ne voyait plus d'espoir de retourner en Angleterre cette année, et qu'il ignorait quel devait être le terme de notre navigation : il y eut un moment de découragement, mais peu-à-peu les matelots se résignèrent. Nous passâmes près de cinq semaines dans cette situation, cherchant toujours à pénétrer sur divers points, et partout ne rencontrant qu'obstacles insurmontables et les dangers les plus éminens. Ce voyage ne peut être comparé à aucun autre pour la multitude de maux et de fatigues qu'il nous a fait éprouver.

Le 30 janvier (1774), nous observâmes au sud que l'horizon était couvert de nuages d'une blancheur de neige extrêmement brillante. C'était le signe ordinaire d'une plaine de glace ;

bientôt on la découvrit du haut des mâts , et à huit heures , nous étions près de ses bords : elle s'étendait à l'est et à l'ouest , fort au-delà de la portée de notre vue. Les rayons de lumière qu'elle réfléchissait à une hauteur considérable , éclairaient la moitié de l'horizon. Je comptai dans cette plaine quatre-vingt-dix-sept collines de glace , en outre de celles qui étaient sur les bords , et qui la plupart très-larges , et ressemblant à une chaîne de montagnes entassées les unes sur les autres , élevaient leurs cimes au milieu des nues. Je ne crois pas que dans les mers du Groënland on ait jamais rencontré de pareilles masses.

Le passage était intercepté. Je ne dirai pas qu'il fût partout impossible d'aller plus loin , mais la tentative eût été dangereuse et téméraire ; et , dans ma position , aucun navigateur ne s'y fût sans doute exposé. L'opinion générale était que cette glace devait s'étendre jusqu'au pôle. Je pris donc la résolution de passer l'hiver en dedans du Tropicque , si je ne découvrais point de terre , avant d'y arriver. J'étais certain qu'il n'y a point de continent dans cette mer , à moins qu'il ne soit si près du pôle , que les glaces le rendent inaccessible ; et en supposant que je pusse en trouver un , il fallait tout l'été pour le reconnaître. Il nous suffisait d'ar-

river au Cap en avril ; mais quitter à la fin de janvier la mer Pacifique du sud avec un bon vaisseau envoyé à des découvertes, un équipage en santé, des provisions et des munitions de toute espèce, c'eût été manquer de constance, et répondre mal à ce qu'on devait attendre de notre expédition. Je pensai aussi qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer, avancerait les progrès de la navigation, de la géographie, et peut-être ceux de l'histoire naturelle.

Rien ne m'ayant encore empêché de remplir ces vues, je me proposai d'abord de rechercher la terre qu'on prétend avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un siècle, dans le trente-huitième parallèle ; je projetai, si je ne la trouvais pas, d'aller vérifier la position de l'île de Pâques ou Terre de Davis, que l'on n'avait pu encore rencontrer, d'entrer ensuite dans le Tropique, relâchant sur les îles que je rencontrerais, jusqu'à notre arrivée à Taïti, où je comptais apprendre des nouvelles de l'*Aventure*, et de porter ensuite à l'ouest jusqu'à la terre australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros, et que M. de Bougainville appelle les *Grandes-Cyclades*.

Quelque grande que fût cette entreprise, son exécution n'eut rien qui m'effrayât. Je com-

muniquai mon projet aux officiers qui l'accueillirent avec joie ; les matelots même se montrèrent fort satisfaits de voir le voyage se prolonger par une plus douce température. Le 15 février, je traversai la ligne qu'en 1769 j'avais suivie dans ma route à Taïti, et je dirigeai à l'ouest ; mais, quelques jours après, j'eus tout à coup des symptômes d'une obstruction d'autant plus dangereuse, que depuis longtemps je cachais à l'équipage que j'étais souffrant. J'avais accru le mal, et la douleur augmenta tellement, que je fus contraint de garder le lit. Pendant vingt-quatre heures, un boquet alarmant fit désespérer de ma vie. Pendant ce tems, nous avançons au nord. Le 21, nous avons atteint le 37° ^d 54' de lat. sud, parallèle où l'on place l'île découverte par Juan Fernandez, et cependant rien n'annonçait une terre dans notre voisinage. Mon premier lieutenant, M. Cooper, fit suivre cette direction jusqu'au 25 ; mais le vent ayant alors passé de nouveau à l'ouest, il abandonna ses recherches, et porta au nord pour atteindre la latitude de l'île de Pâques.

J'étais dans ce moment dans la crise qui devait décider de ma vie ou de ma mort. J'échappai. Quand je touchai à ma convalescence, un chien appartenant à M. Forster, et qu'il ai-

mait beaucoup, fut la victime de mon estomac délabré. Comme il n'y avait pas d'autre viande fraîche à bord, cette chair, et le bouillon qu'elle procura, me tinrent lieu d'une meilleure nourriture, et acheva ma guérison : tant il est vrai que la nécessité ne connaît point de loi.

M. Patten, notre chirurgien, faillit être la victime des soins tendres et infatigables qu'il m'avait prodigués. D'une santé très-faible lui-même, il me succéda en proie à une maladie bilieuse, qui me fit trembler de la perte dont tout l'équipage était menacé. Heureusement, nous ne tardâmes point à rencontrer terre; il dut son salut à cette circonstance. Nous la découvriâmes à l'ouest, le 11 mars, à huit heures du matin. Il serait difficile de peindre la joie que ressentit l'équipage. Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis, autrement l'île de Pâques. Le pays paraissait peu fertile. On y voyait à peine quelques buissons; mais dans notre situation, le rocher le plus stérile était un spectacle ravissant. Nous étions impatiens de contempler les statues que l'équipage de Roggewin prit pour des idoles; nous conjecturions dès-lors que c'étaient des monumens érigés à la mémoire des morts, ainsi que les Taïtiens et les autres Insulaires de la mer du Sud en élèvent près de leurs cimetières.

Nous vîmes de grands feux aux environs des colonnes. Les Hollandais, qui en observèrent aussi, crurent que c'étaient des sacrifices; mais il est plus probable que les Naturels les avaient allumés pour faire cuire leurs alimens. Nous remarquerons ici avec quelle exactitude notre vaisseau trouvait la longitt.de. Biron, Carteret, Wallis et Bougainville avaient manqué cette île, et nous y arrivâmes directement; il paraît que le capitaine Carteret fut trompé par une erreur dans la latitude indiquée par les tables géographiques qu'il consulta. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux inventeurs des montres marines! Tobias Mayer, professeur allemand à Gottingen, est le premier qui imagina de déduire la longitude, d'après les distances de la lune au soleil et aux étoiles. Cette combinaison ingénieuse et savante est un des avantages les plus précieux qu'ait acquis l'art de la navigation.

Le 13, une pirogue montée de deux Naturels s'approcha de nous; ils apportèrent des bananes et des plantains, qu'à l'aide d'une corde ils montèrent dans notre vaisseau. Ils s'en retournèrent ensuite paisiblement; ce qui nous donna bonne opinion des Insulaires. Le mot qu'ils employèrent pour désigner une corde était le même que chez les Taïtiens. Tout s'an-

nonçait sous un heureux présage. La joie brillait sur toutes les physionomies ; cinquante au moins d'entre nous voulaient à la fois converser avec les Naturels , qui , par ce moyen , ne pouvaient répondre à personne. Je leur jetai des rubans , des médailles et des grains de verre. Ces présens les rendirent fort joyeux. En nous quittant , ils attachèrent à une ligne qui tenait à l'un des côtés du bâtiment une petite pièce d'étoffe de la même écorce que celle des Taïtiens , et peinte en jaune. Quelques mots qu'ils prononcèrent , nous fournirent une nouvelle preuve que leur langue est un dialecte de la taïtienne. Celle-ci est donc répandue aux deux extrémités de la mer du Sud. Probablement , les deux peuples ont aussi une origine commune : il existe entr'eux plusieurs points de ressemblance ; mais ce que nous trouvâmes dès le premier abord , nouveau et fort remarquable dans les habitans de l'île de Pâques , c'est l'excessive ampleur de leurs oreilles ; elles touchent presque aux épaules , et leur partie inférieure est percée d'un large trou , dans lequel les cinq doigts de la main pourraient entrer.

J'envoyai le *master* sonder le rivage. Dès que les Insulaires virent notre chaloupe en mer , ils se rassemblèrent sur la côte. Quelques-uns étaient vêtus d'une étoffe éclatante , couleur

jaune ou orange. Nous les primes pour des chefs. Nous distinguions aussi la forme oblongue des maisons. Elles sont très-basses, se terminent en pointe aux deux extrémités, et sont un peu plus hautes au milieu. Elles ressembloient à des pirogues renversées.

Le *master* nous amena un habitant qui s'était approché de lui à la nage, demandant à venir au vaisseau. Cet Indien y resta deux nuits et un jour. La première chose qu'il fit, dès qu'il se vit à bord, fut de mesurer la longueur du bâtiment, depuis le couronnement jusqu'à l'arrière. Comme dans la chaloupe il s'était plaint du froid, on l'avait vêtu d'une jaquette, et coiffé d'un chapeau. C'est dans cet accoutrement qu'il parut sur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles, des cordons de grains de verre. Il nous pria de les lui attacher autour du front. Il témoignait d'abord de la crainte et de la défiance. Il demanda si nous le tuerions comme un ennemi (*matte toa*)? mais, quand nous l'eûmes assuré du contraire, il ne montra plus d'inquiétude, et ne parla que de danser *héeva*. Au coucher du soleil, il dit qu'il voulait aller dormir, et se plaignait encore du froid. M. Forster père le couvrit d'une étoffe de Taïti. L'Indien se coucha aussitôt sur une table, et dormit jusqu'au lendemain matin.

Le 14, j'allai à terre, accompagné de quelques-uns de nos messieurs. Une grande foule était sur le rivage. Plusieurs Naturels, dans l'empressement de nous voir, se jetèrent à la nage, et vinrent au devant de nos chaloupes. Je distribuai quelques bagatelles, et demandai à manger. On m'offrit aussitôt des patates, des plantains ou cannes à sucre, des clous, des miroirs et des morceaux d'étoffe. Ces Indiens montrèrent bientôt qu'ils sont d'habiles voleurs, et qu'ils manquent de bonne foi dans leurs marchés. Nous avions peine à garder nos chapeaux sur nos têtes, et il était impossible de conserver quelque chose dans nos poches, même ce que nous avions acheté. Ils guettaient toutes les occasions de nous dévaliser; et après nous avoir vendu deux ou trois fois les mêmes marchandises, ils vinrent encore à bout de les remporter.

J'avais appris, en partant d'Angleterre, que cette île avait été visitée en 1769 par un vaisseau espagnol. La vue de quelques effets m'en fournit la preuve. Un Indien portait un chapeau bordé et retroussé à l'européenne; un autre avait un habit espagnol, et un troisième un mouchoir de soie rouge. Ces Indiens paraissaient aussi connaître l'usage des fusils, et redoutaient beaucoup ces armes. MM. Forster, quoiqu'ils fussent encore très-faibles l'un et l'au-



Les deux sexes ont les traits agréables leur nez sans être trop large.

tre, voulurent examiner ces peuples, et dans une petite promenade, recueillirent quelques observations. Les femmes de cette île se font au visage des piqûres qu'on prendrait pour des mouches, telles qu'en portent nos dames. Peu satisfaites de leur teint brun clair, elles se peignent toute la figure avec une craie rougeâtre, à laquelle elles joignent l'orange brillant de la racine de terre-mérite, et des raies de blanc de coquilles. Les deux sexes ont les traits agréables; mais l'action forte du soleil a resserré leur front, et retiré vers leurs yeux, les muscles du visage. Leur nez, sans être trop large, est un peu aplati; leurs lèvres sont fortes, quoiqu'elles n'aient pas l'épaisseur de celle des nègres; leurs cheveux sont noirs et bouclés. L'ardeur du soleil les a fait songer à s'en garantir par une coiffure: beaucoup d'hommes portent sur leur tête un cercle d'environ deux pouces d'épaisseur, tressé d'un bord à l'autre avec de l'herbe, et couvert d'une grande quantité de ces longues plumes noires qui ornent le cou des frégates: quelques-uns sont affublés d'énormes chapeaux de plumes de goéland brun, presque aussi larges que les vastes perruques des jurisconsultes européens; d'autres enfin n'ont qu'un simple cerceau de bois, entouré de plumes blanches et élevées qui se balancent dans l'air. Les femmes

ont pour coiffure un large chapeau de natte, qui forme une pointe par devant, un faîte dans le haut, et deux gros lobes par derrière de l'un et l'autre côté. M. Hodges a dessiné avec soin ces coiffures. Les figures des Insulaires sont également d'une étonnante vérité pour la ressemblance des traits. Le pays leur parut stérile, pauvre, et d'une très-petite population. Ils n'aperçurent que dix ou douze cabanes, quoique leur vue embrassât presque tout l'intérieur des terres. L'une des plus jolies, située sur un mondrain, à un demi-mille de la mer, était pourtant d'une chétive construction : une couverture de petits bâtons, revêtus d'une natte et de feuilles de cannes de sucre, portait sur des rangées de pieux, et formait un faîte ou angle très-aigu au sommet; ce point est la seule place où dans l'intérieur, on puisse se tenir debout. Sur un des côtés est une petite porte si basse et si étroite, que M. Forster fils eut peine à y entrer en se traînant sur ses mains.

Nos messieurs me retrouvèrent occupé à commercer de la meilleure foi du monde avec les Natures, qui ne cessaient de me tromper et de fouiller dans les poches. Ils m'avaient vendu, comme remplis de bananes, des paniers remplis de pierres. Leur activité était infatigable. Un d'eux, se glissant derrière OEdidée, lui enleva

son chapeau et s'enfuit. Notre Indien en resta tout stupéfait. Il en arriva autant à M. Hodges, tandis qu'assis sur une petite éminence, il dessinait une vue. M. Wales, qui était près de lui, tenait un fusil; mais il réfléchit, avec raison, qu'une faute aussi légère ne méritait pas la mort.

 CHAPITRE XV.

EXCURSION dans l'intérieur de l'île de Pâques. — Stérilité du pays. — Détails sur les habitans. Leurs vêtemens. Leur nourriture. Leurs habitations. — Monumens. Statues gigantesques. Cimetières. — Conjectures sur ces peuples. — Passage aux îles Marquises. — Premières visites des Naturels. — Incidens.

LE 15, de grand matin, j'envoyai MM. Pickersgill et Edgcumbe, avec des soldats et plusieurs de nos messieurs, pour reconnaître le pays. J'étais encore trop faible pour y aller moi-même. Un sentier les conduisit au côté sud-est; ils furent suivis d'une foule de Naturels, qui se précipitaient vers eux avec empressement. Bientôt un homme d'un moyen âge, tatoué de la tête aux pieds, parut avec une pique à la main. Il se promena à côté d'eux, et fit signe à ses compatriotes de se tenir éloignés, pour ne pas incommoder les étrangers. Il arbora ensuite, au bout de sa pique, un morceau d'étoffe blanche, et se mettant à leur tête, il les conduisit lui-même, en agitant son pavillon de paix. Partout la contrée est stérile; le terrain n'est qu'une argile noire, couverte de pierres. Nos voya-

geurs virent quelques champs de patates, et des plantains, mais n'aperçurent de fruit sur aucun arbre. Vers la partie méridionale, le sol paraissait meilleur.

Ce canton fertile est aussi moins hérissé de pierres ; mais on n'y trouve aucune source : en général, cette île manque d'eau. Celle qu'on présenta à nos messieurs était saumâtre et fétide. Plusieurs propriétaires vinrent à leur rencontre, et leur offrirent des patates grillées et des cannes à sucre : comme on suivait un sentier, et qu'on allait de file, ils commencèrent par celui qui marchait le premier, et en donnèrent successivement une à chacun. Ils s'y prirent de la même manière pour la distribution de l'eau ; ils avaient soin que les premiers en laissassent pour les derniers. Pendant que ces généreux Insulaires s'efforçaient d'appaier la faim et la soif de nos Anglais, d'autres faisaient différens tours d'adresse. Nos messieurs furent obligés de tirer un coup de fusil à petit plomb, sur l'un des voleurs. Le plomb, qui l'atteignit au dos, le fit tomber ; mais il se releva bientôt, et s'enfuit abandonnant un sac qu'il avait dérobé. Nous n'avons pu savoir si sa blessure était dangereuse. Cet incident occasionna du retard ; beaucoup de Naturels accoururent ; mais le vieux guide, arborant son pavillon,

rétablit l'ordre, et continua de diriger la troupe comme auparavant.

Ils remarquèrent, en passant, un grand nombre d'Indiens rassemblés sur une colline, et tenant des piques à la main; ceux-ci se dispersèrent à la voix de leur vieux compatriote, excepté cinq ou six, dont l'un paraissait être un Indien d'importance. Il était robuste, bien fait, et mieux vêtu que les autres. Il aborda nos messieurs; et, pour les saluer, il étendit d'abord ses bras en fermant les deux mains, puis, élevant ses poings au-dessus de sa tête, il les ouvrit, et laissa peu-à-peu retomber ses bras sur ses côtés: aussitôt le vieux guide remit son étendard à ce chef, et celui-ci le confia à un autre qui, tout le reste du jour, le porta devant eux.

Avant l'arrivée de ce personnage, les Naturels avaient annoncé l'approche de leur Areeké. Nos messieurs apprirent qu'il s'appelait *Ko-Toheetai*, et lui firent des présens. Ils voulurent savoir s'il était chef d'un canton seulement, ou de tout le pays. Il étendit son bras, comme pour désigner l'île entière, et prononça *Waihu*. Les Anglais, pour lui montrer qu'ils le comprenaient, l'appelèrent par son nom, et y ajoutèrent le titre d'Areeké de Waihu, ce qui le flatta beaucoup. Il ne paraissait pas content qu'ils poursuivissent leurs recherches; cepen-

dant il finit par accompagner nos observateurs. Vers l'extrémité orientale de l'île, ils découvrirent un puits, dont l'eau était salée, mais parfaitement douce, parce qu'il se trouvait fort au-dessous du niveau de la mer. Les Naturels ne vont jamais y boire sans se laver ensuite; et fussent-ils cent, le premier sante au milieu du creux, boit, et se lave lui-même sans autre cérémonie: chacun à son tour en fait autant.

C'est dans cette partie de l'île que se trouvait le plus grand nombre de ces statues gigantesques, dont Roggewin a fait mention. Les unes étaient groupées sur des plate-formes de maçonnerie; d'autres, isolées et enfoncées en terre, à peu de profondeur. L'une d'elles, qui était tombée, avait près de vingt-sept pieds de long, et plus de huit pieds au-dessus de la poitrine et des épaules: elle était cependant plus petite qu'une autre qui se trouvait debout, et dont l'ombre, à deux heures, suffisait pour garantir des rayons du soleil trente personnes qui composaient la troupe.

Presque toutes ces statues portaient sur leur tête un énorme cylindre de pierre, ayant plus de cinq pieds de diamètre, et autant de hauteur. Ces chapiteaux ressemblent assez à ceux qui couronnaient les statues des divinités égyptiennes. En s'éloignant, M. Pickersgill rencon-

tra de ces cylindres , qui étaient encore plus larges que les autres ; mais il était trop tard pour s'arrêter à les mesurer. M. Wales , qui m'a communiqué ces détails , pense que ces pierres ont été originairement tirées d'une carrière de l'île , et qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline , après les avoir taillées. Cette conjecture est vraisemblable. On ne vit , dans toute cette excursion , que deux ou trois arbrisseaux. On n'aperçut aucun quadrupède , et seulement quelques oiseaux.

Nos messieurs achetèrent de petites figures humaines en bois , de dix-huit pouces ou de deux pieds de long , d'un travail plus net et plus fini que celui des statues ; quoique les traits en fussent peu agréables et sans proportions , on y apercevait cependant le goût de la sculpture. Le bois en est bien poli , d'un grain ferme , et d'un brun sombre , comme celui du casuarina. OÉdidée était enchanté de ces petites figures ; il en acheta plusieurs , nous assurant qu'elles seraient d'un grand prix dans son pays. Il en trouva une qui représentait une main de femme , sculptée en bois jaune , et à peu près de grandeur naturelle : les ongles s'étendaient au moins à trois quarts de pouce au-delà de l'extrémité des doigts , qui étaient dans la position que leur donnent les Taïtiens en dansant. Elle

était d'un bois odorant. Comme nous n'avons trouvé dans l'île aucun arbre de cette espèce, ni remarqué que l'usage y existât de porter les ongles longs, nous ne pouvons concevoir d'où leur venaient ces morceaux de sculpture. Dans la suite, OEdidée céda cette main à M. Forster, qui l'a déposée au Muséum de Londres.

Pendant ce tems, plusieurs Insulaires étaient venus à la nage me visiter à bord, quoique le vaisseau fût à trois quarts de mille de la côte. Tout ce qu'ils voyaient leur inspirait une grande admiration ; ils mesuraient de leurs bras étendus la longueur du bâtiment de l'avant à l'arrière : ces masses énormes devaient d'autant plus les étonner, que leurs pirogues sont faites de petits morceaux de bois rapportés. Une femme, qui était aussi venue à la nage, trafiqua de ses charmes avec une impudeur sans égale ; elle s'adressa d'abord aux bas-officiers, et ensuite aux matelots.

Il y a dans le caractère de ces peuples beaucoup de douceur, et une bonté naturelle qui les porte à exercer l'hospitalité. L'île de Pâques est probablement celle où relâcha Roggewin, en avril 1722, quoique les descriptions qu'il en donne ne soient plus en tous points d'accord avec l'état actuel du pays. C'est peut-être aussi celle que le capitaine Davis aperçut en 1686 :

au surplus, on aurait tort de se disputer l'honneur de sa découverte, car il n'est pas de contrée qui soit de moindre ressource aux marins. On n'y trouve pas un mouillage sûr; le bois à brûler et l'eau douce y manquent entièrement. La nature a été envers elle avare de ses dons. Rien n'y croît qu'à force de culture; sans doute les habitans se bornent au nombre de plantations qui leur est absolument nécessaire; et, comme leur population est peu considérable, ils ne pourraient fournir aux besoins des navigateurs.

Elle est située au $27^{\text{d}} 5' 30''$ de latitude sud, et $109^{\text{d}} 46' 20''$ de longitude ouest. Sa circonférence est d'environ 10 ou 12 lieues; sa surface est montueuse et pierreuse; ses collines sont si élevées qu'on les voit de 15 ou 16 lieues. Il ne s'y trouve pas plus de vingt espèces différentes de plantes. Lorsque l'on considère la pauvreté de ces Insulaires, on est étonné qu'ils vendent des provisions, dont la culture a dû leur coûter tant de peines, et qu'ils recueillent en si petite quantité. La mauvaise qualité du sol, la privation d'animaux domestiques, de bateaux et d'ustensiles propres à la pêche, rendent leur subsistance très-difficile et très-précaire. Ils préféreraient les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur donner. Ils apprê-

tent leurs alimens de la même manière que les Taïtiens , c'est-à-dire , avec des pierres chaudes et dans un four creusé en terre. Ils mangent beaucoup de rats.

Les misérables cabanes que nos messieurs aperçurent dans le pays , ne sont probablement encore que pour les chefs. Ils remarquèrent plusieurs traces d'autres souterrains qui , sans doute pendant la nuit , servent d'asile au peuple. Les Naturels ne voulurent jamais leur permettre d'y pénétrer. Ces Indiens sont bien loin d'être des géans , comme l'assure la Relation de Roggewin. Je n'en ai pas vu un dont la taille atteignît six pieds : en général , ils sont vifs et d'une physionomie heureuse. Ils se vêtissent d'une pièce d'étoffe piquée , longue de six pieds , sur quatre de large , ou d'une natte. La plupart ne portent même qu'un tablier attaché à leurs reins par un ceinturon. Leur étoffe est faite de l'écorce d'une plante , comme celle des îles de la Société.

J'ajouterai peu de chose à ce que dit M. Forster de leur coiffure. Ces bonnets de paille m'ont paru ressembler beaucoup à ceux des Ecossais. Quant à leurs oreilles , dont j'ai déjà déterminé la longueur extraordinaire , je remarquai dans la suite qu'ils en replient quelquefois la partie inférieure dans la fente. Cette ouver-

ture qui est toujours de trois pouces , se remplit ordinairement de duvet blanc , de plumes et de feuilles de cannes à sucre dont ils forment des anneaux élastiques comme le ressort d'une montre. Nous n'avons remarqué parmi eux aucune espèce d'amusement, ni d'instrument de musique ; cependant ils parlaient d'haiva. Nous n'avons vu que trois ou quatre pirogues dans toute l'île : elles étaient fort mauvaises , très-mal construites et cependant remarquables par des planches plus larges que les arbres du pays ne peuvent en fournir. Nous n'avons pu savoir d'où elles leur provenaient. Nous ne fûmes pas plus heureux dans nos efforts pour découvrir le véritable nom de l'île ; en comparant nos notes , nous en trouvâmes trois différens : *Tamareki*, *Waihu* et *Téapy*. OEdidée, qui entendait la langue moins mal que nous , prétendit que c'était *Téapy*.

Nous n'avons rien appris touchant leur gouvernement et leur religion. Ils ne rendaient point d'honneurs à leur roi. Je ne crois pas que les statues dont on a parlé, soient l'objet d'aucun culte ; ce pouvait être des idoles du tems de Roggewin, mais les Insulaires actuels se contentent de leur porter une grande vénération et ne les adorent point. Ces plate-formes sont probablement des cimetières, destinés à cer-

taines familles. Quelques-uns de nos messieurs ont vu, ainsi que moi, un cadavre qu'on venait d'y enfouir. Ces ouvrages de maçonnerie ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou seize de large, et de trois à douze d'élevation. Ils sont construits de larges pierres taillées. La main d'œuvre n'est pas inférieure à celle du plus bel édifice que nous ayions en Angleterre; on n'a employé aucune espèce de ciment, cependant les joints sont très serrés, et les pierres emmortaisées les unes dans les autres d'une manière très-adroite.

Les statues pour la plupart sont élevées sur ces plate-formes et leur servent de base. Elles sont à-peu-près à mi-corps, et le bas se termine par un piédestal. L'exécution en est grossière, cependant les traits du visage, particulièrement le nez et le menton, ne sont point très-mal formés. Les oreilles surtout sont assez bien faites et d'une longueur conforme à la mode du pays. Quant au corps, il n'a pas forme humaine. Je n'ai examiné que deux ou trois de ces figures colossales. Elles étaient d'une pierre grise, la même, en apparence, que celle des plate-formes; mais nos messieurs qui traversèrent l'île, et qui en observèrent beaucoup d'autres, pensent que cette pierre diffère de toutes celles qu'ils ont vues dans le pays; elle leur parut factice.

On ne peut concevoir comment ces Indiens, qui n'ont aucunes connaissances en mécanique, ont pu élever des masses aussi étonnantes, et ensuite placer au-dessus de grosses pierres cylindriques. La seule méthode que je puisse supposer, c'est qu'on ait élevé peu-à-peu l'extrémité supérieure, en la soutenant avec des pierres à mesure qu'elle se dressait, et que l'on ait bâti tout autour, jusqu'à ce que la colonne fût entièrement sur pied. Le cylindre sera arrivé ensuite à l'aide d'un échafaudage ou d'un talus d'où on l'aura fait rouler à sa destination : quelque moyen qu'on ait employé, il a fallu un tems immense, ce qui prouve quelles étaient l'industrie et la persévérance des Insulaires au siècle où ces monumens furent élevés. Les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part ; ils ne réparent pas même les fondemens des statues qui tombent en ruine.

Ces magnifiques ouvrages leur viennent des siècles reculés. Nous n'avons vu dans nos excursions aucun instrument qui puisse servir à la maçonnerie ou à la sculpture, aucunes carrières récemment exploitées, nulle ébauche de statues qui annonçât un ouvrage moderne : il est donc très probable que ces Insulaires sont les tristes restes d'une nation riche et industrieuse qui sut élever des monumens durables à la mé-

moire de ses princes. Un volcan l'aura détruite en bouleversant toute l'île. Quelques êtres seuls auront survécu pour ne plus habiter qu'une terre aride, et présenter le tableau de l'indigence sur les traces mêmes d'une antique prospérité.

Quoique nous ayons parcouru toute l'île, nous n'avons pas vu plus de trente ou quarante femmes. Il n'est pas probable que d'autres se soient dérobées à nos regards. S'il n'en existe que ce nombre pour six ou sept cents hommes qui forment cette tribu, la population doit s'éteindre en très-peu de tems, à moins que toutes les lois physiques sur la pluralité des maris, ne soient erronées. Cependant on se souviendra que les Naturels nous défendirent l'entrée de leurs retraites souterraines. Les cavernes d'Islande contiennent plusieurs milliers d'habitans, et il est probable que, dans une île volcanique telle que celle-ci, elles pourraient servir d'asile à un grand nombre de Naturels. Nous n'avons non plus aperçu que très-peu d'enfans; si ce peuple jugeait à propos de nous cacher les femmes, il n'avait pas de raisons pour nous cacher les enfans. Ce point ne peut donc être éclairci.

En outre des nombreux monumens d'antiquité, que l'on ne trouve que près de la mer,

il y a en différens endroits du rivage plusieurs petits tas de pierres empilées. Chaque pile est terminée par deux ou trois pierres blanches, apparemment pour annoncer que le tas est complet. Ces mouceaux indiquent les endroits où des morts ont été enterrés. Ce sont les statues du peuple moderne.

OËdidée déplorait souvent le sort de ces Insulaires. Il ajouta un bâton à la collection qui composait son journal, et il grava, dans sa mémoire, cette observation sur l'île de Pâques, *tata maitai, whennua eeno* (bon peuple, mais pays pauvre). A la Nouvelle-Zélande, il vantait la contrée, mais il faisait des reproches aux habitans.

Je gouvernai au N. O. en quittant cette île. Le séjour à terre avait rétabli la santé des scorbutiques ; mais dès que nous eûmes remis en mer, les maladies recommencèrent, et surtout les maladies bilieuses qui sont mortelles dans les climats chauds. Nous nous trouvâmes le 30, par 3^d 24' de latitude parallèle, que je jugeai être celui des Marquises. Je me proposai d'y toucher, afin de déterminer leur position, qui varie beaucoup dans les cartes. Comme tout le monde desirait terre, nous consultations avec empressement les relations du voyage de Mindana ; et cherchant à interpréter les termes vagues qui

expriment la distance des Marquises au Pérou, nous donnions une libre carrière à nos conjectures : chaque jour produisait de nouveaux calculs sur leur longitude. Nous passâmes durant cinq jours de suite sur les différentes positions que les géographes ont assignées à ces îles. Pendant cette route, nous jouîmes de quelques soirées charmantes. Le 5 avril au coucher du soleil, nous observâmes qu'une teinte verte colorait le firmament et les nuages. Frézier avait eu avant nous ce spectacle, qui n'est point extraordinaire lorsque l'air est chargé de vapeurs. Enfin par $9^{\text{d}} 20'$ de latitude, et $158^{\text{d}} 14'$ de longitude ouest, nous vîmes successivement, du 5 au 6, quatre îles qui étaient bien sûrement les Marquises, aperçues par Mindana en 1595. La première était une nouvelle découverte : je la nommai *Ile Hood*, du nom d'un jeune volontaire qui la montra le premier ; la seconde était celle de San Pedro ; la troisième la Dominica, et la quatrième Sainte-Christine.

La Dominica n'offrait aucune apparence de mouillage : les volcans et les tremblemens de terre ont bouleversé sa surface. On n'y voit que roches escarpées, obélisques et ravins. J'allai par le canal qui la sépare de Sainte-Catherine, chercher près de cette dernière île le port de Mindana. Trente ou quarante Naturels s'ap-

prochèrent aussitôt sur dix ou douze pirogues ; mais il fallut beaucoup d'adresse pour les engager à venir à côté du bâtiment. Enfin une hache et des clous de fiche les y déterminèrent, et ils nous donnèrent en échange des fruits à pain et du poisson. Nous observâmes qu'ils avaient à l'avant de leurs pirogues des amas de pierres, et que chaque homme tenait une fronde. Ils ne montèrent à bord, qu'après nous avoir offert des plantes de poivre, qui sont leurs symboles de paix. Ils étaient bien faits, d'une jolie figure, d'un teint olivâtre et tatoués sur tout le corps. Comme nous demandions sans cesse des cochons, ils nous en vendirent un pour un couteau. Ils se retirèrent à la nuit, suivant la coutume de tous les peuples de la mer du Sud.

Le 7, dès le grand matin, ils revinrent en plus grand nombre que la veille, et firent quelques échanges ; mais souvent ils voulaient garder nos marchandises, et ne rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fusil par dessus la tête de l'un d'eux qui nous avait déjà dérobé plusieurs objets. Ils se comportèrent ensuite plus honnêtement.

Nous nous préparions alors à touer le vaisseau plus loin dans la baie, et je partais pour aller découvrir un endroit où nous pussions amarrer. Voyant trop de Naturels à bord, je

recommandai aux officiers de les bien guetter ; « sans cette précaution , ajoutai-je , ils nous voleront. » En effet , j'étais à peine descendu dans la chaloupe , qu'on me dit qu'ils avaient pris un chandelier de fer , et qu'ils fuyaient en l'emportant. J'ordonnai de faire feu sur leur pirogue jusqu'à ce que je pusse l'atteindre avec ma chaloupe ; je défendis en même tems de tuer personne : mais les Naturels faisaient trop de bruit pour que je fusse entendu , et le malheureux voleur tomba mort. Deux Indiens qui l'accompagnaient , se jetèrent à l'eau ; me voyant approcher , ils remontèrent. Ils avaient lancé le chandelier dans la mer. Un d'eux qui était d'un âge mûr , vida l'eau et le sang , en faisant de grands éclats de rire ; l'autre , jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans , contemplait le mort d'un air triste et abattu : nous eûmes lieu de croire par la suite que c'était son fils. Ils traînèrent la pirogue sur la côte à travers la houle , et portèrent le cadavre dans les bois. Bientôt nous entendîmes le son des tambours , nous vîmes une foule innombrable d'habitans assemblés sur la grève , armés de piques et de massues , et nous faisant d'horribles menaces. Cependant je m'avançai dans la baie. Des clous et d'autres présens semblables , calmèrent un peu ces trop justes transports.

Il semble que ces Indiens, connaissant alors l'effet de nos armes à feu, ne devaient plus s'exposer à nos coups ; mais lorsque nos gens allèrent placer l'ancre de toue, deux habitans vinrent sur une pirogue saisir la corde de la bouée, et s'efforcèrent de la traîner à terre, sans savoir à quoi elle tenait. Nous craignîmes qu'en reconnaissant leur méprise, ils n'enlevassent la bouée ; on tira un nouveau coup de fusil. Comme la balle n'alla point jusqu'à eux, ils n'y firent point attention ; mais une seconde ayant passé par-dessus leur tête, ils abandonnèrent leur projet et s'enfuirent vers le rivage.

Nous n'eûmes heureusement pas d'autre occasion, pendant notre relâche, d'employer nos armes contre eux. Ce dernier coup leur fit peut-être plus d'impression que la mort de leur compatriote. Il leur fit connaître que la distance ne les mettait pas en sûreté : c'est là du moins ce que nous pensâmes, en les voyant par la suite fort effrayés à la vue de nos fusils. Notre séjour parmi eux ne devant pas être de longue durée, je résolus de ne plus les punir, quelques vols dont ils se rendissent coupables.

CHAPITRE XVI.

PAIX rétablie avec les habitans des îles Marquises. — Détails sur ces Insulaires. — Excursion dans le pays. — Leurs femmes. — Description de toutes ces îles — Costumes, alimens, usages. — Traversée des Marquises aux Îles de la Société. — Îles basses. — Arrivée à Taïti. — Grande flotte des Taïtiens. — Position embarrassante du capitaine Cook.

LES Naturels ne tardèrent pas à revenir près de nous. Sur la première pirogue qui s'avança, était un homme qui paraissait d'un rang distingué. Il s'approchait lentement avec un cochon sur son épaule, et prononçait quelques mots que nous ne comprîmes pas. Dès qu'il fut aux côtés de la *Résolution*, je lui fis présent d'une hache et de plusieurs autres choses. En retour, il me donna son cochon, et se détermina à venir parmi nous, mais il y resta peu de tems. Nous lui fîmes un si bon accueil, que les Indiens des autres pirogues imitèrent son exemple, et aussitôt les échanges se rétablirent.

Le 8, je me rendis à terre avec un détachement. Partout, les habitans nous accueillirent comme s'il n'était rien arrivé. MM. Sparmann

et Forster père débarquèrent aussi d'un autre côté avec OEdicée. Ils furent reçus par plus de cent Insulaires armés qui les prièrent de s'asseoir. Nos messieurs y consentirent, et prodiguèrent à leurs hôtes toutes les marques possibles d'attachement et de bienveillance. Ils essayèrent de justifier l'événement du 7. Ils dirent que nous avions ôté la vie à un des leurs, parce qu'il nous avait volé; que nous desirions vivre avec eux en bonne intelligence, le but de notre séjour dans leur île se bornant à faire de l'eau et du bois. Ces discours les séduisirent; ils parurent persuadés que leur compatriote avait mérité la mort, et conduisirent les Anglais le long de la grève à un ruisseau, près duquel on amena ensuite les futailles.

Nous ne vîmes aucunes femmes dans la foule; à la première alarme, elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes. Quelques jeunes gens qui n'étaient pas encore tatoués, étaient d'une si grande beauté qu'ils excitaient notre admiration. Leur teint n'était pas aussi brun que celui des gens du peuple des îles de la Société; mais les hommes paraissaient beaucoup plus noirs. Le tatouage en général était disposé avec la plus grande régularité; les piqures d'un membre étaient conformes à celles d'un autre. Ces marques ne représentaient ni un

animal, ni une plante. C'étaient ou de simples taches, ou des spirales, des barres, des carreaux et des lignes droites ; ce qui offrait un aspect bizarre et varié.

Ces Indiens ne portaient point d'habits ; en revanche, ils étaient surchargés d'ornemens. Une espèce de diadème, ou un cercle de plumes de frégates, ou une frange de cordons de fibres de cocos paraît leur tête. L'oreille était cachée par deux plaques de bois ovales, d'environ trois pouces de long, et peintes en blanc avec de la chaux. Une espèce de hausse-col, fait de petits morceaux d'un bois léger, pareil au liège, et collé ensemble avec de la gomme, distinguait les chefs, et tombait sur leur poitrine, orné de fèves écarlates. Ceux qui n'avaient pas cette décoration, portaient, suspendu à un cordon, un coquillage poli qui représentait une large dent. Des touffes de cheveux entouraient aussi leurs reins, leurs bras, leurs genoux et le bas de leurs jambes. Ces derniers ornemens étaient ceux auxquels ils mettaient le plus de prix, quoiqu'ils fussent remplis de vermine ; ces cheveux sont probablement ceux de leurs pères morts, ou peut-être des dépouilles ennemies, qu'ils gardent comme des trophées : cependant un gros clou, ou quelque autre objet pareil qui frappait fortement leurs yeux, triom-

phait ordinairement de leur répugnance à nous céder ces précieuses bagatelles. Pendant la plus forte chaleur , ils se donnent de l'air avec de grands éventails faits d'une espèce d'écorce ou d'herbe très-bien tressée et blanchie avec de la chaux. Plusieurs se font une sorte de parasol avec de larges feuilles emplumées.

La terre basse qui borde la grève est entièrement inhabitée. Nous y trouvâmes des fondations qui nous firent conjecturer que la mauvaise qualité du sol avait fait abandonner ce canton, ou que les Indiens ne l'occupent qu'en certaine saison. Cette île est bien arrosée.

Après dîner, j'envoyai de nouveau à terre un détachement pour protéger l'aiguade. A la vue des soldats , les Insulaires s'enfuirent tous, excepté un seul qui semblait fort effrayé. Le 9 , je débarquai avant la garde ; les Naturels se rassemblèrent en foule autour de moi ; mais, dès que ma troupe eut débarqué , ils se mirent à prendre la fuite , et j'eus toutes les peines du monde à les retenir ; enfin , leurs craintes se dissipèrent , et ils nous vendirent des fruits et des cochons. Je pense qu'ils s'étaient enfuis , la veille , parce qu'ils ne me voyaient pas à la tête des soldats , et que , sans ma présence , ils se seraient également retirés cette fois. Avant que nous descendissions , il était venu au vais-

seau plusieurs pirogues de la Dominica, et quelques-unes de l'île Sainte-Catherine avaient remonté le détroit. Tous ces Indiens paraissaient ne faire qu'une nation; ils nous vendirent les mêmes fruits.

Le roi du pays vint, avec une grande suite, nous voir au lieu du débarquement. Il nous dit qu'il s'appelait *Honoo*, et qu'il était *hé kaa-ai*. Ce prince portait un manteau d'écorce de mûrier, pareil à l'étoffe de Taïti: il avait le diadème, le hausse-col, les pendans d'oreille et les touffes de cheveux. Sa figure était expressive, et il paraissait fort intelligent. Nous lui demandâmes le nom de son île et de celles des environs. D'après sa réponse, Sainte-Catherine se nomme *Waitahoo*; la Dominica, *O-heeva-roa* (1), et San Pedro, *Onateyo*. OEdidée aimait beaucoup ce peuple, qui, par ses mœurs, son langage et sa figure, avait de la ressemblance avec les habitans des îles de la Société. Il leur apprit différens usages de son pays, entr'autres la méthode d'allumer du feu, en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois

(1) Il est digne de remarque que ce nom se trouvait dans la liste des îles que Tupia communiqua à l'équipage de l'*Endeavour*.

secs. Ils écoutaient attentivement ses instructions.

J'entrai , l'après-midi , dans une maison déserte que l'on me dit être celle de l'homme que nous avions tué. Ce devait être un personnage considérable d'après le nombre de cochons que nous vîmes autour de son habitation. Son fils s'était enfui à notre approche. Je désirais beaucoup le voir , et tâcher au moins de le consoler par des caresses et des présens. Il me fut impossible de le rejoindre. Je demandai aux Indiens si le défunt n'avait ni femme , ni sœurs ; ils me dirent qu'elles pleuraient sa mort au sommet de la montagne. Je conjecturai par cette réponse que les palissades ou enclos qu'on voit au sommet des rochers , sont les cimetières des habitans.

Le 10 , dès le grand matin , les Insulaires des cantons éloignés vinrent en pirogues , et nous vendirent des cochons. Ces animaux étaient si petits , que nous en mangions quarante ou cinquante dans un repas. Nous en achetâmes de gros pour des pièces d'étoffes de mûrier , couvertes de plumes rouges , que nous avons apportées de l'île d'Amsterdam.

Nos messieurs , dans une de leurs promenades , aperçurent une jeune femme qui sortait d'une habitation : on eût dit une Taïtienne ;

elle était vêtue jusqu'aux genoux d'une pièce d'étoffe de mûrier. Ses traits étaient agréables, autant qu'on en put juger, car elle eut soin de se tenir à une grande distance ; et bientôt elle gravit une colline. MM. Sparmann et Forster fils voulaient la suivre ; mais les Naturels témoignèrent tant de mécontentement, qu'ils y renoncèrent. Du reste, les habitans ressembloient trop à ceux de Taïti pour n'être pas, comme eux, prévenans envers les étrangers. Partout ils leur offraient des rafraîchissemens.

Les Naturels du sud de l'île parurent moins réservés que ceux des environs de notre mouillage. On rencontra de ce côté beaucoup de femmes, dont la plupart se montrèrent aussi complaisantes que les Indiennes des îles de la Société et des Amis, de la Nouvelle-Zélande et de l'île de Pâques. Elles étaient d'une taille inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées ; leurs traits avaient quelque chose du contour agréable des Taïtiennes d'un rang distingué. On ne leur vit aucunes marques de tatouage. Une des plus jolies se laissa peindre par M. Hodges. Toutes portaient des étoffes de mûrier ; mais au lieu de s'envelopper d'une foule de pièces, elles n'avaient qu'une espèce de jupon, et un *ahow*, ou manteau qui flottait sur leurs épaules et descendait aux genoux.

Une circonstance minutieuse me fournira une observation sur la constitution politique de ces peuples. Quelques Naturels m'ayant vu frapper un matelot qui manquait à la discipline, s'écrièrent : *tape ahai te tina* (il bat son frère). Ils remarquaient fort bien mon autorité sur l'équipage ; cependant ils nous regardaient tous comme frères , par une suite de leurs idées sur la nature du pouvoir qu'ils reconnaissent chez eux. Probablement qu'ils se considèrent comme une famille , dont leur roi n'est que l'aîné. N'étant pas encore parvenus au degré de civilisation dont jouissent les Taïtiens , ils ne connaissent pas les différences de rangs , et leur gouvernement n'a pas acquis une forme monarchique déterminée. Lorsque Honoo vint nous voir , aucun ne lui rendit d'honneurs particuliers : toute sa prééminence paraissait consister dans son habillement , plus complet que celui de tous les autres Insulaires.

Je quittai , le 12 , le port de Madre de Dios , que je nommai *Port de la Résolution* , et je dirigeai sur la Dominica , dans l'intention de reconnaître sa côte occidentale. Les Marquises ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines qui environnent celles-ci , et le rocher de corail qui forme leurs excellens havres. Les arbres , les plantes

et les autres productions sont à peu près les mêmes. Leurs habitans sont la plus belle race d'hommes de cette mer. Les femmes et les enfans ont le teint aussi blanc que celui des Européens. La taille ordinaire des hommes est de cinq pieds dix pouces à six pieds. Plusieurs se contentent, pour vêtement, du *morra*, ou tablier de toile qui s'attache à la ceinture, et tombe entre les jambes : il suffit au climat, et satisfait la modestie. Leur diadème est orné en devant d'une coquille de nacre de perle arrondie, qui forme une base : par-dessus on en voit une plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, et trouée de différentes manières curieuses ; au centre de cette seconde est un troisième morceau rond de nacre de perle de la grandeur d'un écu, et par-dessus celui-ci un quatrième morceau d'écaille de tortue peint, et de la grandeur d'un scheling. Cet ornement se pose au milieu du front ; quelques-uns en portent un de chaque côté : alors il est fait de plusieurs petites pièces. Les plumes d'oiseaux du Tropicque, qui surmontent les diadèmes, forment un très-joli panache.

Les habitations sont placées dans les vallées, sur les bords des collines ; elles sont construites de la même manière qu'à Taïti, mais elles sont beaucoup moins bonnes, et seulement couver-

tes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierre, carré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi près de leurs maisons de semblables pavés, sur lesquels ils vont s'asseoir et se récréer.

Ce peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens. Leur cuisine est même fort sale. Ils apprêtent le cochon et les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux îles de la Société ; mais ils grillent sur le feu les fruits et les racines ; et, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes et les cochons manger tous ensemble. Je les ai observés un jour délayant des fruits et des racines au fond d'un vase rempli d'ordure, et que les cochons venaient de quitter ; ils n'eurent pas l'attention de le nettoyer, ni même de laver leurs mains qui n'étaient pas moins sales. Lorsque je leur témoignai que cela me causait du dégoût, ils se moquèrent de moi. Au reste, les actions de quelques individus ne peuvent raisonnablement être présumées la coutume générale d'une nation : sous un autre rapport, ces Insulaires sont plus propres que ceux de Taïti, car ceux-ci laissent les excréments remplir la voie publique et blesser tous les matins le nez et les yeux ;

et les premiers ont soin , comme les chats , de les cacher en terre. Les Taïtiens comptent sur le secours des rats , qui mangent avidement ces ordures ; ils croient en cela se conduire si convenablement , que Tupia reprochait aux Européens leur fausse délicatesse , quand il vit , dans chaque maison de Batavia , un petit réduit destiné à *cloacine*.

Je pense qu'ils ont des asiles ou forteresses au sommet des plus hautes collines ; mais nous ne les avons aperçues qu'avec nos lunettes ; ne connaissant pas assez les dispositions des Naturels , je ne permis à personne de l'équipage de s'écarter si loin.

Leurs pirogues sont faites de bois et d'écorce d'un arbre mol , qui croît en grande abondance près de la mer. Elles ont seize à vingt pieds de long , et environ quinze pouces de large ; deux bouts solides forment la proue et la poupe ; l'arrière se courbe un peu , mais dans une direction irrégulière , et se termine en pointe. L'avant se projette horizontalement , et offre l'image grossière d'un visage sculpté ; on les manœuvre avec des pagaies ; plusieurs ont une espèce de voile latine de natte.

Nous n'avons rencontré dans l'île d'autres quadrupèdes que les cochons ; les coqs et les poules y sont les seuls animaux apprivoisés.

Cependant , les bois fourmillent de petits oiseaux d'un très-joli plumage , et dont le chant est fort agréable.

La Dominica est la plus grande des îles Marquises. Elle a quinze lieues de circonférence. Sainte-Christine en a huit , San-Pedro trois , et Magdalena , que nous vîmes seulement de loin , en a cinq , d'après le rapport des Espagnols.

Je gouvernai au S. O. Toutes les nuits nous mettions en panne , parce que nous approchions de l'archipel des îles basses , qui a toujours passé pour fort dangereux. Les navigateurs hollandais surtout en donnent une idée peu favorable : Schouten l'appelle *la mauvaise mer* , et Roggewin *le labyrinthe*. Ce dernier y perdit un de ses vaisseaux sur une île qu'il appelle *l'Île Pernicieuse*.

Le 17 , nous vîmes une rangée de ces petites îles basses réunies par un récif de corail. Nous arrivâmes à un crique ou goulet , qui paraissait ouvrir une communication dans le lac situé au milieu de ce pays à moitié submergé. Nous voyions le terrain couvert , d'espace en espace , de cocotiers d'un aspect agréable ; des arbres et des buissons en cachaient quelquefois les tiges. Les intervalles , entre ces contours verdoyans , étaient si bas que les flots de la mer se précé-

pitaiient par-dessus , et atteignaient l'intérieur de la lagune. Les rochers nous parurent , ainsi qu'au commodore Byron , d'un bel écarlate. Des pirogues voguaient sur le lac. Nous vîmes des tourbillons de fumée sortir du milieu des arbres, et des hommes, armés de longues piques et de massues, courir le long du rivage, tandis que des femmes, portant des paquets sur leur dos, se retiraient précipitamment à l'extrémité la plus éloignée d'un banc de rochers; preuve qu'en ce pays on n'augurait pas favorablement de notre apparition sur la côte: ils se souvenaient sans doute de l'équipage du *Dauphin*, dont ils avaient voulu repousser les chaloupes, et qui, les chassant eux-mêmes de leurs habitations, mangea à discrétion leurs noix de cocos.

J'envoyai à terre M. Cooper avec deux bateaux bien armés, pour tâcher d'obtenir une entrevue avec les Indiens, et donner à M. Forster une occasion de faire des recherches d'histoire naturelle. Mon lieutenant fut bientôt de retour. Un petit nombre de Naturels était venu à sa rencontre sur la grève; mais une forte troupe s'était rangée, la pique à la main, sur la lisière du bois; ils reçurent froidement nos dons, tant notre débarquement leur était peu agréable. A l'arrivée de leur renfort, M. Cooper jugea de-

voir se rembarquer , d'autant plus que le jour était fort avancé , et que j'avais donné l'ordre exprès d'éviter une escarmouche; il rapporta cinq cochons. Ces animaux paraissaient abonder dans l'île. Il ne vit d'autres fruits que des noix de cocos , et il en acheta deux douzaines.

Cette île, que les Naturels appellent *Tiookéa*, est une de celles que le commodore Byron a découvertes. Les habitans sont d'une couleur beaucoup plus brune que ceux des îles plus élevées , et leur caractère semble plus farouche. Ils embrassèrent nos gens du bateau , et leur touchèrent le nez, suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande. OEdidée conversa avec quelques habitans. Leur langage approche beaucoup de celui de Taïti , mais la prononciation en est plus dure et plus gutturale.

Les vastes lagunes qui sont en dedans de ces îles circulaires , sont probablement des réservoirs de poissons, qui leur fournissent une subsistance assurée. Outre quelques végétaux , ils ont aussi des chiens qui sont ichtyophages , et que les habitans des îles de la Société trouvent bons à manger. Ainsi, sur ces bancs de rochers , la nature produit ce qui est nécessaire à la nourriture d'une race entière d'hommes. On sait que le corail est l'ouvrage d'un polype qui agrandit son habitation à mesure que la grosseur de son

corps augmente. Ce petit animal, d'une telle immobilité qu'on le distingue à peine d'une plante, élève du fond de la mer à la surface des flots, un édifice de rochers que les hommes ne peuvent mesurer, et qui offre une base solide à leurs habitations.

Le nombre de ces îles basses est très grand; on est loin de les connaître toutes. Il s'en trouve dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Quiros, Schouten, Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville et moi, nous en avons tous rencontré de nouvelles. On en découvrira d'autres, surtout entre le seizième et le dix-septième degrés de latitude sud. Aucun navigateur n'a encore reconnu ce parallèle du côté des îles de la Société.

Nous vîmes, le 18, les îles que le commodore Byron a nommées Îles de Georges. Leur position en longitude s'est trouvée, d'après nos observations, de $3^{\text{d}} 54'$ plus à l'est que ne la détermina ce navigateur; je pense que cette correction peut s'appliquer à toutes ses découvertes. Le 19, je vis quatre autres de ces îles auxquelles je donnai le nom de *Palliser*, en l'honneur de mon digne ami sir Hugues Palliser, contrôleur de la Marine. La plus septentrionale est vraisemblablement l'île de Roggewin. Le gouvernail de chaloupe que M. Byron trouva sur Tiookéa,

peu distante de ces terres, semble confirmer mon opinion.

Le 20, à la pointe du jour, nous atteignîmes tout de suite une grosse houle qui venait du sud, signe certain que nous étions hors des îles basses. Je mis le cap sur Taïti. La joie que ressentit l'équipage ne peut s'exprimer. OEdidée était peut-être plus empressé que nous tous de voir cette île où il n'avait jamais été, quoique plusieurs de ses parens et de ses amis y fissent leur résidence. Comme les Naturels des Îles de la Société la regardent comme la plus riche et la plus puissante de toutes, sa curiosité en était encore plus vive : ayant d'ailleurs rassemblé un grand nombre de curiosités, il pensait avec raison qu'elles le rendraient un personnage important parmi ses compatriotes, et il avait acquis tant de nouvelles idées, visité des pays si lointains et si inconnus, qu'il espérait attirer les regards de sa patrie et contribuer à sa prospérité.

Le 21, à midi nous découvrîmes cette métropole des îles du Tropique. Nous n'étions plus qu'à treize lieues de la pointe de Vénus. Les malades eux-mêmes se traînèrent sur le pont, afin de contempler de nouveau cette terre délicieuse, dont la vue seule faisait déjà oublier tous les maux et toutes les fatigues. L'île était

infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Les forêts, revêtues d'un nouveau feuillage, étalaient avec complaisance la variété de leurs cimes majestueuses. Les collines présentaient de rians tapis de verdure. Les plaines, les bocages surtout s'embellissaient des teintes les plus variées. On croyait voir une île enchantée.

Dès que les habitans nous aperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer et nous apportèrent des fruits. Parmi les premiers qui vinrent à bord, il y avait deux jeunes gens d'un rang distingué. Nous les fîmes entrer dans ma chambre et on leur présenta OEdidée. La politesse libérale de la nation exigeait qu'ils lui offrissent des vêtemens : à l'instant ils ôtèrent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, et les placèrent sur ses épaules. En retour, il leur montra tous ses trésors, et leur donna quelques plumes rouges auxquelles ils attachaient un très-grand prix.

Le 22 à six heures du matin, je mouillai dans la baie de Matavaï. OEdidée alla à terre avec MM. Sparmann et Forster, père, mais il ne revint pas le soir; il avait rencontré plusieurs de ses parens, et en particulier une sœur nommée Teïaa, une des plus jolies femmes de l'île. Elle était mariée à un homme grand et bien fait, appelé Noona, personnage d'un certain rang,

et natif d'Uliétéa. Il fut accueilli comme il l'avait espéré. Tous les Taïtiens le regardaient comme un prodige : ils lui offrirent les mets les plus exquis , plusieurs vêtemens complets , et les nymphes de la contrée lui prodiguèrent leurs caresses. L'heureux OEdidée goûta des jouissances dont nous sommes incapables de sentir le charme.

Dès le premier soir , les matelots firent venir des femmes à bord , et s'y livrèrent à toute la fougue de leurs passions. J'ai déjà remarqué que les Taïtiennes qui se prostituent sont toutes de la dernière classe du peuple ; j'ajouterai que c'étaient les mêmes qui , lors de la première relâche , avaient si souvent trafiqué de leur personne. Il est donc évident que ces filles débauchées forment une classe particulière , et que l'impudicité est loin d'être universelle dans ces îles : Omaï dira peut-être , dans sa patrie , qu'on ne connaît pas la chasteté en Angleterre , parce qu'il n'a point trouvé de cruelles sur les trottoirs du Strand.

Le 24 , O-Too et plusieurs autres chefs , suivis d'un nombreux cortège , nous firent visite , et nous apportèrent en présent dix ou douze gros cochons et des fruits. Nous les accueillîmes du mieux qu'il nous fut possible. J'avais été averti de l'arrivée du prince , et son

empressement me parut de bon augure. Il dina à bord, ainsi que toute sa suite, et partit comblé de présens; il était accompagné de sa sœur Towraï et de son frère. Il ne montrait plus ni défiance, ni timidité: il demanda surtout des plumes de perroquets rouges qu'il appelait *oora*, et dont OEdidée avait déjà sans doute fait plusieurs présens à ses amis. Les Taïtiens attachent à ces plumes un prix inestimable. Les guerriers en forment leurs vêtemens, et peut-être servent-elles dans les grandes solennités?

Notre ami Potatow vint aussi nous voir avec Whain-Eeow, sa femme du moment, et Polatehera, sa première femme. Ils étaient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, et ils ne négligèrent rien pour en avoir. Ils donnèrent les plus gros cochons pour de petits morceaux d'étoffe, garnis de ces plumes.

Le matin du 25, il fit un orage violent. Pour nous préserver de la foudre, on plaça une chaîne de cuivre au haut du grand mât. Elle fut à peine posée, qu'un éclair illumina le vaisseau, et nous vîmes la flamme courir le long de la chaîne; un épouvantable coup de tonnerre ébraula en même temps tout le bâtiment, à la grande surprise des Européens et des Taïtiens qui étaient à bord. Cette explosion ne nous causa pas le moindre dommage, grace à la chaîne électrique,

dont on a déjà démontré l'utilité, lorsque l'*Endéavour* était à Batavia (1). Je ne voulais relâcher sur cette île que jusqu'à ce que M. Wales eût connu l'erreur de la montre par la latitude observée, et déterminé la marche des garde-tems. Nous avons déjà débarqué les instrumens, et dressé une tente. Je croyais que nous n'y aurions pas un plus grand succès que l'année précédente; mais la manière dont on nous recevait, et les excursions que nous fîmes dans les plaines de Matavaï et d'O-Parrée, me convinquirent de mon erreur: nous trouvâmes qu'on venait de construire, et que l'on construisait encore dans ces deux cantons une grande quantité de grosses pirogues et de maisons de toute espèce; que le même peuple qui, huit mois auparavant, avait à peine quelques asiles pour se mettre à couvert, vivait alors dans des habitations spacieuses. Plusieurs gros cochons rôdaient autour des cases, et tout annonçait la prospérité d'un état naissant.

Nous avons déjà un si grand nombre de cochons, qu'il fallut faire une étable à terre, et l'on se souvient qu'en 1775, c'était une faveur signalée lorsque le roi ou quelque chef vou-

Voyez le tome II, page 351.

l'aurait bien nous en céder un seul. Les circonstances favorables me déterminèrent à faire dans cette île les réparations nécessaires au vaisseau. Je fis commencer aussitôt le radoub.

Le 26, j'allai à O-Parée avec quelques-uns de nos officiers, pour faire à O-Too une visite de cérémonie. En approchant, nous vîmes en mouvement quantité de grandes pirogues; nous fûmes très-surpris, à notre arrivée, d'en trouver plus de trois cents, rangées en ordre le long de la côte, toutes armées et complètement équipées. Une multitude de guerriers couvrait le rivage. Un armement si promptement rassemblé autour de nous, dans l'espace d'une nuit, fit naître diverses conjectures: nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte. La plupart des Naturels n'étaient pas armés. Ils criaient: *Tyo no O-Too*; le cri de ceux qui avaient des armes, était: *Tyo no Towha*. Ce chef, à ce que nous apprîmes par la suite, était l'amiral, ou commandant de la flotte et des troupes.

Lorsque je débarquai, un autre chef, nommé Tée, oncle du roi et l'un de ses ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-Too; Towha venait poliment me recevoir: il me prit par une main, Tée me prit par l'autre; et sans savoir où je desirais aller, ils me traînèrent ainsi à travers la foule qui, formant deux

haies , faisait retentir l'air des acclamations d'amitié : *T'yo no Tooté*.

Les uns voulaient me conduire à O-Too, les autres voulaient me retenir près de Towha. J'arrivai à la place d'audience. On étendit une natte sur laquelle on me pria de m'asseoir ; Tée me quitta ensuite, et alla chercher le roi : Towha m'engagea à ne pas m'asseoir et à le suivre. Ne connaissant pas ce chef, je n'y consentis point. Tée revint bientôt, et desirant me conduire vers le prince, il me prit par la main ; Towha s'y opposa : les deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguaient beaucoup ; je fus obligé de dire à Tée, de souffrir que Towha me menât vers sa flotte. Lorsque nous fûmes devant le bâtiment amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, selon ce que je présimai, à m'ouvrir un passage ; mais, comme j'étais décidé à ne pas avancer, je prétextai l'eau qui se trouvait entre les pirogues et moi : à l'instant un homme se jeta à mes pieds, et m'offrit de me porter ; je déclarai alors positivement que ce n'était pas mon intention. Towha me quitta froidement, et sans que je visse quel chemin il prenait ; tout le monde refusa de me le dire.

Regardant autour de moi, j'aperçus Tée à qui je demandai des nouvelles du roi. Il me dit qu'O-Too était allé dans le pays *Mataou*, et me

conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son conseil, dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgcumbe était seul à côté de moi, les autres se trouvaient encore dispersés dans la foule.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SÉCOND VOYAGE DE COOK.

INTRODUCTION DU CAPITAINE COOK à son
second Voyage. *Page 1.*

CHAPITRE PREMIER. Traversée de Depfort au
cap de Bonne-Espérance. — Plusieurs incidens. —
Séjour au Cap, *Page 19.*

CHAPITRE II. Recherches d'un continent austral. —
Iles de glace. — Séparation des deux vaisseaux. — Ar-
rivée de la *Résolution* dans la baie Dusky, *Page 47.*

CHAPITRE III. Ile des Indiens. Visites. Détails. —
Anse de la Cascade. Description. — Entrevue avec
plusieurs Zélandais. — Travaux dans la baie. — Pays.
Productions. — Pays voisin. Observations. *Page 65.*

CHAPITRE IV. Passage de la baie Dusky au Canal
de la Reine Charlotte. — Description de plusieurs
trombes qui environnèrent le vaisseau. — Réunion
de l'*Aventure* et de la *Résolution*. — Récit du capi-
taine Furneaux. — Description de la terre de Van
Diemen, *Page 91.*

CHAPITRE V. Visite de plusieurs habitans du Canal
de la Reine Charlotte. — Mœurs des Zélandais. —
Vêtemens de ces peuples. Leur parure. — Leur danse,
leur musique. — Divers incidens, *Page 107.*

CHAPITRE VI. Route de la Nouvelle-Zélande à
Taïti. — Arrivée dans cette île. — Premières entre-
vues. — Taïtiennes nageant autour du vaisseau. —

Bonheur pur dont jouissent ces Insulaires. — Vol,
Page 127.

CHAPITRE VII. Promenades dans l'île. — Plusieurs
 Taïtiens visités dans leurs habitations. — Le roi Wa-
 heatua. Caractère de ce prince. — Passage à la baie
 de Matavaï. — Moraï. — Arrivée à la pointe de Vé-
 nus. — Le roi O-Too. — Entrevue avec ce prince.
 — Divers Incidens , *Page 150.*

CHAPITRE VIII. Différentes entrevues. — Frayeur
 d'O-Too à la vue d'un sabre. — Promenade et divers
 traits d'hospitalité. — Alarme subite et terreur des
 habitans. — Mélodie qui charme O-Too. — Excursion
 botanique. — Nouvelles d'Obéréa. — Noble confiance
 du chef Pottatow. — Départ. Poréo. — Arrivée à Hua-
 heine. Commerce avec les habitans. — Le vieux roi
 O-Réo , *Page 183.*

CHAPITRE IX. Habitans d'Huaheine. — Attentat
 commis contre la personne de M. Sparmann. — Dou-
 leur d'O-Réo à cette nouvelle. Il se livre au pouvoir
 des Anglais. — Vaine désolation de ses sujets. Re-
 cherche du coupable. — Départ. — Embarquement
 d'Omaï. — Relâche à Uliétéa , *Page 207.*

CHAPITRE X. Spectacles dramatiques d'Uliétéa. —
 Malice faite à une Indienne. — Alarme des Insulaires.
 — Fuite de Poréo. Haïva de l'île d'Otaha. — Départ.
 — Embarquement d'Edidée. — Quelques nouveaux
 détails sur toutes les îles. — Erreur rectifiée, concer-
 nant les femmes , *Page 225.*

CHAPITRE XI. Traversée à l'île de Middelbourg —
 Beauté de cette île. Détails sur ses habitans. Massues,
 arcs, liqueur enivrante. — Passage à l'île d'Amster-
 dam. Réception. — Description d'un temple d'une
 forme remarquable , *Page 245*

CHAPITRE XII. Visite d'un vieux chef. — Aventure de M. Wales. — Idées religieuses de ces peuples. — Joie d'Attago à la vue d'un chien. — Roi de l'île. Sa stupidité. — Divers incidens. — Départ. — Coup d'œil général sur les îles des Amis. Leurs habitans. Habillemens, mœurs, caractère, arts, amusemens, usages singuliers; *Page 264.*

CHAPITRE XIII. Passage à la Nouvelle-Zélande. — Tempête. — Séparation des deux vaisseaux. — Relâche de la *Résolution* dans le Détroit de la Reine Charlotte. — Commerce avec les habitans. — Anthropophages. — Départ, *Page 281*

CHAPITRE XIV. Recherche d'un Continent dans la mer Pacifique australe. — Etonnement d'Edidée en voyant la neige et les glaces flottantes. — Navigation périlleuse. — Maladie alarmante du capitaine. — Marche rétrograde. — Arrivée à l'île de Pâques ou terre de Davis. — Ressemblance de ses habitans avec ceux de Taïti. — Mode des femmes. Coiffure des deux sexes. Usage bizarre. — Filouteries. *Page 297.*

CHAPITRE XV. Excursion dans l'intérieur de l'île de Pâques. — Stérilité du pays. — Détails sur les habitans. Leurs vêtemens. Leur nourriture. Leurs habitations. — Monumens. Statues gigantesques. Cimetières. — Conjectures sur ces peuples. — Passage aux îles Marquises. — Premières visites des Naturels. — Incidens. *Page 316.*

CHAPITRE XVI. Paix rétablie avec les habitans des îles Marquises. — Détails sur ces Insulaires. — Excursion dans le pays. — Leurs femmes. — Description

360 TABLE DES CHAPITRES.

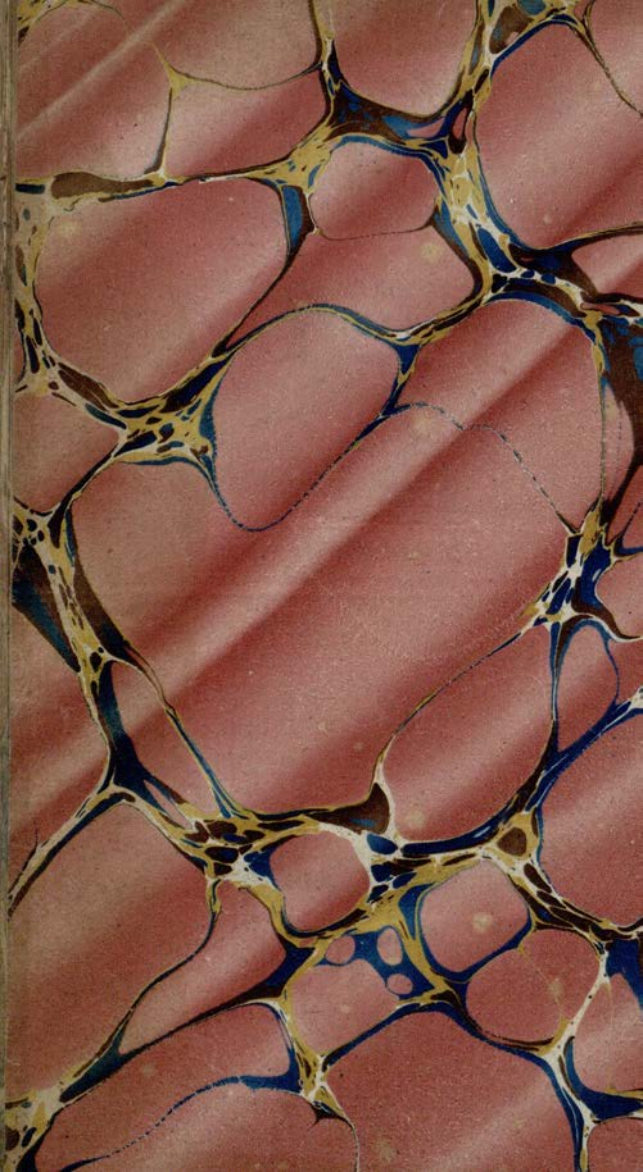
de toutes ces îles — Costumes, alimens, usages. —
Traversée des Marquises aux îles de la Société. — Îles
basses. — Arrivée à Taïti. — Grande flotte des Taïtiens.
— Position embarrassante du capitaine Cook,

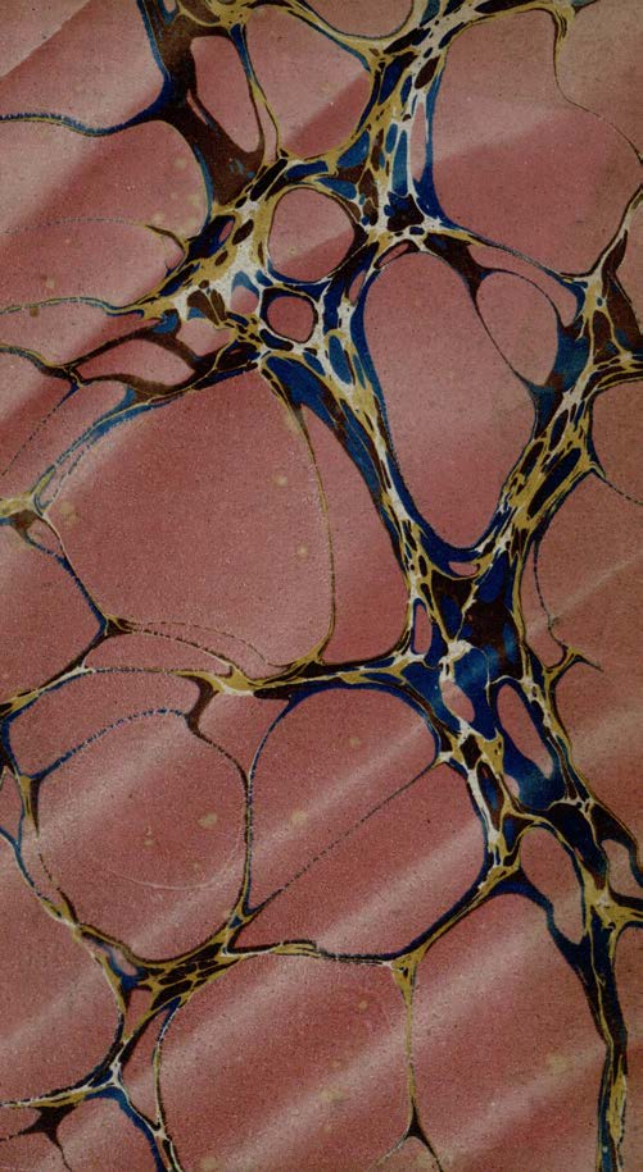
Page 333.



FIN DE LA TABLE.







3

10660